

ALPHONSE AREND

REFLETS II

Alphonse Arend
REFLETS II

Du même auteur:

„LA POUDRE AUX YEUX“
contes et récits
chez Linden, Luxembourg

„LA LITTÉRATURE FRANÇAISE
AU LUXEMBOURG“
chez Marcel Didier, Bruxelles

„ALAIN-FOURNIER
ET LA NAISSANCE DU GRAND MEAULNES“
chez Marcel Didier, Bruxelles

„REFLETS 1956“
chez Imprimerie Saint-Paul, Luxembourg

„LUXEMBOURG, MILLE ANS
D'IMPRÉGNATION FRANÇAISE“
extrait du Bulletin d'Information, No 15,
Luxembourg

ALPHONSE AREND

REFLETS II

1966

IMPRIMERIE SAINT-PAUL, S. A., LUXEMBOURG

Notre «arrière-boutique»

L'ARRIÈRE-BOUTIQUE

Auront-ils jamais le temps de lire ceci? fit notre hôte en tapotant amoureusement un volume à la belle reliure de cuir doux. Pour lui, le débat était clos. Il n'avait ni ambitions politiques ni démangeaisons de vanité, et il n'avait que pitié (ou mépris?) pour ceux qui se vouent et dévouent à un parti, une société, un comité, et qui, de ce fait, sacrifient leur tranquillité, leur santé et surtout leur vie intime et personnelle.

Certes, au même titre, sinon plus que d'autres, il aurait pu prétendre à des honneurs spectaculaires. Il était réputé pour honorer de son savoir et de son esprit une profession qui lui aurait ouvert d'autres portes, toutes les portes. Mais ce qu'il mettait au-dessus d'une agitation de parade, c'était ce que Montaigne appelle son arrière-boutique, sa vie personnelle et profonde, un emploi judicieux et intelligent de ses heures de loisir, un culte jalousement entretenu des joies intellectuelles et esthétiques. Bref, c'était un de ces humanistes toujours plus clairsemés pour qui les studieux loisirs ne sont pas un vain mot ni un alibi invoqué par des rêveurs inadaptés ou insociables.

Mais il aurait refusé ce titre qui sent son pédant. Car notre homme répugne à tout ce qui est cliché, ou hors du naturel. Le bon sens et une bonne dose d'ironie le cuirassent contre toute fadeur ou préciosité ou redondance.

Liseur acharné, il n'est pas pour autant un rat de bibliothèque. Fêru d'art, il aime passionnément la nature, le grand air qu'il parcourt à longueur de dimanche, sac au dos. Cultivé jusqu'au bout des ongles, il ne dédaigne pas le commerce des braves gens et savoure jusqu'aux plaisanteries les plus salées. Brillant causeur, il puise ses anecdotes dans ses lectures mais aussi et surtout dans ses expériences vécues. Car le livre du monde lui est plus cher encore que ses livres de chevet. Et s'il lui arrive de filer d'une traite vers telle ou telle ville pour revoir dans tel ou tel musée tel ou tel tableau, il ne lui déplaît pas de flâner en zigzag à travers villes et pays, livré au hasard des découvertes, surprenant le secret des habitants en liant conversation avec eux, dans leur langue la plupart

du temps. Aussi est-ce en comparatiste avisé qu'il dessine la psychologie des peuples étudiés sur le vif après les avoir étudiés dans leur histoire et leurs vestiges du passé.

Comment, dès lors, cet homme serait-il tenté de courir après les honneurs, d'aliéner sa personnalité en la prêtant à autrui ou de la mutiler, sinon de la perdre? Sacrifier à des occupations vaines un temps précieux quand il reste tant à explorer, à voir, à lire! Fichtre non. Le reproche d'égoïsme ne lui fait pas peur. Mais il vous renvoie la balle. Tous ceux-là, qui sous le couvert de l'altruisme et du dévouement au bien public ou à une belle cause se démènent comme des diables, ne sont-ils pas des égoïstes aussi au fond, et hypocrites par-dessus le marché? Du moins ne fait-il de tort à personne, et n'est-il pas responsable de fautes commises dont pâtissent ceux qu'on prétend servir. Refus ou peur d'assumer des responsabilités? Peut-être. Mais tant d'autres rivalisent pour occuper les postes de commande. En leur cédant le pas, il leur rend service. Non?

Sa position est inattaquable. Et tout permet de croire qu'il ne fera pas école. L'amour-propre pousse vers d'autres positions, plus éclairées des feux de la rampe publique...

Alors, ces grands, ont-ils fermé pour de bon leur arrière-boutique, leur retraite personnelle et inviolée? Beaucoup, sans doute, ne se tiennent plus que dans la boutique sur rue. Le temps leur manque ou l'envie leur est passée de se retirer en eux-mêmes. Mais je me plais à en imaginer certains, fatigués ou excédés d'une vie où l'on n'a aucun moment à soi, tirant la porte sur cette vie et s'enfermant chez soi, avec soi, en compagnie de joies plus secrètes et plus vraies. Ainsi Herriot, dit-on, s'est retrouvé le soir, devant son piano et oubliant dans la musique les tracas de la politique et de l'administration, comme Churchill dans la peinture.

Et d'autres, j'en suis sûr, ont su conserver, en dépit de leurs hautes et absorbantes fonctions, un quant-à soi supérieur qui les empêche de s'y perdre. Ils ont gardé ou acquis le sourire du sage, qui domine avec aisance et sérénité les tâches sous lesquelles les autres peinent et ploient. Et je pense à la surprise que j'ai eue un jour où

un ministre, de retour d'exil, me reçut et me retint longuement malgré les quémandeurs qui faisaient anti-chambre. Car ce n'est pas de politique qu'il m'entretint, mais des vieilles et précieuses éditions classiques qu'il avait dénichées à Londres! Ce jour-là, je compris qu'il est un art de vivre, et qu'on peut et peut-être qu'il faut le cultiver même dans les fonctions les plus ardues.

EN GUISE DE PLAIDOYER

Vous m'accorderez — s'il vous arrive de me lire — que les circonstances ne se prêtaient pas pour que je plaide ma cause. D'ailleurs j'étais un peu pris de court. Il ne nous arrive pas souvent qu'on nous serre affectueusement les deux mains et qu'on nous conjure de tenir plus fidèlement, plus régulièrement cette chronique dite hebdomadaire. J'alléguai, en riant, comme excuse ma paresse, parure des ans ou rançon de l'âge... Et, ma foi, ce n'était pas mentir.

Car à un certain âge ce n'est pas jouer de coquetterie que de se réclamer de la paresse. Car la paresse alors prend le visage souriant de la résignation, de la sérénité, du détachement du sage, et elle se porte alors comme un titre de gloire. On se donne l'air d'être revenu de tout, de savoir la vanité des choses, et surtout celle d'écrire, on se targue d'avoir étouffé ce qui est presque toujours à l'origine de ce que nous entreprenons, cette petite et méchante ambition...

A quoi bon en effet „se ronger les ongles“, se creuser les méninges pour aligner mot après mot! Les lecteurs sont si clairsemés. Les échos si rares. Ce qu'on récolte, c'est l'indifférence, c'est la raillerie, si ce n'est le venin de la jalousie ou de la critique. Pourquoi écrire, quand il y en a tant d'autres, des étrangers surtout, qui vous dament le pion et que nos lecteurs liront avec plus de profit, avec plus de plaisir?

Et voilà que la tentation de la paresse s'arme d'arguments, auxquels on souscrit avec d'autant plus d'em-

pressément qu'ils semblent inspirés par un esprit de généreux sacrifice. On se donne le beau rôle: On brise sa plume parce qu'elle n'égale pas celle d'autrui, on rompt le combat parce qu'on accepte loyalement la défaite...

Certes, ces belles raisons ne tiennent pas. Un sportif continue de s'exercer même s'il désespère de jamais battre un record. Et écrire est aussi un sport. Tout relâchement se paie, entraînant une perte de moyens, comme dans les sports. Rien de mieux pour se connaître et pour cerner idées et sentiments que de former des phrases, inlassablement, comme le coureur à pied ou le lanceur de javelot reprennent obstinément leurs élans. Mais, et c'est là le hic, souvent les bras nous tombent, par indifférence, par ennui, et, soyons francs, par manque d'énergie et de ténacité.

Privés de l'aiguillon de la vanité ou de l'ambition comme du fouet des encouragements des lecteurs-spectateurs, nous cédon à la tentation de la paresse pour glisser voluptueusement dans le douce far niente, pour respirer délicieusement ces longues journées de soleil, voire même pour subir passivement les flots de musique et de mots et d'images déversés par les boîtes magiques et „les étranges lucarnes“. La vie est là surtout qui coule et s'écoule, et plutôt que de la décrire et penser ou de la sentir par personne interposée, ne faut-il pas la vivre et la goûter avec lucidité, avec conscience pour en épuiser toute la saveur unique... ? Et c'est là, je pense, la tentation suprême. „Le vent se lève!... Il faut tenter de vivre.“

Voilà de bien grands mots, et qui sentent leur littérature, leur rhétorique. Mais ils habillent si avantageusement le tentateur, ce démon qui perfidement invite à l'indolence qu'un grand clerc taxerait de désertion et d'abdication. Encore ces grands mots! Mais ceux-là, nous les récusons. C'est bien d'indolence qu'il s'agit. Tout simplement. Et je m'en accuse et m'en excuse aux lecteurs qui se prétendent fidèles.

Car il y en a. Peut-être par fidélité à un visage qu'ils connaissent et qu'ils attendent au détour d'une phrase, au détour d'un aveu qui échappe. Ce n'est guère verser dans la vanité que d'imaginer et de savoir certains êtres

curieux de vos réactions, de vos goûts, de vos affections et de vos colères, et du tour que vous leur donnez. Et souvent, en écrivant, vous vous prenez à penser à certaines personnes pour qui alors vous choisissez tel accent, telle courbe de phrase, telle réflexion, telle confession. Aussi, s'il n'existait pas cette secrète communion, aurait-on le coeur de se livrer parfois à nu, volontairement, ou malgré soi? Car on a beau user de pudeur, cacher ses sentiments intimes sous un voile d'ironie ou un masque d'indifférence ou de froide objectivité, ils finissent par transparaître et se laisser deviner.

Et je pense et j'espère que c'est cela qui en premier lieu touche les rares lecteurs qui accordent quelque crédit à de modestes chroniques et qui veulent bien m'encourager à persévérer. Leurs compliments d'usage, comme les critiques ou les reproches, j'en fais mon affaire. Mais leur fidélité engage la mienne. C'est le seul engagement, la seule promesse que je puisse faire. Si je ne la tiens pas, du moins ils sauront pourquoi. Je n'en serai pas fier. Mais que voulez-vous? Il y a des ressorts qui se détendent ou qui finissent bel et bien par se briser, un jour...

QUAND LA NUIT EST VOTRE ROYAUME...

Que faire quand la Faculté vous met en demeure de choisir entre la perte d'un oeil et une opération, précédée et suivie d'une immobilisation de longue durée?

Vous regimbez, vous parlez. Vous alléguez votre nervosité, vos insomnies, vos nuits agitées, — vous vous heurtez contre un mur: „A vous de jouer maintenant... Nous, on observe, on établit le diagnostic, on prescrit le remède. Comme Dieu, le médecin „a besoin des hommes“...“

Et vous voilà couché à plat, immobile, les yeux bandés. Réduit à une existence végétative, nourri, lavé, soigné comme un infirme impotent, un grand malade, un allongé. Et c'est d'autant plus humiliant que vous rayon-

nez de santé, que vous ne souffrez de rien si ce n'est de désagréments qui résultent de votre position horizontale, de votre immobilité forcée. Mais ces petits désagréments peu à peu prennent de l'importance, une importance démesurée. Tous ces riens qui dans la vie active et normale passent inaperçus, sont grossis ici par une attention sans autre objet qu'eux. Et votre petit moi devient le centre de toute votre sollicitude, exige même de le devenir pour ceux qui vous entourent. C'est ainsi qu'un être bien portant doit se transformer en malade imaginaire, et surtout en homme égocentrique et égoïste, tatillon et pointilleux...

Il est vrai que tout y porte. On vous prend en pitié, on vous dорlote, et dans la fade tiédeur d'une chambre d'hôpital vous vous laissez délicieusement sombrer dans une sorte de douceur ouatée, de bien-être passif. Et il vous arrive, dans cette obscurité totale et cette immobilité complète, de glisser voluptueusement dans votre néant que traversent, d'un moment à l'autre, des réminiscences que votre imagination débridée, s'en allant à l'aventure, baigne d'un halo sentimental et idyllique. Et il vous arrive même de vous mettre dans la peau d'un aveugle, abandonné à son ouïe, à son toucher, à son odorat, et ces sens déjà vous paraissent plus affinés, mais ce jeu scandaleux, impie, bientôt vous apparaît comme un crime, une complaisance coupable, car vous savez que ce n'est qu'un jeu, et qu'un jour le bonheur de la lumière reviendra...

Mais que faire dans votre état si ce n'est rêvasser? Vous n'êtes pas un Pascal qui résout des problèmes de mathématiques dans ses nuits d'insomnie. Vous n'êtes pas un Proust ou un Th. Mann qui échafaudent leurs oeuvres dans une claustration pareille. Vous avez beau parfois vous targuer d'une pensée lumineuse, d'une lucidité aveuglante, mais tout cela reste à l'état d'illuminations passagères, et bien plus que d'y appuyer la pointe d'un raisonnement suivi et méthodique, vous prenez prétexte de votre situation pour vous abandonner à une paresse d'esprit qui n'est autre qu'une rêverie gratuite et vaine.

A moins que, pendant les longues nuits silencieuses vous n'éprouviez une vague terreur, une angoisse née

de l'incertitude. Qui vous garantit que l'opération ait réussi? Serez-vous encore plus handicapé qu'auparavant? Votre existence, fondée en somme sur la lecture, „ce vice“ enfin puni, sera-t-elle compromise? Voilà des semaines que vous n'avez plus lu une ligne. Et tous ces Prix dont la radio lance les noms des lauréats, les lirez-vous un jour? Mais déjà le goût de la lecture vous semble diminué, perdu. Quelle importance, au fond? N'êtes-vous pas en dehors de la vie, de cette vie qui coule autour de vous, et qui vous laisse, abandonné sur la rive, cette vie dont les échos vous parviennent, lointains, assourdis, et presque étrangers?

Les premiers jours, vous vous êtes encore révolté, révolté contre un destin qui frappe aveuglément, qui d'un coup vous isole, vous abat, avec cette injustice qui est le propre du destin. Mais comme votre corps, animal docile, se plie à sa position horizontale qui bientôt s'éprouve comme une position normale, votre esprit aussi finit par se résigner, par s'adapter. Ce temps vide et obscur devant lequel vous étiez hérisé comme devant une descente en enfer, vous vous y sentez à l'aise, vous planez dans une mollesse agréable, comme si les lois de la pesanteur — physique et spirituelle — n'existaient plus... Et ce temps de loisir absolu que rien, en dehors du souci des besoins naturels, ne vient peupler, il s'écoule, lent et rapide à la fois, comme le fleuve de Léthé...

On vous avait mis en garde contre l'ennui, on vous avait prêché la patience dont il fallait s'armer, et c'était le thème sur lequel s'apitoyaient vos visiteurs. Et vous faisiez chorus pour ne pas trop les décevoir. Mais la patience s'acquiert, on s'y installe, comme dans toute autre habitude. Certes, vous avez traversé des moments de découragement, d'impatience, de dépression. Et ils ont dû transparaître, toucher votre entourage. Et c'est alors que la compassion, la chaude sympathie que certains vous portaient, en venaient à vous attendrir jusqu'aux larmes, jusqu'à des larmes heureusement invisibles, des larmes un peu honteuses, car c'est aux êtres qui vous entouraient que vous avez causé certainement plus de souci qu'à vous-même...

NON OLET

J'ai cru longtemps qu'on ne pouvait faire fortune qu'en usant de moyens malhonnêtes. Certes je n'avais pas la naïveté de croire que ces moyens fussent toujours passibles de prison ou de déshonneur. Leur gamme est riche, leur éventail large, et s'il y a de certains moyens qui, révélés, mèneraient illico en cour de justice ceux qui s'en servent, il en est bien d'autres qui, tout malhonnêtes qu'ils sont, ne donnent pas prise à une intervention judiciaire ni même à une condamnation morale. Je veux dire que dans l'ambiguïté des choses il est malaisé de faire le partage entre ce qui est coupable, condamnable, punissable, et ce qui ne l'est pas. Et c'est là d'ailleurs le no man's land où la conscience s'apaise et où la loi se tait.

Il fallait donc, pour le moins, pêcher en eau trouble pour prendre un gros poisson. Le menu fretin d'un cours d'eau claire ne me tentait pas. Les petits bénéfices, patiemment entassés, vraiment, le jeu n'en valait pas la chandelle. Mais, comme, d'un autre côté, j'avais la coquetterie, sinon le scrupule ou la peur, de ne devoir mon magot qu'à des opérations honnêtes, j'inclinai à renoncer à mes rêves de Nabab et à me résigner à mon petit destin de gagne-peu. J'en souffrais, il est vrai, ayant mes entrées dans le grand monde où me menaient mes fonctions de reporter et où, avec ces larges tapes dans le dos dont sont si généreux les richards plus ou moins américanisés, ces derniers me cajolaient et me flattaient, tout en me traitant intérieurement de pique-assiette et de crève-la-misère. Mais ce qui me blessait plus que cette fausse condescendance et cette feinte pitié, c'était le mépris que je lisais dans leur regard et leur sourire. Je n'étais qu'un valet à leur service, et surtout je n'étais qu'un pauvre bougre incapable, malgré mes dons et mes diplômes, de les monnayer afin de rouler sur l'or comme eux...

J'avoue que j'ai été plus d'une fois tenté de m'insurger. Non de leur crier mon dégoût et mon dédain. Ce sursaut de mon âme blessée ou de ma conscience révoltée les aurait fait rire. Voyez-vous l'enfant de chœur! Non, leur

cynisme, j'étais payé pour le connaître. Mais il me rappelait parfois la leçon que leur avait donnée un jour un confrère plus heureux que moi, en créant sur la scène ce fameux Topaze, modeste pion qui, de guerre lasse, s'est mis un beau matin à battre sur leur propre terrain ces requins aux dents longues... Mais je répugnais, comme déjà dit, à des pratiques que je continuais de taxer de malpropres, de malhonnêtes. Il ne me restait donc qu'à ronger mon frein et à vivoter petitement mais honorablement.

Or, un soir...

Mon journal m'avait chargé d'un reportage sur une station de ski que quelques capitalistes avaient créée „ex nihilo“ et dont une publicité habile avait fait le rendez-vous du beau monde, de la jeunesse dorée, des vedettes et des play-boys, bref du gratin le plus up to date. Hôtels cossus, piscines d'eau chaude, fêtes somptueuses, attractions mondiales, c'était la dolce vita transplantée sur les sommets des Alpes. Inutile de dire que l'argent coulait à flot et que les prix n'étaient abordables qu'aux gros bonnets. Mais le snobisme des riches est un luxe qui se paye, et tous payaient le prix. Je fis une première constatation. Les bars les plus chers, les hôtels les plus coûteux furent les plus courus, chacun désirant être aux premières loges. Je fis une seconde constatation. Loin de rechigner aux prix élevés, les clients rivalisaient de dépenses et c'était à qui allongeait les plus gros pourboires, déjà compris d'office dans les prix.

Et c'est alors, un soir où j'étais accoudé à un comptoir sur lequel les grosses coupures étaient abandonnées au barman comme de vils chiffons, que j'eus mon illumination. Par je ne sais quelle association d'idées il me souvint du plombier que j'avais fait venir un jour pour un robinet qui coulait. La réparation n'avait consisté qu'en plusieurs tours d'écrou. Et quand je m'enquis du prix de l'opération, mon brave plombier haussait les épaules, puis finit par dire: „Bah, ce que bon vous semble“... Ne voulant pas être en reste, devant cette magnanimité, je glissai cent francs à mon bonhomme qui s'en fut, tout sourire, en touchant de l'index la visière de sa casquette.

Payer cent francs un travail qui n'en valait que vingt tout au plus, et le payer de mon propre gré, un peu par

pudeur, un peu par générosité, un peu par forfanterie pour n'être pas pris pour un radin, je m'en voulais de ce geste inconsidéré, et cependant j'en aurais fait autant une seconde fois...

Alors ce soir-là, ce souvenir me revenant, j'eus subitement comme un éclair, une inspiration et, soit dit sans vergogne, un coup de génie...

Dès le lendemain je louai un ancien refuge et le fis aménager. Tout mon avoir y passait, mais je n'en avais cure. Palissy avait brûlé ses meubles, moi je brûlais tous mes vaisseaux. Les dés étaient jetés, le Rubicon franchi. Cette idée qui m'avait traversé la tête ne pouvait mentir. Enfin, je croyais à mon étoile.

Le soir de l'ouverture j'accrochai moi-même les enseignes et les pancartes où se lisait le slogan de mon entreprise: „Consommez et payez ce que bon vous semble.“

Comme je n'avais rien laissé transpirer de mon dessein, ce fut la ruée. Je ne m'étais pas trompé sur le déroulement de ces snobs toujours à l'affût d'une nouveauté, d'un plaisir inédit. J'eus d'abord de la peine à leur faire comprendre. Mais quand ils eurent saisi que tout était à leur disposition, et gratuit, sauf ce qu'ils voulaient bien jeter dans la profonde corbeille que j'avais eu la précaution de garnir préalablement de quelques gros billets, ce fut le tollé général que j'escomptais et qui, je le savais d'expérience, allait susciter cette folie dépensière sur laquelle j'avais misé. A juste titre, vraiment. Comme il n'y avait ni garçon ni serveuse, chacun et chacune passait d'une bouteille à l'autre, d'un rayon à l'autre, d'une découverte à l'autre. Ces grands enfants ne se sentaient plus d'aise, et c'est à qui mieux mieux qu'ils emplissaient ma corbeille. Je doute même qu'il y eût des resquilleurs. C'était d'ailleurs sans importance.

Depuis, ma boîte ne désemplit plus. Mes clients font à ce sacré farceur que je suis pour eux la plus tapageuse des réclames gratuites. Encore une saison, et je vendrai mon affaire, à prix d'or. Mon seul scrupule c'est que mon successeur n'en retirera peut-être pas beaucoup. Le snobisme n'a qu'un temps, et bien court. J'en ai profité, il est vrai, mais ma conscience est tranquille. Mes mains ne

sont pas sales, elles n'ont pas trempé dans des affaires véreuses. Mon argent ne pue pas. Et j'en suis plus fier que Topaze. Mon machiavélisme, si machiavélisme il y a, était de bon aloi.

EN ATTENDANT...

Godot? — Si vous voulez, puisque Godot il y a et que Godot incarne, aux yeux de notre époque, le mythe du Messie qui doit ouvrir les portes de la Terre promise, du salut, du bonheur.

Ce n'est pas là une découverte, ni une révélation. Les grandes vérités sont d'apparence banale. Pour un peu on les attribuerait à La Palice, tant leur évidence est patente. Mais les rappeler, et sous une forme originale qui réponde à l'air du temps, voilà la mission d'un art qui fait de la condition humaine son souci majeur. Et qui d'entre nous, fût-ce pendant l'enfer de la guerre, n'aurait pas fait l'expérience de cette espérance désespérée en attendant Godot qui un jour viendrait sous les traits de la Libération où tout, miraculeusement, serait résolu... ?

Que dans un monde où l'homme a été bafoué et humilié pis qu'une bête, où l'existence ne cessait d'être menacée et effacée au gré d'un destin aveugle, où toutes les valeurs jusque là admises ont été remises en question ou balayées par les événements, que dans un tel monde où l'absurde devint l'expérience quotidienne l'attente d'un Godot prît le visage le plus hideux et le plus déprimant, rien de surprenant.

Même un chrétien ne saurait en être révolté. La misère de l'homme sans Dieu, Pascal, après d'autres et avant tous les autres, l'avait impitoyablement rappelée aux esprits endormis ou béatement satisfaits de petits bonheurs de rechange. Et tout au long des lamentations philosophiques et religieuses retentit le glas funèbre selon lequel tout est vanité dans cette vallée de larmes.

Heureusement, au fond de la boîte de Pandore, il y a l'espérance, celle des clochards de Beckett, comme celle des chrétiens, comme celle de presque tous les hommes.

Certes, le désespoir total se porte bien aujourd'hui. On se vante d'être revenu de tout, de ne plus croire en rien, de ne plus rien attendre de cette garce de vie. Tout au plus consent-on à trouver dans tout ce qui „divertit“, dans tout ce qui détourne de l'angoisse et de l'ennui, un provisoire moyen d'accepter de vivre.

D'autres, plus nobles, plus héroïques, se révoltent et relèvent le défi de l'absurde, l'acceptent avec un stoïque „amor fati“ pour le combattre sur son propre terrain et, face à l'absurde, conférer par leurs actes un sens à ce monde du non-sens.

Les héros déchus de Beckett ne font plus que végéter. Seul leur reste leur espoir. Encore n'y croient-ils plus très fermement. D'où le désespoir nauséabond que répandent ces loques humaines.

Mais leur destinée est „exemplaire“. Amplifiée jusqu'à l'extrême par la vision artistique, certes, mais notre destinée à tous.

On ne s'arrête pas d'attendre. Godot n'est pas nécessairement le Sauveur qui délivre enfin de tous les maux, ni le bonheur complet, sans faille, sans fin, auquel, du fond le plus profond de notre être, nous ne cessons d'aspirer, que ce soit le bonheur éternel ou le bonheur tout court qui, dit-on, n'est pas de ce monde mais qu'avec une obstination tenace nous ne nous laissons pas d'attendre, d'espérer, d'imaginer. Et cela depuis nos plus jeunes années, où l'on rêvait d'un endroit secret où le bonheur nous attendait et où l'on imaginait les grandes personnes se rendre à notre insu, depuis l'adolescence où un sourire de femme devait conduire au paradis terrestre, jusqu'à l'âge vraiment ingrat de l'adulte où il ne sied cependant plus de rêver et d'attendre...

A moins que Godot n'incarne alors un salut de pacotille, la santé, les plaisirs, une promotion sociale, des biens terrestres, des satisfactions de vanité, voire même une existence douillette de retraité enfin libéré de tous soucis. Pauvre Godot! On te diminue, on te ramène et rabaisse à de pauvres succédanés quand, invisible mais présent, tu es là, répondant à ce que nos aspirations les plus brûlantes secrètent de plus pur, de plus absolu, de

plus sacré, cette attente obstinée et cet espoir insensé qui font de nous des hommes toujours en quête, fût-ce en quête d'un bonheur que ce monde, où il faut vivre tant bien que mal, ne saurait toutefois nous donner tel que nous l'imaginons, tel que nous l'attendons.

LE BRICOLAGE NÉCESSAIRE

Depuis des mois et des mois je fais appel à des artisans, pardon à des entreprises de . . . , pour des travaux de réparation. La bonne volonté ne leur fait pas défaut. Du moins je veux bien le croire. Ils sont submergés et leurs compagnons de plus en plus désertent des occupations moins propres et moins lucratives à leurs yeux qu'un poste quelconque dans une usine. S'il y a d'autres raisons, ce n'est pas ici le lieu de les élucider. Mais le fait est là: partout „on attend les artisans“ et surtout ceux qui vous réparent ceci ou cela, qui vous exécutent les menus travaux de réfection devant lesquels vous perdez votre latin.

Heureux si vous avez sous la main un ouvrier qui accepte, pendant ses loisirs, de vous venir en aide! Encore est-ce du „travail noir“ que la loi interdit, paraît-il, et que même les étrangers, italiens ou autres, commencent à boudier.

Aussi, tant que le bâtiment va, et que les grosses commandes affluent, aurez-vous toutes les peines du monde à dénicher l'âme charitable qui vienne vous dépanner. Car ce n'est plus vous qui rendez service en offrant du travail, mais celui qui accepte de vous servir, au prix qu'il lui plaît de fixer. Allez, quiconque entreprendrait des réparations en tout genre aurait du pain sur la planche, sa fortune serait faite. Encore paraît-il que nous sommes mieux logés que les Américains où, faute de réparateurs, tout objet détraqué va aux poubelles, selon la dure loi d'une économie dont la raison

d'être et de survie ne consiste que dans une production continue et continue...

Nous n'échapperons pas non plus à cette loi. Et déjà des esprits ingénieux en prennent leur parti. Maniant marteau et scie, pinceau et rabot, d'aucuns déjà se mettent à s'improviser artisans. Des manuels et du matériel selon la devise „Faites-le vous-même“ les aident, avec les conseils pratiques qui se colportent de bouche à oreille. Et déjà on peut prévoir des écoles du soir où seront enseignés les rudiments des diverses professions, les éléments de tel ou tel métier, les secrets du maniement des outils indispensables. Le bricolage cessera d'être un jeu d'oisif, voire un jeu de prince et de Roi, pour devenir une nécessité inéluctable.

D'ailleurs le temps croissant des loisirs y invitera et s'y prêtera. L'homme ne supporte pas longtemps l'oisiveté, cette douce oisiveté à laquelle semblent tendre cependant ses vœux les plus chers. L'ouvrier du reste le sait, lui qui aime tant bricoler et jardiner. Quant aux hommes aux mains blanches, aux employés, aux fonctionnaires, aux intellectuels, palper un objet, jouant d'un outil, quel délassément pour eux, quel contrepoids à leur travail abstrait, quelle école aussi!

J'avoue humblement, et à ma honte, que les traque-nards de l'objet me laissent sans défense. Mais comme j'admire en retour les gestes calmes et sûrs d'un artisan, d'un installateur, et jusqu'à la forte odeur de crasse et de sueur qui émane de leur corps! Leur savoir, leur savoir-faire, leur art de ruser avec la difficulté, tout cela m'impose, au triste intellectuel qui ne sait que faire de ses mains...

„Penser avec les mains.“ Ce titre d'un livre m'a longtemps obsédé. Nos mains ont perdu le contact avec les objets, ces objets que nous regardons à peine (et le Nouveau Roman justement nous réapprend à les voir) ou que nous voyons à travers un écran de mots ou d'images. Les mains d'un potier, d'un céramiste, d'un sculpteur, d'un peintre, elles forment et façonnent avec une intelligence qui vaut bien celle d'un penseur. Les sociétés que nous appelons primitives, que n'ont-elles produit en ustensiles, en armes, en objets, avec leurs

mains, des ouvrages dont les modernes admirent tant l'art fruste mais combien étonnant!

L'intelligence n'est pas le propre des seules vues de l'esprit. Les travaux manuels requièrent un don d'observation, d'analyse et de synthèse, une faculté de déduction et d'induction, et souvent une finesse d'esprit qui ne le cèdent en rien aux capacités qu'on demande aux intellectuels. Aussi les travaux manuels figurent-ils, dans beaucoup d'écoles de l'étranger, au programme d'enseignement, et tant mieux, ne fût-ce que pour compenser une formation trop exclusivement intellectuelle et trop souvent portée sur l'abstraction.

Et ainsi, faisant de nécessité vertu, nous retrouverons peut-être, dans un sain délassement, la familiarité avec les objets, avec leur utilité et leur utilisation et par-dessus le marché cette fidèle soumission à la réalité concrète et tangible, sans laquelle les démarches de l'esprit risquent infailliblement de s'égarer.

FIN DE SAISON

Nous nous étions engagés dans un étroit sentier traversant les fourrés et taillis qui avaient envahi l'espace déboisé, et voici que nous enveloppait cette odeur particulière, indéfinissable, faite de pourriture et d'humidité, cette odeur spécifique de nos sous-bois ardennais quand le soleil d'automne ne parvient plus à sécher les gouttes de brouillard nocturne. Du coup, comme la madeleine pour Proust, cette odeur ressuscitait en moi le temps perdu, ces derniers beaux jours des vacances quand nous partions autrefois à la recherche de noisettes, de mûres ou de chanterelles et quand, à la fois écoeurés et grisés par ces odeurs de mois, par ces molles senteurs fades qui montaient des fourrés où l'on devinait une secrète présence, nous éprouvions ce sentiment de bonheur mêlé de tristesse qui vous saisit en présence des choses précieuses qui vont bientôt mourir...

Ce n'était probablement que le sentiment de la fin des vacances qui, alors, gâtait un peu notre plaisir. Les jeunes ne sont guère sensibles au charme délicat des changements de saison ni à celui, discret, qui s'attache à tout ce qui est vivant et beau mais menacé de disparaître. Mais cette menace, l'âge venu, on la ressent avec une acuité sans cesse croissante. Ce temps qui ne suspend pas son vol, ces heures propices qui s'enfuient, comme on essaie de les retenir pour en savourer avec une sorte de désespoir les rapides délices déjà marquées par l'arrêt fatal...

Aussi sommes-nous restés longtemps sur cet éperon dressé à pic au-dessus de la vallée d'où, avec un plaisir presque poignant, nous contemplions la fin de cette radieuse journée d'automne comme si elle devait être la dernière. Déjà, les vallons se voilaient d'une légère brume ouatée, les contours des collines en coulisse s'estompaient, mais sur les cimes et les plateaux inondés d'une chaude lumière jaune le soleil semblait s'attarder amoureux, comme émerveillé lui-même du spectacle dont, ce jour-là, il avait été le généreux et le génial metteur en scène et qu'il allait clore, comme à regret, en s'enfonçant presque imperceptiblement dans une apothéose de tendres vapeurs rosissantes...

Cet attendrissant passage entre la beauté et sa disparition imminente, si nous en ressentons tellement le charme douloureux, est-ce parce que nous-mêmes penchons vers le déclin ou parce que la fragilité des belles choses est devenue une expérience qui pèse de plus en plus sur nos sentiments? La grâce désuète d'un vieux bibelot, la noble patine d'un ancien palais, les derniers éclats d'une rose déjà s'inclinant sur sa tige, les ultimes moments d'une fête qui s'achève, les premières flétrissures sur un visage aimé, autant de moments en effet où nous saisit cette sensation délicieuse et angoissante d'assister aux derniers moments d'une chose précieuse appelée à disparaître...

Aujourd'hui le ciel est triste, gris et humide. Avec les feuilles jaunies tombent les espoirs. Les derniers beaux jours ne sont plus que de lointains souvenirs. Mais déjà, dociles au rythme des saisons, notre corps et notre âme se laissent entraîner, prêts à glisser et à bientôt

s'installer dans les brumes froides et pluvieuses. On ne tarde pas à s'adapter, et des joies de rechange vont bientôt compenser celles qu'on vient de savourer, la mort dans l'âme.

Et peut-être ce triomphe complet d'une autre saison sans bavures et sans filigrane va-t-il étouffer ce goût un peu morbide pour les nuances précieuses, pour le jeu délicat sinon délicieux de la vie et de la mort? Mais comment ce goût, ce penchant pourrait-il être étouffé quand la vie ne cesse de l'aviver et quand l'art même, dans son essence, n'est peut-être que la tentative prométhéenne d'éterniser cette grâce fugitive des choses dans leur moment sublime où le néant s'apprête à l'engloutir?

RÈGLEMENT DE COMPTE

Ai-je dû en apprendre sur mon compte! S'est-on gaussé de moi, m'a-t-on vilipendé, houspillé! Je n'étais plus que le pâle fantôme de ce que je fus jadis, je n'existais plus que dans le souvenir ou sur les chromos d'un almanach ou d'une carte postale... Adieu, linceul blanc, adieu, cours d'eau hérissé de glaçons, adieu, miroir de lac figé où des couples ravis dessinaient d'élégantes arabesques, adieu, glissades à tombeau ouvert sur des pentes raides...

J'avais beau, de temps à autre, me manifester, un peu à la légère, il est vrai, car faisant mentir le calendrier il m'arrivait de blanchir Pâques et de verdir Noël. Mais ils n'entendaient pas la plaisanterie et loin de me savoir gré de ma clémence, ils me taxaient de gâteux. Et même quand je tempêtais parfois, ils ne me prenaient plus au sérieux, appelant lubies de vieillard impotent mes accès de colère passagers. Il en était fait de ma réputation, de mes rigueurs de jadis et de mes neiges d'antan.

Il est vrai que je servais encore d'alibi pour les intrépides et les gens du monde, du meilleur et du pire, qui, me forçant jusque dans mes derniers retranchements, se donnaient rendez-vous sur ces hautes altitudes où je continuais de passer encore pour une saison à part entière,

tandis que dans les plaines on me prenait en pitié ou tournait en dérision...

Aussi, j'en eus assez enfin de n'être plus dans la course, et je résolus de revenir, et en force. Le premier coup que j'assénai, en avance sur le calendrier, surprit et étonna. Mais les prophètes de la météo l'enregistrèrent sans se démonter pour autant. Ils conclurent de la vigueur prématurée du coup à une durée fort brève. Je fis semblant de leur donner raison. Je relâchais mon étreinte. Déjà mes prophètes se mirent à jubiler. Ne l'avaient-ils pas prédit? Et le vulgaire de renchérir: Il n'y a plus de saisons. Il y a quelque chose de pourri dans le royaume du ciel, et c'est la faute aux expériences atomiques...

Et les voilà réinstallés dans leurs naïves convictions. Les grincheux, en pestant d'avance contre les brises tièdes qui énervent et émasculent, les prudents, en arrangeant un séjour en montagne, les avares, en se flattant d'économiser sur le chauffage. Mon premier avertissement n'avait servi de rien, était resté sans effet. „Ce sera comme tous les jours, une petite poussée de froid, et de longs mois humides et brumeux. Mais de saison, point.“

Piqué au vif, je repris les armes, décidé à en finir avec la légende qui prétendait nier jusqu'à mon existence. Encore une fois ils me narguèrent, affectant de le prendre avec bonhomie: „Enfin on aura un Noël vrai, fidèle à la tradition!“

Eh bien, ils l'eurent, leur Noël sous la neige, ils l'eurent même à une échelle qui dépassait leur petite imagination et leurs petits moyens. Avec leur douce obstination mes myriades de tendres flocons composaient bientôt des barrières infranchissables et infranchies. Du coup le merveilleux rouage des vastes réseaux routiers et ferroviaires et aériens se détraqua, des régions entières se trouvèrent bloquées, inaccessibles. Le monde, si admirablement organisé, ne tournait plus rond et ce fut le moment que j'attendais: je tenais ma revanche. Ces petites fourmis qui se prenaient pour les Seigneurs de la terre crièrent merci, déposant à mes pieds leur orgueil et leurs défis... Vainqueur magnanime, je leur fis grâce et retirai mes troupes.

Mais les hommes sont incorrigibles. Prenant un peu de boue et un peu de brume pour mes arrière-gardes débonnaires, ils m'accusèrent de rompre le combat, faute de moyens. Alors la rage me prit. Fourbissant mes armes, je retournai à l'assaut, et cette fois-ci pour de bon. Avec une célérité qui les frappa de stupeur et qui réduisit à néant toutes leurs défenses, je les emprisonnai dans une cuirasse de glace et de verglas, et cette cuirasse, sans discontinuer, sans lâcher prise, je la serrais et je la vissais...

Les oracles se turent. On n'osait plus prévoir ni prédire. Même quand, par jeu, je conseillais un moment de répit aux éléments déchaînés, ils hésitaient à chanter victoire. Je les avais trop déroutés, trompés et détrompés. Ils avaient enfin trouvé leur maître. Et ces fanfarons qui se vantaient d'avoir réduit la planète à leurs calculs et à leurs caprices, qui complotaient même pour la faire éclater un jour, qui se disputaient déjà les astres vers lesquels ils tendaient leurs mains impies, les voilà grelottants et gémissants comme aux jours lointains de leurs ancêtres des cavernes...

Auront-ils compris enfin? Ah, j'aurais eu beau jeu si j'avais insisté, si je m'étais installé à demeure, étreignant toujours davantage leur pauvre globe dans une carapace de glace jusqu'au moment où, tout germe de vie détruit, le silence éternel des époques glaciaires serait revenu...

Mais je suis beau joueur, et je rentre dans le rang. Je laisse même dire à leurs savants que leur planète va en se réchauffant. Je veux bien si telle est la loi. Il me suffit de leur avoir réglé leur compte, cette fois-ci, et d'avoir démontré, et comment!: „qu'encre est vive la souris.“

UN ART COMME LES AUTRES...

Tout mouvement juste est beau et sobre, paré de grâce et d'élégance. Celui de l'artisan comme celui de l'artiste ou du sportif. Tant qu'il reste saccadé, anguleux,

laborieux, il est loin de la justesse. Aussi, la beauté même du geste paraît sceller sa perfection.

Cette loi, il m'est donné de la vérifier chaque jour, depuis que le tennis à nouveau bat son plein. Il est vrai que ce sport, tenu en dédain par les tenants d'un jeu plus rude, plus viril, semble plus qu'un autre allier la force à la grâce, l'impétuosité à l'élégance, l'efficacité à la beauté. Mais tant que cette alliance n'a pas trouvé son parfait équilibre, le mouvement n'est pas juste, ni beau. Le débutant est la caricature du champion. Ses gestes sont désordonnés, son corps désaxé, ses bonds ridicules, grotesques, et toute son agitation empressée et fébrile ne fait qu'augmenter la maladresse de ses coups.

Voyez, à son opposé, le champion. Le geste est net et précis, le corps se plie dans une noble attitude tranquille, le coup est large et lent. Économie et aisance des mouvements, parfaite harmonie entre les jambes et les bras, sans gauche hésitation ni folle précipitation. La beauté des mouvements, lisses et huilés, tels ceux d'un danseur, est à la fois suprême facilité et suprême justesse. Et quand cette beauté de mouvement se détraque à l'instar d'une machine, il en est fait aussi de la justesse du jeu. Les fautes se multiplient, comme autant d'affronts faits à la beauté. Car, comble de l'art, les règles mêmes qui ordonnent telle position des jambes ou des bras ou du corps pour réussir un coup, confèrent aussi la beauté. De sorte que pécher contre les règles de l'attitude, c'est aussi pécher contre les canons du beau.

Or, il arrive que des joueurs tombent dans l'un ou l'autre des extrêmes dont seule la collusion fait l'efficacité heureuse. Généralement ce sont des self-made men du tennis qui, sans faire leurs classes sous la direction d'un maître, sont parvenus, à force d'énergie, de discipline et d'entraînement, au rang d'honnêtes joueurs. Mais je doute qu'ils puissent jamais aller plus loin. L'un est fort, puissant, lourd. Son jeu mal articulé, gauche, raide. Mais souvent efficace, car un effort crispé, une volonté rageuse et une fougue impétueuse suppléent à la justesse et à l'élégance. L'autre est souple, élancé, vibrant. Un corps d'athlète accompli, des gestes ronds et beaux, mais d'une élégance recherchée, qui frise la préciosité. Et la beauté du mouvement prime son efficacité. L'un penche trop vers

le fond, l'autre vers la forme. Le premier vise le seul utile, le second fait de l'art pour l'art. Or, seule l'harmonie de ces contraires opère la magie, celle de la beauté.

De même qu'une pensée n'est belle qu'en ce qu'elle est vraie, de même qu'une oeuvre atteint à l'art quand l'effort pour y parvenir est effacé, de même que le style est à celui qui n'a pas l'air d'avoir forcé son talent, le jeu de tennis, pour être parfait, fond et confond dans une unité subtile la vérité et la grâce, la force et la noblesse, l'efficacité calculée et l'apparente facilité. Et, comme tout art, il a ses jours fastes et ses jours néfastes, ses moments où l'inspiration dicte des miracles et ses moments où une sorte de fatalité brise tout élan et égare tous les coups. Un joueur en forme est pareil à l'artiste inspiré. Mais comme l'artiste, il sait que l'oeuvre n'est pas entièrement un don des dieux et que, le génie étant une longue patience, la maîtrise ne s'acquiert qu'au prix d'un long et patient effort, d'une volonté farouche, d'une application méthodique. Dévoré comme tout artiste du feu sacré, se vouant corps et âme comme lui à sa lutte avec l'Ange, il finira par être payé en retour, récompensé par des performances qui, tout en le remplissant d'aise sinon de fierté, confondent dans un combat loyal et courtois son adversaire et offrent un plaisir aux yeux et à l'esprit de ceux qui, spectateurs émerveillés, applaudissent à un art, acte gratuit, mais empreint de beauté, de grâce et de force. Miracle du sport, miracle de l'art!

UN MYTHE MODERNE

L'Érotisme n'est certes pas une invention d'aujourd'hui. Mais il n'a jamais été aussi présent, aussi obsédant, aussi insolemment offert. Il s'étale sur les affiches gigantesques des cinémas, il prolifère dans les illustrés à bas étage, il se glisse dans les slogans publicitaires, il règne dans la littérature, dans le film, et enfin dans ce spectacle dit strip-tease où „se concentre la substance érotique... diffuse dans la nouvelle culture“. Partout, le monde baigne dans l'érotisme omniprésent du fait de la multipli-

cation des moyens techniques qui s'en servent et le servent tour à tour...

„Un mythe moderne“, disent Violette Morin et Joseph Majault dans l'étude, parue chez Casterman dans la collection „Toute la question“, où l'une situe l'érotisme dans le contexte d'une analyse sociologique et l'autre, romancier, l'étudie sur le plan éthique et psychologique. Ils entendent tous deux procéder à un essai de démythification de l'érotisme, de cet érotisme qui „s'est peu à peu mythifié, devenant en quelque sorte une religion nouvelle — la religion d'une civilisation surtout matérialiste.“ Car il n'y a plus lieu d'éluder le débat sur un phénomène qu'on ne peut nier et sur un problème qu'on ne peut nier et sur un problème qu'on ne peut résoudre en le niant.

Il n'y a plus de tabous. Ni surtout dans le rapport des sexes depuis que la science a en quelque sorte cautionné une liberté des moeurs que tout concourt à favoriser, semble-t-il. Partout l'érotisme, épars dans la vie, sur l'écran, dans le livre, se trouve rationalisé, expliqué et justifié, voire intensifié par tous les moyens, toutes les suggestions, tous les conseils. Tout culmine dans la recherche du plaisir pour le plaisir. Le coeur ne se porte plus guère, ni l'amour. La vie sexuelle même est détournée de son sens: il ne s'agit plus de procréer des enfants. Les partenaires sont choisis, presque scientifiquement, pour un ajustage érotique, et non plus pour une aventure ouverte, une conquête à deux. Le bonheur réside dans l'instinct sexuel qu'il s'agit de stimuler et d'apaiser dans une vaine poursuite acharnée de moments délicieux. Et pour garantir ce bonheur, force est de rester jeunes et beaux et sains. D'où les efforts inlassables de remédier aux outrages et au déclin des années, jusqu'à la proposition (de J. Galtier-Boissière) d'instituer des „cliniques sexuelles... dirigées par des fonctionnaires et contrôlées par des médecins.“

Dans l'érotisme, tel qu'il apparaît le plus souvent, c'est l'abus de nus féminins qui le caractérise. Les féministes auraient raison de protester. N'est-ce pas continuer de considérer la femme comme un objet, un objet livré à la convoitise et à la domination du mâle? Mais

il semble que là aussi une réaction s'amorce. Déjà un spectacle de strip-tease masculin a ameuté l'opinion en Angleterre. Et Daniel Guérin de tirer la leçon: „Il faut que l'homme devienne un objet sexuel comme la femme, et c'est la femme émancipée qui fera de lui un objet sexuel.“ Ainsi, la femme gagnera en prestige, en valeur, deviendra elle aussi sujet, et cesseront peut-être les „problèmes insolubles tant qu'il y a lutte des sexes.“ (S. de Beauvoir)

Quoi qu'il en soit, au bout de cet érotisme contemporain, qu'y a-t-il? S'émoussera-t-il peu à peu, s'insérera-t-il dans une meilleure adaptation de la vie à deux, mènera-t-il à Cythère ou aux îles de la mort?

Ce sont là des questions auxquelles répond, avec une franchise, une clairvoyance, une sagesse remarquables, Joseph Majault qui, en tant que romancier, n'est pas étranger ni au couple uni pour le meilleur et pour le pire ni aux jeunes, désemparés devant le mystère et devant les tentations. Il sait faire la part à une conception moins puritaine et hypocrite de l'amour, il sait que „Dieu ne détourne plus les yeux du couple enfin délivré de la terreur et des scrupules“ par la régulation des naissances, mais il sait aussi que par là la responsabilité de l'homme et de la femme est engagée plus qu'auparavant. „L'homme a perdu son visage de démon ou de bourreau, et la femme n'est plus ni tentatrice ni sacrifiée... Le plaisir, longtemps tenu en lisière, honni et méprisé, a repris sa place légitime dans la vie du couple... L'amour installé en Dieu par le sacrement que se donnent les époux en se jurant foi et fidélité, confiance et appui, n'excepte pas le plaisir ni le diminue.“ Bien plutôt il prélude à des noces plus secrètes, plus exaltantes.

Toujours est-il que mieux vaut voir et dénoncer l'érotisme partout présent et affiché que de le cacher et de lui donner l'attrait du fruit défendu. Dénoncer surtout cette manière effrontément libre de parler des choses de l'amour et de spéculer à leur compte, et aider les jeunes „à entreprendre ce travail de démythification des fausses valeurs qui risquent autrement d'hypothéquer dangereusement une vie d'adulte“ (D. Becourt). Et enfin démontrer que le culte rendu à l'érotisme n'est scandale que dans la mesure où l'instinct est détourné de sa fin

et où la recherche systématique du plaisir pour le plaisir est la seule vraie dépravation, pour l'homme et pour la société. Mais si l'amour est oublié, est tué, ses barques vraiment „ne conduisent plus à Cythère, mais aux îles de la mort.“

LES FADAS DE LA PÉTANQUE

Boyty n'avait pas été long à se décider. Tout ce qui, de près ou de loin, touchait au jeu ou aux sports, le passionnait, l'exaltait et — le tentait. Ce jeu, il ne l'avait jamais pratiqué. Mais si des enfants et des commères s'y adonnaient, cela devait être pour lui de la petite bière... Aussi dès le lendemain de son arrivée, il était là, tout radieux des boules rouges et bleues qu'il fit glisser, l'une après l'autre, de leur récipient...

Oh, ce n'étaient pas les boules métalliques, pesantes, et finement ciselées des vrais joueurs de pétanque, mais de simples boules qui ne valaient que leur pesant en... bois, ce n'était qu'un succédané, un „ersatz“, que les vrais boulistes devaient tenir en un souverain mépris et jouer aux boules sur la molle arène fine des plages devait être à leurs yeux un crime de lèse-majesté, un péché contre la noblesse d'un sport érigé à la hauteur d'un art...

Mais nous étions bien loin de nous embarrasser de tels scrupules. Bien plus, tout profanes que nous étions, nous nous flattions de nous transformer du coup en boulistes avertis. Voire en „mordus“ de la pétanque. Car la nouveauté du jeu et l'ardeur de l'émulation nous exaltaient et nous grisaient, gagnant même le camp féminin qui avait commencé par nous taxer dédaigneusement de grands enfants. Et, soit dit à leur honneur, ce furent elles qui, avec le temps, devinrent les plus enragées...

Certes, elles ne lançaient pas la boule selon les règles de l'art, c'est-à-dire „à pétanque“, ce qui signifie en provençal „à pieds joints“. Et elles s'obstinaient longtemps à placer la boule sur la paume, au lieu de la mettre sous la main, comme faire se doit. Car Boyty

et votre serviteur se piquaient de connaître les règles, d'user de termes techniques, voire d'astuces éprouvées.

Ce savoir, nous l'avions puisé dans un livre que le hasard m'avait heureusement fait emporter dans mes valises, „Les Fadas de la Pétanque“. Livre bourré de souvenirs, d'anecdotes savoureuses que Francis Huger (aux éditions Pastorelly de Monte-Carlo) avait consacré — et Dubout humoristiquement illustré — à ce jeu et à ses acteurs pittoresques du Midi que la faune des estivants entoure d'une admiration quasi religieuse. Et, pour les avoir autrefois vus à l'oeuvre, nous les avons certainement peu ou prou imités...

Ainsi, avant de „pointer“, et selon que le cochonnet était resté juché sur un des minuscules mamelons du sable ou caché dans un trou, nous prenions la distance, nous évaluions les obstacles, pesant et soupesant la boule, nous balançant en fléchissant les genoux pour lâcher enfin la boule qui devait (je dis: qui devait) „têter“ le but... Pour „tirer“, il fallait le silence, on visait longuement, on se ramassait sur soi-même, avant de lancer, en se redressant net, la boule en un jet d'une belle orbite elliptique... Si, par chance, la boule, docile, atterrissait à point nommé, on prenait des airs de „m'as-tu vu?“, si elle manquait son but — ce qui arrivait presque toujours — on s'en prenait au terrain, aux gêneurs, à la poisse, au ciel. Et les mensurations! Tout y servait, les doigts de la main, le pied, un bout de bâton ou de ficelle (en l'occurrence la cordelière du peignoir de Boyty). Et, en vrais „chevaliers“ de la pétanque, on faisait assaut de courtoisie: la ruse la plus fine pour se voir attribuer le point...

Bref, nous nous comportions, innocemment ou vaniteusement, comme les vrais joueurs de la pétanque, allant jusqu'à transformer nos concours journaliers en championnat en belle et due forme. La modestie m'interdit de révéler qui est sorti vainqueur ce jour-là. Mais mal m'en prit. Dans un moment d'euphorie, j'avais relevé le défi d'un Italien qui était allé jusqu'à m'accorder six points d'avance. Je reconnaissais bien là la grandiloquence de ces bavards méridionaux, et je me jurais de rabattre son caquet. Six points d'avance! Le vantard! On allait voir.

Je ne débutai pas trop mal. Je récoltai quelques points, et déjà je me flattais de remporter la première manche, ma boule touchant le cochonnet. Mon Italien poussait les hauts cris, avec des „fortunato“ et des „madonna“. Puis il saisit sa boule, visa, et toc! Ma boule s'en fut à plusieurs mètres... Et depuis ce coup, qu'il avait enregistré avec son petit sourire malin qui me morfondait plus que ma défaite, je ne fis plus aucun point, et dans la partie de revanche il m'accorda jusqu'à huit points d'avance que je ne parvins pas à augmenter, fût-ce d'une seule unité.

J'avais trouvé mon maître. Et depuis, la chance m'a déserté. Il avait beau m'initier aux secrets du jeu, je ne parvenais plus à gagner, même contre des débutants. Le ressort était rompu. N'avais-je plus foi en mes moyens, ou est-ce que mon enthousiasme de néophyte était tombé? Il ne me reste plus que le souvenir de quelques moments d'heureuse excitation enfantine, et la vague nostalgie d'un jeu qui, dans le Midi comme déjà chez nous, fait de ses adeptes des „fadas“, des mordus un peu extravagants, mais combien pittoresques et secrètement enviés pour leurs performances, leur force de frappe infaillible et spectaculaire...

ANGLOMANE?

De mon premier séjour à Londres je n'avais guère emporté de souvenir exaltant. Suivant trop docilement mon guide pour qui tout ce qui est anglais était sacrosaint, j'opposais, peut-être par esprit de contradiction, à ses enthousiasmes une mauvaise volonté qui était vite devenue préjugé et parti-pris. Et en fin de compte je ne retenais que les impressions désagréables de certaines laideurs et de certains repas...

Cette fois-ci j'étais seul. Le hasard voulut que logement et nourriture fussent excellents. Faut-il attribuer à ces circonstances le changement d'optique qui me fit voir Londres malgré le temps sous un aspect qui n'était pas sans me séduire?

Ce dimanche soir, Piccadilly Circus était envahi par une foule grouillante où l'emportait l'élément jeune, des bandes gaies, un peu éméchées, quelques „beatles“ aussi candidement mis que leurs modèles, des hommes de couleur aux allures et aux vêtements de dandy, de braves familles bourgeoises rentrant du cinéma et s'engouffrant dans le „tube“, bref la foule endimanchée de partout...

Les Anglais, on les dit réservés, taciturnes, moroses. Certes quand, dans leur club, il manifestent le désir de s'isoler, personne n'oserait franchir l'invisible barrière dressée autour d'eux. Mais au bar ils discutent et rient comme les continentaux. Et les cris et les trépignements d'enthousiasme que j'ai entendus au Covent Garden ne le cédaient en rien à ceux qu'on entend ailleurs...

Comment expliquer que les jeunes Britanniques paraissent vieux, et les hommes âgés, jeunes? Nos Présidents, des ministres en exercice, avaient le visage poupon d'un baby Cadum et les allures négligées d'un étudiant attardé, et quel humour, quel rire bon enfant, quel langage imagé, et (peut-être faussement) naïf! Car le fameux „understatement“ est une des particularités les plus déroutantes — et les plus sympathiques des Anglais qui par ailleurs ne pèchent pas par modestie nationale. (Voir à ce propos, dans le nouveau film „La fin du monde“ par V. de Sica, l'épisode où le destin (Dieu?) interpelle un Anglais qui se retourne et réplique: „I am sorry, do you speak English?“ et quand la voix de l'au-delà dit non, il s'éloigne comme si l'affaire ne le concernait plus...) Quant à ce understatement, Maurois cite l'exemple suivant: Un Anglais te dira: „J'ai une petite maison à la campagne“; quand il t'invitera chez lui, tu découvriras que la petite maison est un château de trois cents chambres. — Il m'est arrivé d'être en présence d'un vrai gentleman, fin, racé. Il avoua n'être qu'un „farmer“. Or, il s'avéra qu'il était propriétaire de milliers d'hectares et ministre par-dessus le marché...

Tout repas officiel commence par un toast à la Reine. Le butler tape le sol de sa masse et crie: The Queen, et tous de se lever... Je pense que quiconque oserait dire du mal de la famille royale passerait un bien mauvais quart d'heure... Mais, on m'a dit aussi que si le Prince Philippe d'Edimbourg est tellement cher aux âmes

anglaises, c'est parce qu'il se comporte si librement, si démocratiquement au milieu d'un monde où l'étiquette est tellement de rigueur et de tradition.

Tradition! Tout ici remonte à des traditions, à d'anciens usages, à d'anciennes lois. Et ces survivances constituent des spectacles gratuits pour les touristes et attendrissants pour les Anglais: la relève de la garde, les uniformes hauts en couleur et les vieilles calèches qui transportent de et à Buckingham Palace les papiers d'État... Mais elles vous réservent aussi des surprises. Je n'en revenais pas quand, un jour, de guerre lasse, m'engageant sur la chaussée pour traverser enfin, le bus et les voitures s'arrêtèrent gentiment pour me laisser passer. Quelle amabilité! Mais quand j'en exprimais mon étonnement à un Anglais, il sourit malicieusement. Ce n'était pas par amabilité, fit-il, mais en vertu d'une ancienne loi qui réserve la chaussée en priorité aux piétons...

On fait grand cas, en France, de la croisade menée par Etienne contre le franglais. A quand son antagoniste britannique? Car si le français est truffé de termes anglo-saxons, l'anglais ne l'est pas moins de mots français. Sans parler de ceux qui datent des Normands et que la langue anglaise a assimilés comme la langue française a assimilé d'anciens mots anglo-saxons. Encore faut-il dire — comme l'a fait un ministre — que les Britanniques rendent hommage au parler français en lui faisant la part si belle dans les enseignes des magasins, comme dans l'énoncé des plaisirs de table. Ainsi ce qui est appelé „lamb“ dans les prés, devient „mutton“ sur l'assiette, et ce que les Français nomment erronément „smoking“ n'est que la très française „jaquette de dîner“...

Les sociétés pour la protection des animaux ici pululent. Que pensent-elles d'une inscription à la façade de la gare invitant les voyageurs à ne pas nourrir les pigeons pour éviter qu'ils ne la salissent et qu'ils n'abîment la pierre? Une autre inscription happe mes regards. Elle souhaite en plusieurs langues la bienvenue aux touristes et „si regrettablement (sic) vous partez Bon Voyage“...

Le chauffeur qui me ramenait à la gare était une jeune fille. Elle avait séjourné à Luxembourg, une place

si calme, si aimable „où tout est si paisiblement lent“ et où elle aimerait retourner. Je ne voulus pas être de reste et me mis à vanter les beautés de Londres et le charme de ses habitants, si prévenants, si simples, si enjoués... Un compliment en vaut un autre. Mais j'avoue que le mien n'était pas seulement de politesse. Deviendrais-je anglomane?

IN MEMORIAM

Rien ne nous affecte comme la nouvelle de la subite disparition de quelqu'un de notre génération. La mort d'un aîné — nous fût-il très cher — nous paraît se situer dans le lointain d'où le glas ne nous parvient qu'atténué, assourdi, affaibli, comme indifférent, étranger, comme s'il ne nous concernait pas, au fond. Mais voici qu'autour de vous des hommes s'écroulent, des hommes de votre âge, des hommes qui avec vous ont fait partie de ce qu'on appelle une même génération, et voici du coup comme des brèches ouvertes dans ce corps d'âge jusqu'ici soudé ensemble et formant bloc, et à travers ces brèches se glisse le vent de la mort et vous frôle de son haleine glaciale... Et alors nous „savons“, de façon concrète, que les générations sont mortelles, et qu'aucun vide ne serait plus comblé ni aucune brèche colmatée...

Désormais, les rangs seront toujours plus clairsemés, et le vent coulis de la mort jouera plus librement dans le vide, le froid et la solitude. Effrayante ou familière, elle sera de plus en plus présente et imminente, de plus en plus proche et d'autant plus proche que l'accélération diminue la durée du temps... L'un après l'autre, des camarades disparaîtront, et avec eux se briseront autant de liens qui nous unissaient à la vie, cette vie qui a l'air de s'éloigner de nous, comme un grand vaisseau larguant ses amarres...

Et déjà, en ces moments de dépression, l'effroi vous saisit. On jette des regards en arrière, on établit des bilans. Tant de rêves ne se sont pas, ou à peine réalisés. Les moissons rentrées ne font pas le poids. Toutes les

vies sont ratées, disait je ne sais plus qui. Et l'avenir qui sait si l'on parviendra encore à lui arracher de nouveaux fruits. Le corps commence à se flétrir, et l'esprit aussi perd de son mordant, de son allant. Les jeux, vraiment, sont-ils faits? On a beau appeler au secours des exemples illustres, le souvenir d'hommes qui en dépit de l'âge n'ont cessé d'ensemencer et de récolter. Le démon de la résignation vous guette, et la tentation est grande de s'abandonner sur la pente qui incline vers le bas...

Des écrivains ont su admirablement orchestrer des chants désespérés et pompeux s'élevant au seuil de la vieillesse, où l'aspiration de notre nature se brise contre le mur de l'éphémère et du fragile. A leurs voix vient de s'ajouter, curieusement, celle de Simone de Beauvoir, à la fin des longues pages qu'elle a consacrées à ses Mémoires.

„Je me cogne à mon âge.“ Voilà l'horrible expérience, la douloureuse conscience à laquelle s'achoppe cette femme qui, toujours tendue vers l'avenir, luttant sans cesse, épousant de près son temps et ses problèmes, créant son „existence“ de toutes pièces, ne saurait s'accuser d'avoir gâché son temps. Et pourtant, parvenue à cet âge qui ne pardonne pas, elle connaît et éprouve la mélancolie des soleils couchants. „Oui, le moment est arrivé de dire: jamais plus! Ce n'est pas moi qui me détache de mes anciens bonheurs, ce sont eux qui se détachent de moi... Mes révoltes sont découragées par l'imminence de ma fin et la fatalité des dégradations... La mort n'est plus dans les lointains une aventure brutale; elle hante mon sommeil; éveillée, je sens son ombre entre le monde et moi: elle a déjà commencé.“

Un désespoir traverse ces pages d'un écrivain, d'une femme qui en apparence a connu tous les bonheurs, tous les triomphes qu'elle a conquis à force de lucidité, de volonté, d'indépendance. Certes, dans sa vie, beaucoup de promesses de la jeunesse ont été tenues, et „cependant, tournant un regard incrédule vers cette crédule adolescente, je mesure avec stupeur à quel point j'ai été flouée.“

Quel aveu dans la bouche d'un écrivain qui au nom et en vertu d'un égoïsme sans contrainte, d'une liberté absolue, a rejeté traditions et lois de la société et jusqu'aux „charges naturelles du couple humain“! Aveu à

peine dissimulé d'une faillite! Et les adversaires de Simone de Beauvoir, s'ils ne respectent pas sa douleur de femme vieillissante, auront beau jeu en mettant cette faillite sur le compte même de sa morale existentialiste qui, excluant toute „consolation“ philosophique ou religieuse, condamnant tout recours à des valeurs établies, ne saurait qu'alourdir et rendre plus inquiétantes les ombres qui tombent sur toute vie à l'approche de l'échéance finale et inéluctable...

„EN VUE DE CONTRACTER MARIAGE...“

C'est stupide, mais que voulez-vous? Chaque fois qu'un de ces illustrés — allemands surtout — me tombe entre les mains, je me plonge avec délices dans les annonces matrimoniales où chacun cherche sa chacune, et vice-versa... Comme la peinture dite naïve, ces appels d'un coeur à un autre coeur me ravissent, m'amuse, et me font rêver. Oh, je sais bien qu'il ne faut point les prendre au pied de la lettre et qu'il convient de faire la part d'une imagination fécondée par des lectures romanesques ou la part de la contribution de conseillers spéciaux qui, moyennant finance, prêtent leurs formules allant droit au but, c'est-à-dire droit au coeur...

Aussi, comment des âmes innocentes ne chaviraient-elles pas à lire ces annonces où l'on se vante comme la plus adorable marchandise? Lui, il a toujours belle prestance, il est sportif, il aime les voyages, il est ouvert au beau, à la nature surtout, et dans une position sociale stable, voire enviable... Elle, sans être belle est gracieuse, avec de beaux yeux, elle adore rire, elle possède des espérances, et n'aspire qu'à jouer la fée au logis et à faire le bonheur de celui qui comme elle rêve de bonheur...

Ah, les beaux sentiments, ah, les belles âmes, nées pour de mystérieuses affinités électives...

Mais en fait, pourquoi ces êtres adorables, dotés de tous les attraits, n'ont-ils (ou elles) pas trouvé preneurs!

Les cendrillons se cachent donc toujours? Les belles au bois dormant, n'y aurait-il plus de prince charmant pour les réveiller! L'oiseau rare, en l'occurrence le compagnon parfait, les donzelles sont-elles trop timides pour mettre la main dessus! Tant de qualités, tant de vertus auraient-elles passé inaperçues?

Il y a donc anguille sous roche. Et parfois même le voile du mystère se lève un peu. Elle, demande un père pour son enfant. Veuve donc, ou mère abandonnée, voire fille-mère? Lui, dans les affaires, sans occasion de rencontrer l'âme-soeur. Donc un ambitieux, uniquement préoccupé d'avancement, et qui un jour se découvre seul, ou un de ces esprits forts qui se moquaient de la petite fleur bleue et des niaiseries sentimentales et qui, avec l'âge, en subissent le charme tardif. D'aucuns, en s'apitoyant sur eux-mêmes, font comprendre qu'ils ont été victimes de profondes déceptions. Quelqu'un ne va-t-il pas jusqu'à réclamer une petite femme sans beauté, avouant avoir été payé pour savoir le prix d'une mariée trop belle... et trop volage?

Ah, on en devine, des drames. Tous ces laissés pour compte, frustrés ou déçus, trop timorés, trop complexés, comme ils font entrevoir leur destin, le destin des solitaires, des malhabiles, des inadaptés! Et comme on est tenté de les prendre en pitié, ou de tisser autour d'eux des aventures romanesques. Des filles sous le joug d'une mère autoritaire, se fanant comme une fleur dans l'ombre... Des adolescentes qui, à la Bovary, ne rêvent que mariage princier, dédaignant comme le héron de la fable des prétendants prétendument trop vulgaires... Des jeunes gens, effrayés de l'éternel féminin, trop mis en garde contre Eve la tentatrice, ce suppôt du diable, ou traumatisés par une expérience malencontreuse... Des timides qui n'osent faire le premier pas et qui s'en remettent au hasard d'une opération amorcée par une annonce ou une agence dite matrimoniale...

Mais où nous entraîne la folle du logis? Le texte de ces annonces ne se prête guère à ces rêveries nées d'une imagination débridée. A part quelques annonces marquées au sceau d'une sentimentalité de midinette, la plupart d'entre elles font apparaître une personnalité forte, sans complexes, sans refoulements. Alors? Un

psychologue nous dirait que précisément cette affirmation — par écrit! — de la personnalité est le témoignage même d'un complexe d'infériorité qui ainsi se „défoule“. Allez donc vous reconnaître dans ce puzzle...

Mais rien ne vous empêche de rêver devant ces longues listes d'annonces candidement séduisantes auxquelles recourent des âmes seules à la quête de l'autre moitié, et cela à une époque où faire connaissance est un jeu d'enfant, où la liberté des mœurs facilite les rencontres, où sont tombées les barrières sociales et abolis les tabous séculaires!

A Luxembourg, aujourd'hui

LE ROI EST MORT...

Ainsi donc on a fait la croix sur moi, sans autre formalité. Et pendant que ce soir même des flots d'éloquence et de musique déferleront sur celui qui me succède, je m'enfonce dans mon obscur silence que peupleront seuls les souvenirs de mon ancienne gloire... Oh, je sais la vanité de toutes choses, je sais que le moment arrive pour un chacun de rentrer sous terre, je sais que ce qu'ils appellent le progrès ne se laisse pas arrêter. Mais je souffre malgré tout de me voir ainsi abandonné, sans fleur ni couronnes, sans trompette ni tambour... Auront-ils seulement une pensée pour moi qui pendant tant de lustres leur ai procuré tant de joies, tant d'émotions, tant de surprises?

Mon coeur se brise quand il me souvient de certaines soirées où, le rideau s'écartant lentement, mystérieusement, cette ruche bruissante peu à peu s'apaisait, plongeant dans ce silence religieux qui prélude à toute communion, et où, sur mes tréteaux, la musique des voix et le pur dessin des gestes signifiaient l'éternelle aventure des hommes, de leurs peines et de leurs joies... Car j'ai été plus qu'un petit théâtre provincial où des amateurs auraient égayé par des pantalonades le populaire et le petit bourgeois... Et encore! Si je n'avais pas existé, cette pléiade de comédiens et cette poignée d'auteurs de chez nous auraient-elles pu naître, se former et exceller? L'organe crée la fonction, et l'organe c'est moi, c'était moi... Il ne faut pas m'en vouloir de paraître vaniteux au terme d'une longue carrière où j'ai loyalement servi...

Et où surtout j'ai servi de reflet, d'écho de ce qui se passait sur les grandes scènes de l'étranger. Sans moi, point de théâtre classique, point de théâtre d'avant-garde, point de théâtre de boulevard. Sans moi, point de vedette, point de monstre sacré, en chair et en os, à portée du regard sinon de la main. Tous ceux qui ont eu et ont un nom au théâtre m'ont fait l'honneur d'illustrer mes planches, et ils en ont été heureux, car ils vantaient l'excellence de mon acoustique et le charme, un peu désuet mais d'autant plus agréable, de ma salle et les réactions intelligentes de mon public...

Oh, je sais que certains de mes visiteurs du soir ne se sont retrouvés chez moi que pour faire croire à leur respectabilité mondaine, à leur rang social, et qu'ils ne se sont épanouis que devant les situations affriolantes et les dialogues croustillants d'une petite comédie légère. Mais quoi! Le théâtre est plaisir avant tout, et les snobs garnissent les rangs et remplissent la caisse. Et s'ils ont bâillé, s'ils se sont doucement assoupis, s'ils sont même allés jusqu'à me quitter en claquant les portes quand la grandeur ou l'étrangeté de certaines pièces les ont trop déconcertés, pourquoi leur jeter la pierre? J'ai été largement compensé et récompensé par mes vrais amis, les mordus de toujours et les néophytes d'aujourd'hui, les fidèles qui, de certains coins et si souvent du haut du poulailler, ont donné le signal des applaudissements, et surtout des piétinements frénétiques, chez nous consécration suprême d'un comédien ou d'une pièce...

Ah, ces trépignements, comme ils m'ont fait vibrer, jusque dans le tréfonds de mon être, vibrer de délectation et aussi un peu d'effroi, car mes os vermoulus menaçaient ruine, et je portais une affection particulière à mes enfants du paradis si haut juchés sur des piliers branlants... Eh oui, je ne payais plus de mine. Les plâtres se lézardaient, les sièges grinçaient, le plancher gémissait, les vents coulis se glissaient sous les pieds glacés, et dans mes couloirs et devant mes vestiaires, les belles dames se faisaient écraser... Certaines en prirent prétexte pour me boudier. Je ne leur offrais pas un cadre, pas un décor digne d'elles et de leurs atours et de leurs oeillades... Comme si le spectacle avait été dans la salle! Eh bien, elles seront servies, maintenant que je cède la place à un palais, à un vrai temple des Muses, comme ils disent..

Mais silence, mon coeur! On a fait son temps, et la résignation est la sagesse des vieux. Il reste en moi, comme collée aux murs et éparse dans la nef obscure, une sorte d'âme, une atmosphère religieuse, une pénombre spirituelle, nourrie de pleurs et de rires, de cris du coeur et de mots d'esprit, de paroles ailées et d'accords musicaux, il reste une imprégnation secrète dont peut-être se souviennent quelques-uns de mes fidèles, et, dans la silencieuse solitude où je vais plonger ce soir, comme il me serait doux si, au milieu même des festivités et des

lumières qui inaugurent le règne de mon successeur, un cœur sensible me vouait une pensée de regret, d'amitié et peut-être de reconnaissance...

NOTRE RÉPUTATION

Cet Italien distingué, directeur d'une de ces entreprises qui font crier au miracle économique, n'avait pas gardé un très bon souvenir de Luxembourg. Notre étonnement fut d'autant plus grand que d'ordinaire, par conviction ou par politesse, on dit des merveilles sur notre petit pays. Il est vrai que notre Italien ne faisait que passer, interrompant pour une nuit son voyage. Il se rend donc dans un de ces hôtels cossus qui, face à la gare, sont le refuge des voyageurs nocturnes, et demande une chambre. Au lieu d'être reçu à bras ouverts, il se voit et s'entend interpellé par un quidam qui, l'air soupçonneux, lui demande si vraiment il possède les moyens pour se payer le luxe d'un appartement dans un tel établissement. Un moment, notre Italien, n'en croyant pas ses oreilles, reste interloqué, suffoqué. Puis, retrouvant son souffle, il se dresse sur ses ergots, toise de haut l'employé et, de sa voix de bel canto, lui lance, avec un souverain mépris, un tonitruant: „Misérable... je suis homme à vous acheter sur-le-champ toute votre baraque...“

De telles balourdises, de telles bévues ne sont évidemment pas faites pour servir la réputation d'un pays. Car les jugements vont vite, les généralisations de même. „Toutes les femmes sont rousses“, notait ce Britannique qui, en débarquant à Calais, vit à la première femme qu'il rencontrait une belle chevelure d'un roux ardent. Nous sommes ainsi faits: un cas d'espèce, pour nous, se transforme en cas de l'espèce. Une voiture française vous frôle de trop près, et: Ces s... de Français, comme ils conduisent mal! Un groupe de touristes d'outre-Rhin, animés par le spumante et le soleil, caquettent haut, s'interpellent de table à table, et: Ces b..., comme ils nous

Ainsi donc nous étions un partenaire, un interlocuteur idéal qui ne se dressait pas sur ses ergots, qui ne mettait pas de bâtons dans les roues, qui ne dansait pas hors du rang. Mais qu'on ne prenait peut-être pas tout à fait au sérieux. Aussi, quand il nous arrivait d'élever des protestations, on tombait des nues. Comment, nous osons, nous n'opinions plus du bonnet! Décidément, on n'imaginait pas que nous fussions de taille à nous raidir nous aussi, à défendre nos positions, à refuser de nous laisser payer de mots ou prendre à de belles paroles quand notre honneur, sinon notre intérêt bien compris, était en jeu...

D'où ce tollé, plus ou moins général. Et qui nous met en mauvaise posture. Car, sans alliés, nous aurions mauvaise grâce à faire bande à part et à user d'un droit de veto dont tout l'odieux retomberait sur nous. Mais ne nous faudra-t-il pas une fois tenir tête, forts de certains droits et de certaines promesses? Tout a été dit à ce sujet, et le pays entier est derrière ses chefs.

D'aucuns prétendent que notre situation serait moins ébranlée si nos „grands“ occupaient encore la scène, avec leur expérience, leur prestige, leur poids. Combien de fois nous a-t-il été donné de mesurer quel ascendant, quel „volume“, quel „back-ground“ devait posséder un Joseph Bech aux yeux de ceux qui l'ont rencontré et qui s'empressent de nous servir tout chaud le souvenir qu'il leur a laissé, ce dont nous n'étions pas peu fiers. Comme nous étions fiers quand ce délégué nous confiait que dans son prochain livre il allait souvent citer Pierre Frieden...

Cette vieille garde aurait-elle pu mieux nous défendre? La question est oiseuse. Car leurs interlocuteurs ne seraient plus de leur génération. Et peut-être l'ère des „grands“ est close. La parole est aujourd'hui aux techniciens, aux négociateurs. Et sur ce plan nos porte-parole ne le cèdent à personne. Du moins on l'espère.

AUX URNES, CITOYENS!

Les slogans électoraux de nos partis n'ont guère témoigné d'une grande imagination. Ni formule percutante, ni dessin éloquent. La publicité est un art, une

LE PETIT SE REBIFFE

Je ne sais si la controverse autour du siège unique va ternir l'éclat de notre prestige. Oh, un prestige à la taille de notre petitesse. Mais prestige quand même. Celui de certains hommes d'État qui par leur pondération, leur sagesse, leur expérience nous avaient acquis un renom bien supérieur au rang que nous occupions. Ou encore celui de quelques écrivains, de quelques penseurs dont la réputation avait franchi les frontières. Ou encore celui d'une princesse qui par son charme et sa dignité forçaient l'admiration de tous. Et un peu de leur éclat retombait sur nous quand il fallait représenter un pays qui ne pèse pas lourd dans les plateaux de la balance internationale...

Certes, on avait toujours le bénéfice de ce nimbe de légende qui, aux yeux des étrangers, entoure un pays minuscule, resté miraculeusement indépendant au carrefour même de nations puissantes et menant une existence de Belle au bois dormant. Luxembourg était synonyme d'aisance et de bonheur. Un îlot de paix, une terre promise, un paradis terrestre, „le chef-d'oeuvre du capitalisme“. Tantôt parc naturel, tantôt citadelle d'acier, toujours pays de cocagne...

Notre petitesse même nous servait. Nous étions le „baby-partner“, le petit frère qu'on dorlotait et à qui on passait les caprices, avec un air de condescendance dont il ne nous convenait pas de nous formaliser. Du moins aussi longtemps que l'enjeu n'était pas d'importance. Nous n'étions dangereux pour personne, nous n'avions de contentieux avec personne. Nous étions „gentils“, et „on nous aimait bien“, comme on se plaisait à le répéter. Et nous faisions même bonne mine à ce genre de paternalisme qui au fond nous blessait. Il ne nous appartenait pas de jouer les premiers violons. Nous restions dans les rangs, et quand certains en sortaient c'était parce que le mode de rotation le voulait ainsi ou parce que notre petitesse était une garantie d'objectivité et que notre connaissance des langues et l'absence de chauvinisme national parlaient en notre faveur.

cassent les pieds! Un vendeur italien vous trompe sur la monnaie ou la marchandise, et: Tous les Italiens sont des voleurs!

La colère, ou l'indignation, n'est pas bon juge. Mais il reste que toute déception déteint sur notre jugement. D'où la responsabilité de tous et chacun au contact avec les autres. Il n'est pas moins vrai que personne n'ose avouer qu'il a passé de mauvaises vacances. Question de vanité. On se délecte tant de l'envie des autres... Cependant toute déconvenue reste, comme une blessure qui tardera à se cicatriser. Et ce ne sera pas à l'avantage des pays où elle s'est faite.

Si en Italie le nom de Luxembourg n'est pas lettre morte, nous le devons aux travailleurs italiens qui nous viennent de tous les coins et surtout à Charly Gaul. Un jour, quelque part en Italie, je désire acheter une belle pastèque pour la rapporter chez moi. Un tombereau plein de cucurbitacées s'offre à mon choix. Selon l'usage je commence à marchander. Mon extérieur et mon italien rudimentaire trahissant en moi l'étranger, un brave passant vient à mon secours et exhorte le vendeur à me faire donc un prix d'ami. Ce dernier veut bien rabattre 50 livres. Va donc pour 500 livres. Mais que dirais-je de celle-ci? Et il retire du tas une pastèque gigantesque, sa pièce-maîtresse, qui vaut à ses yeux au moins mille livres. Il la soupèse, la caresse, la met entre mes bras. Je plie sous le poids. „Troppo caro.“ Alors le passant avenant me demande si je suis Anglais. — Non, Luxembourgeois. — Ah, du pays de Gaul? — Oui, et encore vaguement parent de Charly. Ce mot, presque un mensonge, fait l'effet d'une bombe. Mes deux compères sont littéralement extasiés. Pour un peu, ils me tomberaient dans les bras. Tapes sur l'épaule, serremments de mains, exclamations enthousiastes. Le cocomero géant est à moi pour 500 livres, et quand je vérifie la monnaie il m'a été rendu encore 100 livres par-dessus le marché. On veut porter en triomphe la pastèque jusqu'à ma voiture, mais je la saisis, et me sauve, pour échapper à des manifestations gênantes et des explications qui ne le seraient pas moins. Car mes braves gens avaient eu hâte de me dénoncer à tous les passants qui s'approchaient pour voir de près la bête curieuse... qu'ils ont dû prendre pour le père de Charly!

technique dont nos hommes politiques semblent étrangement ignorer les lois, et partant les effets.

Encore ne faut-il pas trop s'en plaindre. Car ainsi l'opinion reste à l'abri d'une influence souvent maléfique, échappant à cette force de suggestion qui émane d'un slogan ou d'un dessin à l'emporte-pièce et qui, en frappant l'imagination, écrase aussi la réflexion, le discernement, le jugement.



La propagande électorale ne s'est guère réclamée de „grands principes“ ou de professions de foi. L'intérêt, les intérêts d'abord! Une surenchère de promesses, un miroir grossissant de cadeaux. Sécurité, aisance, prospérité! Celle du passé et celle de l'avenir! Le vent d'un matérialisme bourgeois a balayé les revendications éthiques et idéalistes...

Oh, je ne vais pas accuser les partis de faire fi de leurs conceptions foncières, politiques ou religieuses. Ils les ont simplement remises, en attendant. Car en attendant il faut gagner les tièdes, les indécis, les sans-parti, les brebis perdues ou errantes. Car les ouailles d'une église, on est sûr de leurs voix, et elles constituent le gros du bataillon, d'un bataillon qu'il faut cependant renforcer, pour la bonne cause, par des mercenaires en quelque sorte...

Tous les partis ont découvert quelques terrains encore peu défrichés, quelques objectifs encore un peu négligés.

La jeunesse en est un. Et sur la foi des promesses elle n'aura que l'embarras du choix pour solliciter faveurs et largesses. A croire que dorénavant, pour décrocher la timbale, elle n'aura qu'à tendre le bras sinon la main. Nous autres aînés, on pourrait l'envier. La route de nos efforts a été plus pénible. Certains nous consolent en nous déclarant mieux trempés, grâce aux épreuves. Alors, en retour, nous serions tentés d'imaginer la génération qui monte plus amollie par les avantages qu'on leur promet...

Mais trêve de chicane. Comme les jeunes sont l'indispensable „matière grise“ de l'avenir, ne lésinons pas. On ne fera jamais assez pour eux sur le terrain de l'école et

des loisirs. Mais s'ils ont droit à tous les droits, que l'État ne devienne pas une institution d'assistance publique pour les fruits secs et les fruits pourris. Il pourrait nous en cuire au moment où les peuples dits „jeunes“ entreront en lice avec leurs régiments d'adolescents rompus à l'effort et au sacrifice...



Autre secteur à prospecter, celui des femmes. Elles ne sont plus mineures. Mais des citoyennes à part entière, électriques et éligibles. En sont-elles pour autant plus formées politiquement? Est-ce elle, la femme, ou l'époux qui décide pour quel parti, pour quel candidat il y a lieu de voter dans la famille? Une petite enquête à ce sujet ne manquerait pas de piquant.

J'opine, quant à moi, et en vertu de l'entente conjugale, que deux époux ne sont pas en désaccord sur le plan politique. A moins que le sexe dit beau ne porte son choix sur les têtes qui lui reviennent, qui leur imposent par je sais trop quel ascendant physique ou sympathique. Le cœur a ses raisons... et l'on sait l'emprise diabolique d'un tribun sur l'opinion qui est — femme elle aussi...

Ce que toutefois les femmes ne paraissent pas encore apprécier, c'est qu'une femme se mette sur les rangs comme les hommes. La place d'une femme est à leurs yeux au foyer, devant ses casseroles, au milieu de ses bambins. En briguant le titre de députée, elle passe pour désertier sa condition, pour manquer à sa mission de fidèle Pénélope. En dansant hors du rang, elle choque, elle fait scandale.

Ce conservatisme qui se comprend n'est peut-être pas de bon aloi. Appelées à voter, donc à prendre part aux affaires publiques, au nom de quoi seraient-elles exclues de la gestion réelle de ces affaires? Il n'est pas prouvé que les femmes soient moins bonnes politiques que les hommes, et les hautes fonctions que certaines d'entre elles ont exercées en d'autres pays, elles ne les ont pas déshonorées. Certes le spectacle de femmes vociférant comme certains de nos députés ne serait guère plaisant. Mais peut-être leur présence rappellerait-elle à quelques butors les lois élémentaires d'une courtoisie dont plus d'un représentant n'a plus cure...

Certains intellectuels boudent le jeu politique ou le jeu de la politique au nom du suffrage universel. Quoi, la voix du premier venu, d'un manoeuvre, d'un boueux vaut autant que celle de gens instruits, de gens de réflexion et de jugement! Comment un esprit primaire sinon primitif pourrait-il voir de haut des problèmes toujours plus compliqués dans un monde toujours plus complexe!

Questions irritantes, sans doute. Mais souvent ces „simples“ gens ont une plus grande familiarité avec les problèmes d'actualité que maints intellectuels qui parfois poussent la coquetterie jusqu'à afficher un souverain mépris à l'égard de la Chose Politique et de ceux qui s'y consacrent. N'est-ce pas en effet pour ces clercs une sorte de trahison que de quitter les hauteurs sublimes de l'esprit pur et de descendre dans l'arène où, ma foi, l'esprit pur n'a que faire...?

A L'IMAGE DE L'ALSACE

J'ai trouvé, dans un livre sur l'Alsace par Pierre Pffimlin et René Uhrich, sujet d'intérêt en notre année du Millénaire. Cette terre en effet n'est pas sans présenter quelques particularités qui l'apparentent à la nôtre. Et le livre même pourrait servir d'inspiration à une équipe de spécialistes pour établir une étude collective et complète sur tous les aspects de notre pays. Jusqu'ici nos spécialistes, chacun dans son domaine, ont fourni leur contribution, mais à part, en isolé. Certes il y a les livres du Millénaire, fruit d'essais historiques ou romancés sur certains épisodes de notre passé, tels les somptueux volumes des écrivains français sous la direction spirituelle de Marcel Noppeney ou des écrivains allemands sous celle de J. P. Erpelding. Mais, outre qu'ils n'embrassent pas la totalité des visages que présente notre pays, ils se situent dans une perspective littéraire plutôt que scientifique.

Un coup d'oeil sur la table des matières du livre de Pffimlin et Uhrich montre les lignes de force qui, en se

conjuguant, ont déterminé le passé, le présent et l'avenir de l'Alsace. La Terre et les Hommes: paysage alsacien, peuplement, psychologie alsacienne, unité dans la diversité. L'Or du Rhin: enfances, fortune et décadence de la navigation rhénane. Les Fruits de la Volonté: agriculture, industrie, capitalisme, etc. Dans l'Europe Déchirée: annexion et désannexion. Entre le Passé et l'Avenir. Conditions d'un Nouvel Essor: axe Rhin—Rhône, pour les hommes. Voilà, à vol d'oiseau, vu par le psychologue et le politicien, par l'historien et l'économiste, le phénomène alsacien, étudié dans une synthèse qui, traitée de tous les points de vue, livre une image globale du pays.

Un livre du Millénaire, composé dans une optique pareille, embrassant tous les aspects du „devenir“ de notre pays et de ses particularités ainsi que de ses chances d'avenir, un tel livre complet aurait pu constituer, pour l'étranger et même pour l'indigène, le vademecum indispensable à qui veut comprendre et connaître le Luxembourg dans son entier. Actuellement on est réduit à bouquiner à gauche et à droite, à consulter tel livre sur notre psychologie, tel autre sur notre histoire, tel autre sur nos littératures, tel autre sur notre „plateforme“ ou sur je ne sais quoi encore. L'occasion du Millénaire aurait été si belle pour nous donner cette étude globale qui, en fondant dans un ensemble synoptique tous les aspects diver de notre histoire et de notre être, aurait dégagé notre destin et notre vocation . . .

Or, le destin des Alsaciens n'est pas sans offrir parfois des similitudes ou ressemblances avec le nôtre. Population comme la nôtre née de la fusion d'éléments divers, issue d'une succession de perturbations et de mouvements aveugles, l'Alsace ne devient cependant une entité politique que par la volonté du roi de France; mais elle n'en est pas prématurément assimilée pour autant. Elle reste économiquement „province à l'instar de l'étranger effectif“, et l'on ne se préoccupe même pas de répandre la langue française dans une population qui parle un dialecte germanique. Ce qui permettra à la Révolution française, malgré les persécutions religieuses qui effrayent les Alsaciens (comme nos ancêtres), d'intégrer l'Alsace à l'heure française.

Mais ce qui retient davantage notre attention, c'est la question de la langue, source de malentendus en Alsace, comme chez nous. Michelet traitait l'Alsace d'„Allemagne française“ ou de „France allemande“. Aussi les sectaires Jacobins rêvaient-ils d'extirper ces „idiomes particuliers“ au bénéfice du seul français. Quant à Napoléon, moins prévenu contre l'idiome des Alsaciens, on lui prête cette parole: „Laissez-les parler allemand; pourvu qu'ils sabrent en français.“ Toujours est-il que la langue parlée et écrite différenciait les Alsaciens des Français, et l'on sait les conclusions que tirèrent de cette situation linguistique les théoriciens allemands qui „depuis Fichte soutenaient que la communauté nationale se fonde sur des données naturelles dont la langue est la plus importante“. Aussi, de même que Mommsen démontrait par application de cette doctrine que l'Alsace devait être allemande, les Nazis et, paraît-il, certains Allemands de nos jours, en vertu du même principe, prétendaient ramener les Luxembourgeois „heim ins Reich“.

Il est vrai qu'en 1870, en pleine guerre, Fustel de Coulanges professait à Strasbourg que „ce qui distingue les nations, ce n'est ni la race ni la langue“... mais „une communauté d'idées, d'intérêts, d'affections, de souvenirs et d'espérances“. Le Luxembourg se réclame d'identiques considérations pour justifier son droit à la souveraineté nationale, voire son droit à se prévaloir de traditionnelles affinités françaises. Et si les Alsaciens, au moment de l'introduction des „lois laïques“ par le cartel des gauches en 1924, firent campagne pour un certain autonomisme, celui-ci reçut le coup de grâce par le régime de nazification imposé par Hitler... Et dans la lutte contre ce régime le patois germanique, si bizarre que cela paraisse, a été un facteur déterminant, facteur entrevu dès 1939 par Giraudoux quand il s'adressait à ses compatriotes qui allaient accueillir les réfugiés alsaciens: „Jamais langage n'a plus mérité d'être respecté. C'est par lui que les Alsaciens ont pu résister à l'emprise allemande pendant leur annexion. Il a été le voile sous lequel, invisibles aux Allemands, ils ont entretenu leur indépendance et leur mémoire.“

Ces paroles ne s'appliquent-elles pas à notre situation propre pendant les années d'occupation quand le langage

national constituait une barrière de résistance dressée contre l'oppresseur. Et de même qu'en Alsace la co-existence du patois et du français, voire de l'allemand, brave tous les déterminismes invoqués par les Allemands, notre bi- ou trilinguisme est un signe distinctif de notre particularisme, un des fondements de notre situation politique, donc de notre volonté d'entrer dans notre deuxième millénaire avec la même ferme détermination de maintenir ce que nous avons de plus cher, notre indépendance.

La vie à l'école

DE L'AUTRE CÔTÉ DE LA BARRIÈRE

Depuis une heure je guette le téléphone. Il est là, trapu, noir, recroquevillé sur soi, indifférent, étranger...

Et pourtant, il suffirait d'un bref réveil, d'une sonnerie brusque, et déjà une voix lointaine et proche crierait sa joie ou pleurerait sa déception...

Le temps coule, s'écoule, inexorable, dans le vide affreux qui monte vers moi comme pour m'étouffer. Je sens que mes mains sont devenues moites et que mon coeur se serre. Une heure et demie, voire deux heures, c'est le temps normal. La lecture des épreuves prend une heure. Et l'oral, si tout va bien, un peu moins. Mais voilà déjà deux heures et demie qu'elle a commencé. Donc cela va mal. On doit essayer de la repêcher, de lui tendre une perche, une planche de salut. On n'est pas des bourreaux. Je suis payé pour le savoir...

Que de fois avons-nous essayé de sauver un candidat, en pesant et soupesant ses compositions, en interprétant une réponse douteuse pour son avantage, en le mettant même habilement sur la voie où il pourrait s'engager pour son bien, pour son salut. Des langues malveillantes nous prêtent des goûts sadiques, un malin plaisir à jouer à l'inquisiteur et à jouir de la torture infligée à ces victimes qui seraient livrées à notre arbitraire et notre bon vouloir. Comme elles se trompent...

Mais ce n'est pas à nous de plaider pro domo. Les soi-disant victimes sont nos meilleurs témoins à décharge. Elles sont les premières à s'étonner du climat cordial dans lequel tout se passe et du ton d'entretien amical que prend ce qu'elles imaginaient comme un interrogatoire sévère et serré. Et si ce ton venait à changer, elles n'auraient qu'à s'en prendre à elles-mêmes. Car les mieux intentionnés ne résistent pas à une ignorance crasse ou à certaine morgue provocante...

Je m'égare. Ou je m'aveugle. Toujours pas d'appel. A la maison on ne répond pas. Force m'est de craindre le pire. Ce n'est pas la première fois qu'elle aurait eu des „trous“ de mémoire. Et puis, avec ces filles, sait-on jamais? Elles sont là, en apparence tranquilles, bien d'aplomb, et puis subitement, elles craquent, s'effondrent;

peu à peu, visiblement, elles perdent pied, s'enfoncent, se noient, et c'est la crise de nerfs, de larmes, de sanglots... Elle ne serait pas la première à s'écrouler, suffoquée, et qu'il faudrait tranquilliser, doucement, voire prendre dans ses bras et bercer comme une enfant...

Un souvenir que j'ai présent dans ma mémoire m'obsède, et j'ai honte, et — pitié pour elle, si proche de mon coeur et de ma chair.

Mais j'écarte ce souvenir. Telle que je la connais, elle fera tout pour éviter de se donner en spectacle. Elle ira jusqu'à rendre les armes. Tout simplement. Quitte à s'abandonner au désespoir plus tard chez elle, comme font les bêtes blessées à mort...

L'heure avance, et toujours rien. Et toujours ce vide, ce silence, cet abandon. A-t-on peur de m'avertir, de me mettre brusquement en face de la réalité? Cette longue et vaine attente me devra-t-elle faire comprendre et „réaliser“ ce qui est arrivé?

Contre toute vraisemblance je me refuse à „réaliser“. Je sais bien que les catastrophes, et les plus redoutables, un jour arrivent, sont là, et vous refusez encore de les admettre malgré l'évidence...

Et, l'avouerais-je? Dans le fin fond de mon esprit qui doit battre la campagne, en ce moment un diable malicieux allume un espoir, un rêve qui a le visage même de la tentation. Si on l'interroge si longtemps, c'est qu'on essaye de l'amener à obtenir une belle mention... Et pourquoi pas? Elle voulait à tout prix faire son possible pour réussir avec éclat, ne fût-ce que pour nous rendre heureux et fiers...

Je ne suis pas long à faire taire mon petit diable. Je sais ce qu'il faut pour une „distinction“ et je sais ce qu'elle a „dans le ventre“...

Alors! Alors les jeux sont faits. Il en faut prendre son parti, regarder les choses en face. Certes pas de gaieté de coeur. Car je souffre surtout en elle. Je l'imagine longer les murs, ravalant ses larmes, courir chez nous, pour se réfugier, blessée dans son amour-propre, pour elle et pour nous, dans sa chambre et pleurer son souï, mâchant et remâchant son infortune et peut-être

des velléités de suicide... Les airs d'insouciance ne me trompent pas...

Allons, c'est fini. Rentrons, du moins pour la consoler. Nous ne sommes pas les seuls parents à traverser ces affres et à subir cette honte... si honte il y a. Car... voilà la sonnerie. Je suis prêt à tout. Je soulève le récepteur. Un cri joyeux: Ça y est! — Ouf!

APRÈS „LES RÉSULTATS DÉSASTREUX“

Au moment où l'année scolaire s'achève, parents et journalistes d'occasion ou de profession (en mal de copie?) s'en prennent aux prétendus défauts ou carences de l'enseignement et surtout aux „résultats désastreux des examens“. C'est de bonne guerre. Encore serait-il facile de désarmer ces combattants de l'arrière. La parole en effet devrait être aux enseignants, en tout premier lieu. Et aux plus intéressés, les élèves. Mais passons.

Que tout ne soit pas parfait, c'est l'évidence même. Le perfectionnisme est une vue de l'esprit, dans tous les domaines. Aussi là où la perfection se calcule par points. Certes, programmes et méthodes réclament des changements, des retouches, des ajustements, mais il y a longtemps qu'on s'y consacre et on s'y consacrera encore longtemps, toujours même. Le monde bouge trop pour que l'école se fige dans ce qu'on appelle l'immobilisme. Même si la tradition y reste profondément enracinée, et souvent à juste titre.

Les élèves, participant plus qu'autrefois aux manifestations de la vie moderne, répugnent aux choses du passé. Ouverts sur le présent et tournés vers l'avenir, ils souffrent d'entrer dans le futur en lui tournant le dos. Ils ont certainement raison d'exiger qu'on pratique de larges coupes dans des programmes qui portent souvent sur des événements et des matières dont l'importance pour des esprits d'aujourd'hui est difficile à démontrer. Leur importance ne se justifie en effet que dans la mesure où le passé éclaire le présent. Actualiser leur contenu, c'est la tâche de l'enseignant, de son flair, de son savoir,

de son esprit de synthèse, de son don de faire des rapprochements et des comparaisons.

Les méthodes dites modernes d'enseignement, l'emploi de moyens audio-visuels, l'étude caractérologique et physico-psychologique des élèves, voilà des thèmes chers à la pédagogie moderne et dont il faudrait s'inspirer à bon escient sans pour autant donner dans ce modernisme douteux dont il y a lieu de se méfier un peu.

Tout cela, croit-on, facilitera la tâche de nos élèves — et de leurs enseignants. Pour le moment le public paraît effaré devant „les résultats affreux“ obtenus cette année. Nos élèves travaillent-ils moins? Certains le prétendent. Il est vrai que les jeunes adorent d'autres idoles humaines ou mécaniques. Et de perfides profiteurs les y poussent sans vergogne. Mais s'il y a sans aucun doute des fruits secs qui n'ont que faire sur les bancs du collège, ne faut-il pas s'en prendre aux maîtres souvent trop indulgents et surtout aux parents qui obligent leur chère progéniture de „faire le collège“ à tout prix.

Le fond du problème serait cependant de savoir si le niveau des études et des connaissances a vraiment baissé. Répondre carrément par l'affirmative, c'est aller trop vite en besogne. Une étude comparative des copies actuelles et de celles d'il y a vingt ou quarante ans pourrait seule fournir des renseignements valables. Je livre ce sujet à nos aspirants-professeurs de toutes les disciplines. Ce n'est que sur les résultats de cette enquête-recherche, qui constituerait un vrai travail de Bénédictin, que pourrait se fonder un jugement en la matière. Encore faudrait-il user de prudence, étendre cette étude sur plusieurs lustres, car il y a toujours eu et il y a toujours de bonnes promotions et de mauvaises promotions, de bonnes années et de mauvaises années, des questions plus difficiles et des questions moins difficiles. Peut-être cette année n'a-t-elle été qu'une mauvaise année...

Car, s'il y a une justice à rendre, c'est celle que méritent les maîtres qui, loin de faire jouer la guillotine, s'évertuent à sauver du „non dignus“ tout élève tant soit peu méritant. La triple correction des épreuves, le secret des questions, la discussion sur chaque cas d'espèce, autant de garanties d'ailleurs qui assurent le déroulement le plus équitable de nos examens. Et ceux que leur

résultat frappe de stupeur, ce sont moins les élèves eux-mêmes que leurs parents. Et ces derniers alors d'ameuter l'opinion publique.

„Il nous paraît urgent d'amorcer (le) dialogue entre parents et professeurs.“ Comme si ce dialogue était la panacée, le remède à tous les maux! Connaissez-vous beaucoup de parents qui admettent que leur enfant soit un cancre, qui acceptent de suivre les conseils d'un professeur, surtout celui d'orienter cet enfant vers d'autres voies d'enseignement, moins brillantes aux yeux de la société? Certes, pourvu que ce ne soit pas un dialogue de sourds, le dialogue entre parents et maîtres (comme entre parents et médecins ou orienteurs), peut et doit mener à une collaboration fructueuse dont l'enjeu est l'élève. Mais que pour le moment il n'y ait „pour ainsi dire (?) aucune possibilité de contacter les professeurs“, de tels propos, erronés, sont de nature à envenimer le débat. Car les portes de l'école sont bien ouvertes à tous, et les professeurs, que je sache, ne sont pas des fantômes insaisissables...

Je concède volontiers que chez nous l'école ne cultive guère les relations qui uniraient, plus humainement, parents et maîtres, même élèves et maîtres. — Je sors de la fête du baccalauréat européen. Discours, remise des diplômes, félicitations, chants. Parents d'élèves et professeurs mêlés. Cocktail où maîtres et écoliers trinquent ensemble. Et les lauréats viennent inviter leurs enseignants à partager avec eux le dîner d'adieu... Chez nous, rien de pareil. Sauf, si je suis bien renseigné, dans un établissement qui va tenter de donner un peu d'éclat au départ des bacheliers. A suivre, comme disent les reporters.

Quant au „mot à dire pour l'organisation de l'école“ par des „comités de parents“, c'est une autre histoire. Et qui mérite réflexion.

LA „VALEUR“ DES BEATLES

Si j'ai bien compris les nouvelles — on ne les écoute que d'une oreille distraite —, la „valeur“ des fameux beatles sera dorénavant cotée à la Bourse de Londres.

Riez, souriez, ou indignez-vous, mais le fait est que ces quatre lurons gesticulants et grimaçants comme des fous, casqués d'une chevelure de simple d'esprit, constituent bel et bien le plus important des articles d'exportation de la Grande-Bretagne. Cachets, perruques, disques, emblèmes, tout cela atteint des sommes fabuleuses, dit-on. Le Ministre des Finances doit se frotter les mains, ou esquisser des pas de danse et se livrer à des gammes à l'imitation de ceux accomplis, plus frénétiquement, par ces mousquetaires à l'air de voyous, qui sont pour lui des poules aux oeufs d'or... Aussi, la municipalité de leur ville natale de leur offrir une réception officielle et triomphale qui fait pâlir celles qu'on réserve aux coryphées de la politique ou de l'esprit...

Quant à l'accueil que les yé-yé font à leurs idoles, c'est du délire, des transes, des hurlements, des évanouissements, des raz de marée et des ouragans qui déferlent, emportant et renversant tout sur leur passage... Il faut avoir vu ces milliers de „fans“, grisés, hypnotisés, saisis de fureur, se déhanchant, le regard vide ou hagard, comme des noirs de la brousse, au rythme et aux cris désordonnés de ces pantins en chair et en os, pour se faire une idée de l'empire qu'exercent sur les jeunes ces bateleurs aux allures suspectes.

Ce vent de folie collective, ils ne sont pas les seuls à le souffler. Le commentateur — français — se félicitait de ce que les jeunes Français, grâce au sens de la mesure qui caractérise cette nation, se refusaient à subir le charme douteux des Beatles. Innocent ou malin? Car aurait-il oublié les scènes de sauvagerie qui accompagnent l'apparition d'une B.B. ou d'un Halliday? Ne désirait-il pas plutôt protéger le marché français du disque et du music-hall d'une concurrence dangereuse, interdire en quelque sorte aux Anglais l'entrée dans le Marché commun des idoles des jeunes où la France se taille la part du lion?

Toujours est-il que l'engouement des jeunes pour les Beatles est un „phénomène“ sociologique de notre temps. Vous avez beau le désapprouver, le déplorer, c'est un fait, et il ne faut pas être grand clerc pour l'interpréter et le comprendre.

De tout temps les jeunes sont entrés dans la vie, la révolte dans l'âme et l'insulte à la bouche. La sève monte en eux comme celle des jeunes arbres, et leurs désirs, conscients ou non, éclatent en tous sens comme des bourgeons. Mais partout il se heurtent à des obstacles. Une société installée comme un roc leur oppose interdictions, morales, codes, lois, bref tout un ordre établi, hostile et inaccessible.

Tous, nous avons peu ou prou souffert de cette situation faite aux jeunes, mais en général notre insatisfaction n'est guère allée plus loin qu'à des mouvements de révolte passagers et vite avortés. Les „mass media“ n'avaient pas encore commencé d'agir sur les jeunes comme aujourd'hui où le disque, la télévision, le cinéma, l'illustré répondent à leurs désirs, les stimulent et les exaspèrent au point de souder les jeunes, rongés par leur soi-disant solitude, en des masses compactes, fanatisées par d'habiles tireurs de ficelles au sens commercial aiguisé.

A cela s'ajoutent, au dire des moralistes, la faillite des parents et des éducateurs, le relâchement des mœurs, l'accroissement de l'aisance générale dont les enfants ne sont pas les derniers à profiter. Si nos jeunes manifestent un enthousiasme aussi frénétique à leurs idoles que nous jugeons creuses et aux pieds d'argile, c'est que d'autres idoles ne les attirent plus. Il est vrai que dans leur état de „Sturm und Drang“ où les éruptions volcaniques du tempérament se doublent d'un fâcheux penchant au sentimentalisme, leurs idoles, braillant leurs cris de folie ou roucoulant leurs plaintes, traduisent à souhait ce qui les brûle eux-mêmes, et que d'autres idoles que nous serions amenés à leur proposer ne sauraient pas, ou pas encore, leur donner.

Aussi, en attendant, ils se vouent corps et âme à ceux et à celles qui justifient leur frénésie et leur tendresse et qui compensent peut-être, dans une sorte d'enceinte sacrée où l'ennemi — les croulants — n'a pas accès, ce qu'ils éprouvent comme une frustration. Cela leur passera, dit-on. Mais peut-être vaudra-t-il mieux les comprendre et les aider. Car ce ne sont pas tous des idiots ou des voyous. Et il se peut que ces engouements forcenés et souvent grotesques se transforment un jour en transfor-

mant les jeunes eux-mêmes. Et pour le mieux. Car „qu'est-ce au fond que l'état de jeunesse? Vue de l'extérieur, une impatience à vivre qui peut dégénérer en une excitation superficielle. Mais ressentie de l'intérieur, c'est à la fois une poussée et une aspiration: les deux mouvements du DÉSIR“ (J. L. Barraut). Et un homme sans désir est un figuier desséché. Et ce figuier, comme on sait, on l'arrache.

UNE ALLOCUTION QUI N'A PAS ÉTÉ PRONONCÉE

Mademoiselle,

Au nom du personnel enseignant et en mon nom propre je vous présente les félicitations les plus vives pour le succès que vous venez de remporter et dont l'éclat rejaillit sur l'établissement que j'ai l'honneur de diriger. Votre nom est sur toutes les lèvres, votre photo dans toutes les gazettes, et à la radio et à la télévision on se dispute le moindre mot ou sourire ou geste qui vienne de vous. Et déjà, si je ne m'abuse, le cinéma, consécration entre toutes, vous appâte par des promesses mirobolantes auxquelles, jusqu'à preuve du contraire, vous avez su vaillamment opposer une fin de non-recevoir...

Ah, nous vous devons une fière chandelle... Votre triomphe est un peu, sinon beaucoup, le nôtre. Vous l'avez emporté là où pin-up et cover girls ont échoué, vous avez décroché la timbale que lorgnent avec envie starlets et mannequins, vous avez damé le pion à toutes ces professionnelles de la beauté, sortant victorieuse enfin d'un tournoi où votre qualité et votre métier d'intellectuelle constituaient les handicaps les plus durs à surmonter...

Mais, fausse honte ou fausse modestie, peur des comérages et par-dessus tout pudeur féminine accentuée par votre instruction, vous avez résolument balayé tous ces tabous et, resplendissante de votre seule beauté, vous avez affronté les regards scrutateurs d'un jury ébloui par vos charmes...

Du coup vous avez détruit cette affreuse — et tenace — légende qui voulait que nous, institutrices et femmes

professeurs, fussions la risée d'un monde ignare et malveillant. A-t-on fait rire à nos dépens! En littérature, au théâtre, sur l'écran... Une maîtresse, cela ne pouvait être qu'une pimbêche, un épouvantail, un laideron, une longue perche osseuse et desséchée, au teint bilieux, au cheveu rare, fagotée à la diable, la robe boutonnée jusqu'au menton... Une maîtresse, cela ne pouvait être qu'une vieille fille aigrie, vilaine et méchante, disgraciée par la nature et les études, bref une caricature qui faisait s'esclaffer un vain peuple, voire même le spécimen de ces femmes dites frustrées, objet de mépris et de pitié... „Pitié pour les femmes“, clamait ce mâle qui se prend pour un écrivain...

Grâce à vous, reine de beauté, cette légende aura fait son temps. Vous avez démontré que l'intelligence peut habiter un charmant visage, que des formes parfaites, aussi parfaites que les mathématiques que vous enseignez, peuvent s'allier à un savoir aride, que le charme physique enfin peut doubler la distinction de l'esprit. Ainsi vous imposez, de haute lutte, le nouveau type de notre profession, un corps de déesse qu'habite un cerveau formé aux disciplines intellectuelles les plus sévères...

Et déjà, à voir toutes ces jeunes filles qui se pressent dans les amphithéâtres et les laboratoires de nos lycées et de nos universités et qui consacrent leurs belles années à la préparation d'un métier que vous venez d'illustrer si éminemment, il me semble que ce nouveau type d'enseignante est d'ores et déjà réalisé et son avenir assuré... Notre profession n'y perdra rien. On ne dira plus que l'intelligence et le savoir ne font pas bon ménage avec la beauté et le charme...

Des esprits grincheux — oh, bien arriérés — ne se feront peut-être pas faute de se formaliser de mes paroles élogieuses à votre adresse. Vous avez jeté le trouble dans cette maison vouée à l'ordre sinon à l'ennui du traintrain journalier, vous avez causé une émotion bien vive parmi nos élèves et en particulier les vôtres, vous avez peut-être donné l'exemple d'une frivolité qui n'est guère de mise dans une école comme la nôtre, vous avez surtout attiré sur nous tous une publicité tapageuse, une publicité faite à des qualités qui ne sont pas mentionnées sur vos diplômes universitaires, bref vous avez été à l'origine d'un

scandale, d'un scandale qui émeut nos concitoyens et jusque dans les hautes sphères des autorités scolaires...

J'aurais probablement dû vous tancer, vous prier de camoufler vos charmes un peu trop indiscrets, voire même débarrasser élèves et consoeurs de votre présence assez encombrante. Je n'en ferai rien, ma chère. Non pas pour échapper au reproche de vous avoir porté envie. Mais pour vous donner en exemple. Et si vous me voyez, d'un soupçon de rouge et de poudre, réparer les outrages des années, croyez-m'en, c'est pour être à vos côtés dans ce combat que nous livrons à la bêtise, cette bêtise qui refuse d'admettre qu'on puisse posséder à la fois beauté et savoir, charme et intelligence, bref, être à la fois prix de beauté et professeur de mathématiques comme vous, ma chère et — belle enfant...

AUTOUR D'UN „CONVENIAT“

Les réunions plus ou moins annuelles de notre classe de première — taisons la date pour des raisons de coquetterie — n'ont jamais revêtu un éclat particulier. Ni discours, ni photo, ni article de presse. Il en avait été décidé ainsi, et je pense que c'était raisonnable.

Mais depuis la perte encore récente d'un camarade, l'un des nôtres dit une messe et l'officiant en profite pour nous adresser quelques paroles. Première entorse aux règles du passé. Et déjà d'autres s'annoncent. A l'occasion d'un prochain anniversaire, — où il faudra bien avouer notre âge —, on emboîtera le pas aux autres „conveniat“, on fera comme tout le monde, on lèvera le huis-clos.

Je veux bien. Comment se soustraire à la mode, au courant qui veut que tout ait les honneurs du journal, de la publicité, et que tout soit prétexte à fêter et à faire du bla-bla. Car dorénavant c'en est fait de nos réunions intimes où l'on enfilait des souvenirs à bâtons rompus et des taquineries de bon aloi. Il y aura des réceptions au vieux collège et à la mairie, et des discours de circonstance. Des discours un peu vains, ma foi.

Car le ton juste, les mots vrais, on n'y atteindra guère. Et les belles phrases sur la jeunesse, sur la camaraderie, sur les années studieuses, sonneront creux. Ce que chacun, à cette époque lointaine, a vécu de vrai, ne se traduit pas, reste caché, et peut-être est ineffable. Les affres scolaires, l'éveil douloureux de la vie sentimentale, les heurts avec les adultes, parents ou maîtres, qui les dira, qui osera les dire? Étions-nous heureux à cette époque qu'il est de mise de nommer belle et insouciante? On avait beau rire, jouer des tours aux uns et aux autres, se repaître de plaisanteries plus ou moins salées, il y avait les terribles échéances des compositions et des examens, il y avait les sévices subies par des maîtres, il y avait les rivalités sans pitié, il y avait les drames de l'amitié menacée, et il y avait surtout les redoutables épreuves d'une sève qui monte et des grandes interrogations devant les vérités ébranlées, et il y avait peut-être ce vague à l'âme, ce mal de la jeunesse, ce mal du siècle qui assaille surtout les meilleurs...

Mais serait-il à propos d'évoquer ce „négatif“ d'un âge qu'on se complait à dorer de la patine du temps? Et qui risquerait le ridicule d'en appeler à des rêves de jadis, à certaines aspirations généreuses et — idéalistes auxquelles nous avons tous peu ou prou failli?

Oh, on n'a guère changé depuis. On se retrouve tel qu'on s'est connu, du moins on le pense. Erreur d'optique? Fidélité à une connaissance, à une expérience, à un jugement établi une fois pour toutes? Peut-être. Mais le fait est que nous sommes restés les mêmes, malgré des ventres bedonnants, des cheveux gris ou des calvities brillantes. L'un est toujours sage, l'autre toujours turbulent, l'un a toujours son coup de langue, l'autre son parler prudent et sage. Qualités et défauts sont accentués peut-être, mais toujours identiques. Et si transformation il y a, c'est dans le sens d'un défoulement dont l'origine lointaine s'explique après coup.

Les jeux sont faits, et depuis longtemps. Du moins dans notre promotion. Ni brebis galeuse, ni brebis égarée, ni raté. En somme une belle promotion qui ne menace pas l'ordre établi. Chacun douillettement installé dans sa profession, dans son foyer. De-ci de-là un soupçon de jalousie. Il y en a toujours qui ont un peu mieux réussi;

et ceux qui faute de moyens financiers ou autres, n'ont pu accéder à des grades universitaires ou des professions lucratives sont peut-être rongés secrètement par l'envie ou le dépit...

Mais ce jour-là, comme sur les bancs de l'école, on est copains, les anciennes affinités électives continuent de jouer, les petits clans de jadis se reforment et les amitiés d'antan se réaffirment. Même ceux qui répugnent un peu à ces retours au passé à heure fixe, se prêtent au jeu, quittes à partir les premiers, dès les soi-disant agapes terminées, pendant que les autres continuent de boire, de discuter, de s'apitoyer sur la fuite du temps ou, dans l'euphorie du moment, de se découvrir ou se redécouvrir grâce à des confidences qui nouent et renouent des sympathies qui dépassent enfin le niveau de la simple camaraderie...

LA FIN DU „BIZUTHAGE“

Les journaux français ont dénoncé récemment ce qu'ils appellent le scandale du bizuthage, et une circulaire du Ministre de l'Éducation Nationale vient de menacer de sanctions très sévères les coupables des brimades qu'ils font subir aux bizuths.

Est bizuth celui qui entre dans une école, comme le „bleu“ est celui qui entre dans la caserne. C'est surtout aux grandes Écoles françaises que se pratique ce genre de sport qui consiste à brimer les nouveaux, à les injurier et à les soumettre à une espèce d'initiation qui seule en fait des élèves „à part entière“.

Comme il m'a été donné d'assister à de telles „initiations“, je conçois qu'elles puissent se dérouler parfois de manière scandaleuse sinon dangereuse. Passe encore que des hurlements de „Mort aux conscrits!“ accueillent les nouveaux et que des chansons plus ou moins grivoises les prennent pour cible. Ces banderilles ne font pas mal. Mais la véritable épreuve les attend. Il est vrai qu'elle clôt l'ère des brimades.

Dans l'école dont je parle cette épreuve avait lieu à une date tenue secrète, dans la nuit du „méga“, ce méga désignant la bête antédiluvienne qui était censée hanter les caves. Cette nuit-là, sur le signal donné, — en l'occurrence le rouleau compresseur du terrain de tennis dévalant à grand fracas les marches de pierre des escaliers — les „conscrits“ étaient virés du lit et poussés en troupeau à travers les couloirs ou le long des toits, sous le feu des injures, des quolibets, des coups de pied, voire sous le jet d'eau froide des tuyaux d'incendie. Et gare, si un cave se rebiffait! Mieux valait faire bonne mine à mauvais jeu, et accepter de mimer la danse du ventre, de se laisser attacher au poteau des supplices, voire de subir des sévices et surtout de se plier à des gestes, des attitudes et des mouvements que la simple décence m'interdit de décrire...

De telles pratiques, dégénérant en cruautés physiques et en contraintes dégradantes, sont évidemment condamnables. Et on imagine aisément que l'attente anxieuse du jour Y et les humiliations subies puissent provoquer des traumatismes que des esprits délicats ont de la peine à surmonter. Mais tant que les diverses formes de brimade restent dans les limites du convenable, il n'y aura certes rien à redire.

Car cette coutume, malgré son actuelle apparence de farce écolière, remonte à des usages anciens qui marquaient, je pense, l'entrée des jeunes dans la vie, le passage de l'âge d'adolescent à l'âge d'adulte. L'on se rappelle les épreuves dangereuses auxquelles étaient astreints les jeunes Spartiates, les futurs paladins de la Table Ronde, les jeunes hommes des tribus dites primitives, avant d'être agréés dans le monde des adultes. Tout un cérémonial d'ailleurs entourait ce passage; solennité de la toge virile chez les Romains, adoubement du chevalier, réception par les maîtres-artisans du garçon passé compagnon. Et s'il est de bon ou de mauvais ton de jeter sa gourme en revêtant l'uniforme de soldat ou en s'incrivant à une association d'étudiants (en Allemagne), il faut y voir une forme dégradée de ces coutumes qui marquaient l'entrée définitive dans la „vie“.

Il est vrai que ces coutumes ont fait leur temps. La césure entre l'adolescence et la vie adulte n'existe plus

guère. Je me demande si nos jeunes éprouvent encore ce respect mêlé de crainte que nous avions à l'égard des adultes, ces adultes que nous imaginions si sûrs d'eux-mêmes, savants en toutes choses, pleins d'expérience et de sagesse. Ils incarnaient encore pour nous un monde différent, aux antipodes du nôtre, ils étaient installés dans la „vie“, cette vie que nous avions peine à deviner et dans laquelle nous étions appelés à entrer un jour comme on entre dans un paysage tout neuf...

Nous avons appris, depuis, que ce changement se produit beaucoup moins brusquement. Certes, au moment de débiter dans notre profession, au moment de toucher le premier salaire, nous nous sommes peut-être dit: Te voilà un homme, te voilà dans la vie. Mais c'était se leurrer. Ce n'est pas du jour au lendemain qu'on se réveille adulte. Et les soi-disant adultes, quels grands et pitoyables enfants! Ce fut une de mes plus profondes déceptions que de découvrir combien ces adultes pouvaient être naïfs et enfantins et se conduire plus puérilement que les adolescents...

Quant à nos adolescents, ils apprennent la vie, ils entrent dans la vie beaucoup plus rapidement qu'autrefois. La transition entre l'enfance et l'âge adulte se réduit de plus en plus depuis que les barrières sociales et sentimentales sont tombées. Plus éclairés, parfois plus „affranchis“ que jadis, ils connaissent ce qu'on appelle la vie, ils s'habillent et vivent comme les adultes, boivent leur verre, conduisent leur voiture, et respirent à pleins poumons l'air du temps avec ses problèmes, ses joies et ses angoisses. Et souvent, ils trouvent en leurs parents non plus des adultes distants et reclus en eux-mêmes, mais des compagnons, des copains, vêtus comme eux, vivant comme eux, en tout cas un cœur plus franc, plus ouvert, plus compréhensif, empressé à se prêter à un dialogue que nous autres, enfants, avons douloureusement attendu en vain...

DISTRIBUTION DE DIPLÔMES

L'autre jour, ici même, F. H. s'est élevé avec véhémence contre la manière discrète sinon honteuse dont nos

bacheliers frais émoulus prennent congé de leur établissement. Sans tambour ni trompette, sans la moindre solennité. Ce n'est pas la première fois qu'on déplore un tel adieu aux armes. Déjà en 1934 il m'est arrivé de dénoncer ce départ du „collège“ privé de tout éclat: „Des jeunes gens qui y ont vécu les plus belles années de leur vie s'en vont fêter lamentablement dans quelque cabaret.“

De notre temps, les élèves assemblés apprennent leur admission par la lecture ou l'affichage de la liste des reçus. Ceux-ci, alors, s'adonnaient aux agapes et aux libations traditionnelles pendant que les recalés, tête basse, s'éclipsaient vers le premier train. Aujourd'hui, pour éviter à ces derniers la honte de l'échec, on use d'une formule écrite, presque anonyme.

Ce départ, cette séparation, ce sevrage, décidément, n'est pas de toute beauté. Lamentable, plutôt, et d'autant plus que partout ailleurs, aux moindres occasions, pour les diplômés les plus insignifiants, on procède à des distributions des plus tapageuses. Mais cette inflation même serait presque une raison pour renoncer à une distribution officielle des diplômes de baccalauréat. Cet abus de festivités, de discours ronflants, de séances „académiques“, cet afflux de personnalités, ce tam-tam orchestré par une presse complaisante, décidément on en est sursaturé, et tout se passe comme si le prestige d'un diplôme était en raison inverse du bruit qu'on fait autour de sa distribution.

Aussi une distribution officielle des diplômes de baccalauréat ne vaudrait que dans la mesure où elle se distinguerait des autres distributions, revêtant un caractère propre, celui d'une fête de famille, celui d'une fête intime. A l'instar de la distribution des diplômes telle qu'elle se déroule à l'École Européenne par exemple, dans le cadre d'une fête où collaborent maîtres et élèves, où se mêlent autorités et parents, avec des allocutions de circonstance qui, ne franchissant pas l'enceinte de l'École à la suite de l'indiscrétion professionnelle des journalistes, ne servent ni la vanité des uns ni les préoccupations électorales des autres. Car si la presse n'était pas invitée, la plupart des distributions n'auraient pas lieu.

Ainsi, dans le cadre d'une fête scolaire, avec représentation théâtrale (et pourquoi pas une Revue? la satire

est un antidote excellent!), ou avec un discours approprié d'un professeur sur un sujet d'actualité ou — d'un élève (pourquoi pas?), devant les bacheliers et leurs parents, une distribution de diplômes conserverait un caractère propre, et propre même à chaque établissement. Du coup, on aurait opéré un attachement plus intime des élèves à leur école et à leurs maîtres, et surtout un lien plus étroit entre les parents et cette école où leur progéniture se prépare à la vie. Nous manquons encore d'associations de parents d'élèves, et certains même regardent leur constitution d'un oeil méfiant sinon malveillant. Mais le fait de faire participer les parents à des fêtes où leurs enfants sont à l'honneur, pourrait servir de succédané, créant un lien qui à l'heure actuelle fait défaut.

Certes, il y a des esprits forts parmi les jeunes qui se moqueraient d'une telle fête, heureux de tourner le dos à un établissement et à des maîtres dont ils ne gardent pas toujours le meilleur souvenir. On a hâte de se débarrasser de tout ce qui rappelle les corvées scolaires et une tutelle qui pèse. Il serait intéressant donc de connaître l'avis des intéressés eux-mêmes... Et j'ai bien peur que beaucoup d'entre eux n'opposent une fin de non-recevoir à la proposition d'une distribution officielle des diplômes. Vivement la quille, comme diraient les militaires. Et foin de tout tralala!

Les éventuels malchanceux seraient évidemment les premiers à répondre par la négative. Il leur suffit, en cas d'échec, de ruminer douloureusement et honteusement leur malheur dans la solitude. Voir ou savoir les autres plus heureux, comblés d'applaudissements, n'est-ce pas souffrir doublement?

Et c'est bien, je pense, la raison qui a poussé les âmes sensibles à renoncer aux distributions officielles de diplômes comme — de prix. Certains apôtres d'une démocratie mal comprise ou d'une psychologie de l'adolescence trop scrupuleuse, soucieux d'effacer les signes d'une inégalité révoltante ou de prévenir d'éventuelles blessures d'amour-propre, sources de complexes, se sont évertués à abolir ces distributions qui récompensaient l'intelligence et l'effort. S'il y a une différence entre enfants doués et non doués, qu'elle n'éclate pas au grand jour, qu'elle ne s'entoure pas de pompe. Ni flatter la

vanité des uns, ni blesser les susceptibilités des autres! Tous égaux, du moins en apparence! Tous logés à la même enseigne! Une excursion en commun, bons et mauvais mêlés, voilà la formule démocratique et — psychologique.

Je veux bien, mais je m'étonne que partout ailleurs la compétition règne. Seule, chez nous, l'émulation scolaire se fait dans l'ombre. Comme si l'on avait honte de reconnaître la primauté des capacités et des efforts intellectuels. Du moins dans nos écoles. Nos milieux et autorités scolaires seraient bien avisés, je pense, s'ils revisaient leurs positions à ce sujet. En attendant, tout porte à croire qu'une distribution officielle de diplômes, „jumelée“ avec une fête scolaire, contribuerait à resserrer des liens entre l'école et les „profanes“ et à ennoblir un départ du collège qui, tel qu'il s'accomplit actuellement, insulte à la noblesse des études d'humanités que couronne un diplôme qui, quoi qu'on en pense, mérite un coup de chapeau.

Le monde des lettres

„ET ILS LE RECONNurent“

„Un cri silencieux“ l'accueillit dans „L'état sauvage“ où „Les portes de la forêt“ s'ouvraient sur le „Paradis des bêtes“. Y avait-il „Danger de vie“? Ou bien „Le feu au paradis“ menaçait-il „Les fainéants dans la vallée fertile“, entraînant dans „Une mort très douce“ les „Amants de la Vallée aux loups“? Il avançait tel „Sébastien“ l'éperdu, se cognant, abîmé dans „Les rêveries de Bardes“, comme „Une abeille contre la vitre“. Avec effroi il sentit que „Le retour“ lui allait être interdit. Le „Dessin sur un trottoir“ lui indiquait „Le milieu et la marge“ où s'inscrivait en filigrane le chant des „Jours de sable“ qu'il avait autrefois écouté parmi „Les hommes...“

Et c'est „Les yeux fermés“ qu'il plongeait dans les souvenirs tout en avançant vers „Les souterrains“ où il espérait pouvoir „Aimer ailleurs“. Il lui revint ce „Paris au mois d'août“, aussi torride et lourd que ces mois sous „Le soleil de Maguelone“ où, dans „L'innocence“, il avait pris place parmi „Les chevaliers servants“ que d'aucuns se plaisaient à appeler „Les fiancés“ puisque sur „Le chemin des dames“ ils ne pouvaient concevoir que „La victoire de la femme“...

Parvenu à „L'écluse“ que „L'architecte fou“ avait fait construire dans „Le lac“, il s'arrêta perplexe: „Et après?“ Une femme l'interpella: „Je m'appelle Jericho“. Il eut un haut-le-corps: „Aux dieux ne plaise“ que je prenne „La bâtarde“ pour „Le ravisement de Lola V. Stein“. Car il avait décidé une fois pour toutes: „A bas l'école“, et opérant „Une révolution du regard“ il commit „Le péché sans merci“ en tournant le dos à „La licorne“ pour parcourir des yeux les „Souvenirs d'un préfet“. Mal lui en prit. „Les griffes du chat“ l'enserrèrent. Et déjà il faillit clamer son „Adieu trophées“ quand „La maison du moustoir“ lui offrit un refuge. Précaire cependant, car „La terre et la guerre“ venaient de désagréger sa façade encore trompeuse...

Décidément „La violence et la dérision“ régnaient sur „Paris-le-monde“, et „La saison des Américains“ assassine jusqu'à l'amitié. „L'histoire“, voilà „Le faus-

saire“ qui engloutit „Les illusions nocturnes“ comme „Les rues de Levallois“. Qu'importe que „l'Opoponax“ fleurisse sous „Le soleil de Palicorna“ ou que dans „Le salon bleu“ l'on cultive en minaudant „Les relations“! Mieux vaut prendre dès lors „La route du Whisky“ et s'en aller vers „Les verdure de l'ouest“ où il sera peut-être de bon ton encore de jouer „Les amants d'Altéa“ ou de se repaître d'„Amours imaginaires“. Peu chaut alors que ce soit „Claire ou l'apprentissage“ on encore „Pauline ou le désordre“. Car tout est permis quand „La grande porte est ouverte à deux battants“ et que „Les vocations attentives“ peuvent faire naître même sur „Les pierres sauvages“ quelque „Histoire de farezi“.

Aussi, répugnant à revenir en arrière, il s'engagea sur „Le chemin d'agaves“ comme pour y conquérir „La gloire du vaurien“ ou vivre enfin l'„Histoire de Georges Guersant“. Selon „Une habitude si ancienne“ il ne pouvait résister à rêver des „Beaux mariages“ qui se célébraient jadis, sous les tropiques, dans „Le quatrième siècle“. Ébloui par les „Mémoires d'un sybarite“, il refit son éducation sentimentale malgré „La mort de Paul“ et malgré „Le reflet“ mélancolique des „Herbes de l'été“...

„Adrien, la raille“, crie-t-il en „Conclusion“, et comme „L'araignée d'eau“ il franchit „Le pont de sable“, parmi „Lumières et ombres“. Mais „Le passé est toujours vivant“ et „Le cœur des vivants“ ne cesse de battre, fût-ce dans le „Lagon de la miséricorde“. „L'été des patriotes“ n'empêche pas „Le mariage de Moscou“, même si en partant de „La Reinerie“ l'on n'arrive qu'au „Point mort“, et que toute aventure humaine ne se réduise qu'à un „Retour à o“...

Aussi „Comme une torche dans la fête“, il s'élança en avant, vers „Les mots“ prometteurs de Prix éblouissants, heurta le bois du lit et se réveilla.

LES LIVRES DANS LEUR CADRE

Si je n'aime pas le pèlerinage littéraire pour soi, il ne me déplaît pas, à l'occasion, d'éprouver, devant un site illustre et illustré par un écrivain, une émotion sinon un plaisir renforcés. Face à l'île Saint-Pierre du lac de

Bienne ou sur les bords du lac Léman, Jean-Jacques infailliblement est au rendez-vous comme Lamartine au lac du Bourget et Schiller au lac des Quatre-Cantons (car que serait Guillaume Tell sans lui?). Dans le buffet de la Gare de Göschenen je ne résiste jamais à la tentation de citer qu'un écrivain fort lu et goûté dans mon enfance, Zahn, en avait été le tenancier, et sur le sommet du Saint-Gothard je remémore Goethe fuyant quelque sirène nordique... A Lugano je salue sur sa hauteur H. Hesse, à peine disparu, à Milan celui qui tant se voulait Milanese et dont on cherche en vain à Parme la fameuse „Chartreuse“. A Vérone le souvenir des amants de Vérone fait courir vers quelque souterrain où est censée reposer Juliette, et à Venise nous accompagnent tous les Amants célèbres, tous les Shakespeare, Richard Wagner, Byron, Thomas Mann et tutti quanti qui ont vécu ou situé ici des drames que le génie ou la légende ont popularisés à jamais...

Francesca da Rimini, est-ce bien ici, dans ce château-fort de Gradara envahi par la cohue des estivants de l'Adriatique, qu'elle a été surprise et poignardée par son mari jaloux? Ici ou ailleurs, peu importe. L'imagination est comblée. Dans ces palais somptueux et sombres, dans ces cours intérieures et dans ces loggias où s'allient la rudesse et l'harmonie, la force brutale et le raffinement pervers, c'est sans peine qu'on imagine l'ombre d'une Francesca et d'un Malatesta, de ce Malatesta à la fois brutal et généreux, rustre et cultivé, d'une innocence d'enfant et d'une rouerie scélérate, ce type même de la Renaissance enfin dont on retrouve partout, en ce coin d'Italie, les traces et les souvenirs, et qui, inséré dans son cadre géographique et historique, surgit étonnamment vivant et vrai dans ce „Malatesta“ de Montherlant, lu dans les cités et sur les collines et sur les bords maritimes mêmes qui retentissaient jadis du bruit des armes du condottiere et du „bruit“ — de ses amours et de ses crimes...

C'est aussi rempli de visions géo- et topographiques plus ou moins précises que je lisais enfin ce fameux „Ragazza“ de Carlo Cassola (trad. aux Éditions du Seuil, par Philippe Jaccottet), devenu un best-seller en Italie et ailleurs, depuis que son auteur a obtenu le Prix Strega

(sorte de Goncourt italien). Son premier roman „Fausto et Anna“ m'ayant laissé un peu sur ma faim, n'offrant rien de bien original à ma curiosité, je voulus, sur le talent ou la particularité de ce romancier promu à cette célébrité, en avoir le coeur net et suspendre, jusqu'à plus ample informé, mon jugement définitif.

Or, la lecture de „Ragazza“, de prime abord, ne me semblait pas non plus justifier le renom qu'un prix important venait de conférer à l'auteur. Je ne ressentis aucun choc. M'étais-je attendu à une sorte de réquisitoire social comme chez Carlo Levi („Le Christ s'est arrêté à Eboli“) ou Moravia („La Noia“)? Mon désappointement tenait-il à l'absence de ces techniques nouvelles (soit discours subjectif, soit description du comportement) dont on nous rebat les oreilles en France? De tels préjugés, de telles présomptions ont dû obnubiler mon jugement, dorénavant sujet à caution. Aussi, en lisant avec un regard neuf et nouveau, ce récit simple et en apparence banal, ce récit tout classique et traditionnel révélait une fraîcheur et une justesse de ton qui semblent fuir les romans soi-disant nouveaux, et surtout un drame qui, tout en se passant dans un milieu de paysans et d'ouvriers, finissait par hausser les héros sur le plan de la tragédie presque antique.

Mara et Bube sont des adolescents frustes, deux grands enfants. Et ce résistant — l'histoire se passe à la libération de la Toscane — qui survient un jour pour annoncer que le frère de Mara a été tué dans le maquis, qui malgré son air farouche et ses armes est d'une gaucherie pudique presque ridicule, n'a rien pour plaire à cette petite Mara. Mais lui, un peu par romantisme ou grandeur d'âme, possédant une photo d'elle héritée de son frère, se sent engagé vis-à-vis d'elle comme un fiancé. Et bon gré mal gré elle est entraînée vers des fiançailles officieuses, laissant faire plutôt, séduite par le cadeau plus que par la cour trop discrète qu'il lui fait. Mais cet amoureux timide est resté un tueur, un tireur d'élite qui ne résiste pas à la vanité de passer pour tel, un résistant impénitent, un dur, et, impliqué dans une rixe qui finit par des coups de feu, il doit se cacher et bientôt, sur l'ordre du Parti, fuir à l'étranger...

Une autre que Mara aurait épousé le brave Stefano qui l'aime et qu'elle aime aussi, mais elle se sent liée, et liée d'autant plus que son Bube est dans le malheur, et bientôt dans la prison, et elle accepte d'attendre sa libération lointaine... Sublime sans le savoir, endossant son destin de fiancée fidèle sans enthousiasme, avec les pauvres mots usés qu'elle a retenus d'un film, elle apprend le renoncement et „qu'il y aurait de la lumière au bout de cette interminable route“...

UNE VOIX D'OUTRE-TOMBE

Le 12 septembre 1962 Jean-René Huguenin se tuait en auto sur la route de Paris à Chartres. Après Camus, après Nimier, la voiture meurtrière venait à nouveau frapper de deuil les lettres. La mort, cette mort qui était au terme et au fond des méditations de Camus, cette mort qui seule pouvait mettre fin aux jeux désinvoltés des „enfants tristes“ tel Nimier, cette mort qui pour Huguenin „est l'honneur unique“, „notre dernière chance d'être digne“, cette mort encore une fois était prématurément au rendez-vous pour briser net une carrière qui s'annonçait brillante après „La Côte Sauvage“ qui avait valu à son auteur les éloges les plus flatteurs, de Mauriac à Aragon...

Le „Journal“ qui vient de paraître aux Éditions du Seuil est le dernier texte qu'on lira de Huguenin. Journal de bord, Huguenin l'a tenu pour se connaître, pour se surveiller, pour suivre les étapes du livre qu'il compose, mais peut-être aussi pour faire oeuvre littéraire. Aussi n'est-ce pas profaner sa vie intime que de publier ces pages où un jeune homme de vingt à vingt-six ans s'interroge et se mesure comme il interroge et mesure le monde autour de lui, ces êtres dont il a „faim“ et qu'il „traverse“ en les brûlant et en se brûlant à eux. Journal intime, certes, avec des aventures sentimentales en filigrane, mais aussi témoignage sur une génération et sur une époque, fût-ce à contre-courant. Car tout en y plongeant, Huguenin ne cesse de se révolter contre cette époque, contre les

soi-disant enfants du siècle. Car à côté de Gracq, toujours admiré, il fréquente les Nimier et les Sollers, et les collaborateurs de „Tel Quel“, et les tenants du Nouveau Roman („une race que je hais, la race de l'intellectuel hantée par le langage, le mot pour le mot, replié sur soi comme une vis sans fin, complètement coupé du monde, tout harnaché de littérature, protégé des superbes fécondes blessures de la colère, de l'amour et de l'honneur à vif“), il court les bars, les réceptions, il rentre à l'aube, épuisé, et dégoûté de lui-même, furieux de gâcher son temps et disperser ses forces quand son oeuvre attend. „Je ferai une grande oeuvre ou je ne serai rien.“

Quelque peu puérile, cette affirmation n'en est pas moins le défi que lance un adolescent qui sait sa valeur. Tout sera subordonné à cette oeuvre qui se crée, au prix d'efforts obstinés, dans une lutte, souvent vaine, contre les abattements, contre les tentations d'une vie agréable mais frelatée et écoeurante. Lutte avec l'Ange, sinon avec le démon. Car Huguenin sait les sortilèges et pouvoirs sataniques. Ce jeune homme séduisant, aimable et aimé (J. R.-H. = je rends heureux) va écrire en effet l'histoire d'un être qui corrompt et qui détruit. Et s'il aspire à la pureté, il est pourtant entraîné vers ce qu'on appelle le mal, mais ce qui le retient sur la pente, c'est son oeuvre à créer, c'est sa volonté de puissance et son orgueil nietzschéen qui lui imposent une hauteur, un héroïsme, une dureté, un amour de la souffrance qui sont dans le fil même de son destin. „Nulle puissance en ce monde qui ne procède de ces deux forces: la souffrance et la volonté.“

Paradoxalement, sa faim frénétique de vie se nourrit de souffrance. „J'admire que ce qui me fasse aimer le monde aujourd'hui c'est la douleur qu'il me donne.“ Et ce romantisme, si romantisme il y a, et peut-être Huguenin préfigure-t-il un certain romantisme qui va s'épanouir, rejoint mais en le transcendant ce sentiment de l'absurde et du tragique dont se réclame la littérature d'aujourd'hui: „La vie est tragique, absurde et cruelle. Et c'est justement ce qui me la fait trouver précieuse, digne d'amour, exaltante.“

Et son destin personnel et son attitude face à ce destin sont à l'image de cet aveu: „Ma destinée est tragique,

mais c'est moi qui le veux: je préférerai toujours le désespoir au déshonneur." Cette destinée il l'assume avec une sorte de défi sinon de complaisance, avec un amour fati que la mort ne saurait ébranler: „Je n'ai pas peur de mourir. Toutes les morts sont belles."

Que cette mort soit survenue au moment même où le jeune écrivain, nimbé de gloire, assuré par son succès, s'était mis à écrire d'autres oeuvres et où enfin la recherche du bonheur terrestre aboutissait à un visage chéri entre tous, voilà qui confirme le tragique de cette destinée éphémère et brillante comme un météore.

Devant cette mort, Mauriac, qui s'était pris d'affection pour cet adolescent, qui devait lui rappeler l'adolescent qu'il avait été lui-même et qui avait écrit: „Il n'y a que Dieu" et „je mourrai en croyant que tout pouvait être sauvé", eut ces nobles mots, vibrant de l'accent du croyant qui fait confiance au Seigneur: „Et moi je crois, contre les théologiens que, comme le Seigneur vous l'a rappelé, „tout est possible à Dieu", et même de dire: „Tes péchés te sont remis", à ce jeune homme ensanglanté qui surgit devant lui des débris de sa voiture et qui, d'avance, avait tout payé."

LA POÉSIE EN SCÈNE

Les journaux se sont empressés de se faire l'écho du bruit qu'a suscité à Paris la venue d'un poète soviétique, le nommé Evtouchenko. Il est vrai que quiconque arrive de derrière le fameux rideau passe un peu pour une bête curieuse que s'arrachent les journalistes et les snobs en mal de copie ou de sensation. Mais, en bon fils du peuple, Evtouchenko ne s'est pas réservé aux seuls happy few. Il a voulu entrer en contact avec les masses, et cela par le truchement de sa poésie. Il se produisit donc d'abord sur la scène de la Mutualité, fief des classes dites laborieuses. Il y a fait salle comble, ce qui n'a rien d'étonnant. Les consignes politiques ne s'arrêtent pas devant le domaine de la poésie si elle est . . . dans la ligne.

Or, Jean Vilar tenait aussi à présenter le phénomène à son public, ce public ardent du Palais de Chaillot dont il a fait le sanctuaire des jeunes et des moins jeunes férus d'art dramatique et de poésie. Public averti, exigeant, public d'avant-garde, ce public choisi donc allait-il lui aussi faire fête à un poète qui, militant en quelque sorte, se plaisait à haranguer les foules en vers et en poèmes? Encore une fois il y eut foule, une foule trépidante, et surtout impatiente, car on attendait surtout le dialogue entre l'auteur et le public qui promettait de devenir passionnant et houleux. Il le fut, et au point que cette fête de l'esprit, cette communion en la poésie, dégénéra en véritable meeting. Ce qui n'était pas sans plaire, paraît-il, ni au Soviétique ni aux spectateurs.

Le feu fut mis aux poudres par le pontife du lettrisme, Isidore Isou, qui dénia toute valeur à la poésie d'Evtouchenko et qui surtout lui fit grief de sa popularité. Un bon poète, estima-t-il, ne peut être compris ni goûté de la foule, et le succès même implique l'insignifiance de l'oeuvre.

Nous voilà bien au coeur d'un débat qui, depuis Mallarmé sinon depuis toujours, oppose les uns et les autres. Domaine réservé ou domaine public, la poésie ne doit-elle s'adresser qu'à des initiés ou rester ouverte au grand nombre? Le fait est que les poètes qui comptent, aux yeux des critiques et des amateurs attitrés, restent hermétiquement fermés aux non-initiés, aux profanes, à la foule. La poésie est devenue ou redevenue un culte qui a ses mystères, ses mots de passe, ses clefs, comme tout autre culte. Culte hautain, aristocratique, énigmatique, à l'accès difficile voire interdit. Et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on parle du divorce entre l'art et le public.

Or, ce divorce s'est creusé au moment même où un nombre toujours croissant d'hommes instruits accède à la culture et lui demande une nourriture spirituelle d'autant plus nécessaire que le monde abstrait et mécanique menace d'étouffer la sensibilité et la vie intérieure. Et ces hommes restent sur leur faim, quand, poussés par leur désir d'accéder aux hautes valeurs poétiques, ils s'efforcent en vain d'en saisir le secret et la beauté. Aussi, la frustration dont ils se sentent victimes accentue en

eux le sentiment que la haute poésie n'est qu'imposture ou charlatanisme.

Car ce serait une erreur de croire que notre monde n'est plus ouvert à la poésie, ni que personne ne cultive plus la petite fleur bleue. Jamais, je pense, on n'a publié autant de poètes, jamais les passionnés de poésie n'ont autant médité sur des recueils aussi précieux que des bréviaires. Les éditions se multiplient, Poètes de toujours et Poètes d'aujourd'hui, éditions de luxe et éditions de poche. Fermée ou ouverte, obscure ou claire, toute poésie a ses fidèles et ses adeptes. Les poètes ne parlent peut-être plus dans un salon de sous-préfecture, ils s'adosent plus volontiers à un zinc de bistrot qu'à une cheminée de marbre, et leurs attributs ne sont plus guère la lavallière ou la crinière d'un lion rugissant.

La poésie, à notre époque, n'est pas perdue. C'est à guichets fermés qu'un Jean-Marc Tennberg donne tous les soirs un récital de poésie qui va „de Carco à Voltaire“ ou „de Villon à Prévert“. Quelle gageure, ou mieux, quelle audace que de convier le grand public à écouter des poèmes, non des poèmes d'avant-garde ou d'inspiration partisane, mais des poèmes d'anthologie voire de manuel scolaire! Les délicats, il est vrai, ont fait la moue. Tennberg n'a pas joué le jeu, leur jeu s'entend. Il n'a point fait sa part à la haute poésie. Aussi, n'était-ce pas trahir la cause de la poésie? Mais notre diseur sait bien que la poésie ésotérique n'est pas l'affaire de tout le monde et surtout qu'elle n'est pas commerciale. Mais il sait aussi que „c'est ceux qui croient ne pas aimer la poésie qui l'ont au fond d'eux-mêmes.“ Car ce qu'ils éprouvent confusément à des moments privilégiés de leur existence, fût-elle d'ordinaire terne et banale, ils souhaitent le traduire ou le voir traduire par d'autres.

C'est encore ce besoin qui a fait la renommée de ces troubadours qui, tels Trenet, Ferré, Brassens, Piaf, ont su toucher la corde sensible et parfois poétique des foules assoiffées de fantaisie, de rêve, d'évasion, — ou de sentimentalisme, bien sûr. Ne sourions pas trop des âmes naïves qui vénèrent ces ménestrels du peuple comme d'autres adorent l'idole voilée de leur cénacle. On a les poètes qu'on mérite. Et dans ce vaste éventail qu'ouvre la poésie, depuis la plus absconse jusqu'à la

plus transparente, les uns trouvent et apprécient ce qui s'accorde d'emblée à leur longueur d'onde, les autres ce qui, un jour, après des approches obstinées, se révèle à eux comme de bouleversantes trouvailles. Car la lutte avec l'ange n'épuise pas seulement le poète, mais encore son lecteur qui sait que le secret d'un poème souvent ne se livre qu'au prix d'un effort tenace et d'une attentive attente.

LES POÈTES PARMİ NOUS

Ayant leurs problèmes comme tout le monde, les poètes de plusieurs pays se réunissent ces jours-ci à Mondorf et à Luxembourg pour discourir sur l'oeuvre poétique et la critique. Je ne sais pas si en dehors de ceux que la question concerne, un public nombreux va assister à cette Rencontre des Poètes. Aux yeux du vulgaire, ces poètes trop souvent constituent une race à part, un monde en vase clos. Et les méchantes langues vont jusqu'à prétendre que les poètes d'aujourd'hui ne sont lus et écoutés que par eux-mêmes et que leur audience ne dépasse pas le cercle restreint des initiés ou des snobs. Ce qui reste à prouver.

Car les récitals de poésie comme ceux de Tennberg à Paris ou de Tun Deutsch chez nous ont connu un succès remarquable et surprenant. La soif de poésie existe, et peu importe qu'on étanche cette soif dans des sources trop limpides ou impures. Trenet est poète comme Ferré ou Prévert. Poésie mineure, poésie populaire, certes. Et seule accessible, comme celle éprouvée par le temps et enseignée en classe, au commun des mortels, à la brave humanité moyenne.

Mais, direz-vous, la vraie poésie d'aujourd'hui a d'autres prétentions. Elle se veut inaccessible, elle se veut maudite. N'y entre pas qui veut. Tout semble se passer comme si ces poètes eux-mêmes fermaient au vulgaire la porte de leur cénacle, comme s'ils formaient une société secrète dont les rites et les mots de passe ne seraient connus que des seuls initiés, comme s'ils

entouraient le domaine poétique de barrières infranchissables. Et s'ils parlent de divorce entre la poésie et le public, ils n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes!

Cette obscurité qu'ils cultivent, on ne va pas l'admirer bouche bée, voyons. S'il est besoin de recourir à des travaux d'exégèse pour trouver la clef de leurs songes, autant étudier la Cabale! Ou patienter sagement que de sagaces interprètes nous livrent un jour leur secret. Alors on les lira comme on lit Rimbaud ou Mallarmé ou Valéry. En attendant, ce sont et ils restent des „fous“ ou des „fumistes“.

De là à les accuser ou les soupçonner d'imposture ou de mystification, il n'y a qu'un pas. Un pas allégrement franchi par des esprits qui se croient forts parce qu'ils refusent d'être joués — ou de jouer le jeu. Pour un peu, ces ricaneurs „à qui on ne la fait pas“ s'imagineraient volontiers le poète s'acharnant de propos délibéré à métamorphoser ses vers en rébus pour les soustraire à l'entendement et pour se gausser du vulgaire. Et de citer en exemple dada et certains scandales surréalistes... Que les snobs admirent ce qu'ils ne comprennent pas, ce qu'ils n'aiment pas! Eux, ils refusent de se laisser prendre en traître...

Dénoncer ainsi l'hermétisme des poètes actuels comme une tentative délibérée de se moquer du monde et de faire une „blague“ au lecteur naïf, c'est évidemment le comble de la mauvaise foi. L'honnêteté exige qu'on admette le travail obscur ou réfléchi de l'artiste qui crée selon une nécessité intérieure qui échappe au commun des mortels. Considérer ce travail comme une tromperie, voire un jeu gratuit, c'est faire la part trop belle à la désinvolture spirituelle qui souvent n'est que paresse de l'esprit.

Car on n'entre pas de plain-pied dans la poésie nouvelle, dans tous les arts d'aujourd'hui, quand on est encore possédé des habitudes mentales acquises au contact des poésies classiques et traditionnelles. Peut-être faudra-t-il, comme pour découvrir les étoiles dans la nuit, éteindre certaines lumières, étouffer certains souvenirs trop vivaces, oublier des formes trop présentes à la mémoire. Une adaptation est nécessaire, et on n'y parvient qu'à force de lutter avec l'ange, ou de se fami-

liariser en toute humilité avec des oeuvres étrangères et étranges dont la première lecture n'est pas sans décevoir, sans choquer.

Les poètes, de leur côté, sont prêts à solliciter l'attention et la compréhension, à jouer franc jeu, en nous conviant à leurs débats et à leurs lectures. Ils nous tendent la main pour nous aider à franchir le fossé qui nous sépare d'eux. Ils se livrent à nous, devant nous, avec leurs problèmes, leurs soucis, et leurs oeuvres. A nous maintenant de jouer. Non de tomber dans le piège d'un modernisme à tout prix, de confondre nouveauté et génie. Mais d'oublier les canons périmés d'une poésie dépassée et d'accepter des formules et des disciplines auxquelles nous ne sommes pas encore accordés. Alors peut-être la grâce nous sera donnée un jour de percevoir, au-delà de leurs effets de surprise ou de scandale, la jeune beauté des oeuvres de ces poètes qui sont de notre temps et qui oeuvrent pour nous, parmi nous...

SUS AU SABIR ATLANTIQUE!

Un pamphlet — qui n'a pas moins de 300 pages — fait actuellement beaucoup de bruit en France. Il s'agit du déjà fameux „Parlez-vous franglais?“ d'Etiemble, devenu, avec „Les Mots“ de Sartre, le „bestseller“ du mois. Et déjà, aux yeux d'Etiemble, me voilà coupable. Car c'est justement contre l'emploi de termes anglo-saxons qu'il part en guerre, ou plutôt en croisade. Une croisade dont les préparatifs ont coûté des années d'efforts au professeur de Sorbonne qui n'y va pas de main morte quand il brandit la fêrule. On l'a bien vu quand il se mit à démolir le mythe de Rimbaud ou quand, dans „L'hygiène des lettres“, il s'en prenait aux faux prophètes et aux faux serviteurs d'une langue dont il est devenu comme le Malherbe ou le Boileau de notre temps.

Aucune langue n'est à l'abri des influences étrangères. Soit paresse d'esprit, soit snobisme, on utilise des locutions, des tournures, des termes (techniques surtout) empruntés directement à l'idiome qui les impose, parce

qu'il est la langue de la nation dont le rayonnement, pour le moment, éclipse les autres. Longtemps d'ailleurs le français a joué ce rôle, truffant l'allemand de gallicismes et de mots d'emprunt contre lesquels d'ailleurs beaucoup d'Allemands, Hitler en tête, ont fulminé et violemment réagi. Nous-mêmes, pour conserver le caractère particulier de notre idiome, que d'efforts nous faut-il déployer? Comment nous armer contre le vocabulaire étranger et la syntaxe étrangère qui sans cesse menacent de polluer un langage que seuls peut-être nos pères ont su parler avec quelque pureté? Je me souviens comment, dans la „Hèmecht“ née dans l'exaltation de la Libération, nous avons essayé, puérilement parfois, d'habiller de luxembourgeois des concepts et des mots allemands, qui, depuis, ont trouvé, hélas, droit de cité dans notre dialecte que certains, contre vent et marée, ont encore à coeur de défendre et d'illustrer, à l'exemple d'un Etienne en France.

L'anglomanie a toujours été un péché mignon des Français depuis les esprits éclairés du XVIII^e siècle jusqu'aux snobs d'aujourd'hui, saisis d'une véritable „anglo-folie“ doublée d'une américanisation outrancière. Etienne se donne (et nous donne) le malin plaisir d'imaginer des textes plus ou moins romanesques où ce qu'il appelle le sabir atlantique l'emporte nettement sur le français. Il n'est malheureusement que trop vrai que snack-bar, self-service, sex-appeal, surprise-party, shopping, supermarket, leader, flash et tant d'autres mots anglo-saxons, sans parler du jargon technique ou sportif, ont contaminé le français au point de le rendre fort équivoque parfois (Voir p. 146 ce que disait „Le Monde“ de Mrs. Perle Mesta à Luxembourg) et plus souvent fort ridicule. Comment s'étonner que les jeunes Français ignorent le vocabulaire quand, dans les atroces „comics“ dont ils se gavent, on a pu cataloguer plus de cinq cents mots américains?

Passe encore s'il n'y avait pas de termes équivalents en français! Ils existent, mais comment échapper aux mots anglo-saxons quand, impérieusement, ils s'étalent sur les placards de la publicité, dans les colonnes des journaux, sur les ondes de la radio? Ou quand, dans la bouche des prétentieux et des nouvelles Précieuses Ridi-

cules, ils prennent une importance quasi exemplaire? Mais il n'y a pas seulement les mots qui corrompent le français, mais aussi les tournures et la syntaxe, et Etiemble, à l'aide d'un petit précis de grammaire, de codifier, sur le mode ironique, les règles du sabir influencé par l'américain ou par un emploi fautif de l'anglais. Et le résultat laisse rêveur. A reconnaître tout ce qui déjà est entré dans l'usage, hélas, on comprend l'indignation d'Etiemble, heureusement partagée par beaucoup d'autres linguistes, et son appel pressant aux autorités du pays pour sauver la langue et l'esprit français.

„Ce qui nous désole, ce n'est pas seulement que les Français semblent emprunter à d'autres langues des foules de vocables, compromettant ainsi la pureté de leur langue, c'est aussi qu'avec ces mots étrangers ils adoptent en même temps les manières de vie que ces mots expriment.“ Ce n'est pas Etiemble qui parle, mais un — Américain, un „vrai ami“ de la France. Mais Etiemble renchérit: „Dispensons-nous d'emprunter, avec le vocabulaire des Yanks, les défauts, les ridicules et les vices qu'il annonce. Pour peu que nous persévérions à sabirer atlantique, l'antisémitisme larvé, le racisme virulent, la tartuferie sexuelle, la dévotion au dollar, les superstitions scientiste et chrétienne-scientiste seront notre pain quotidien.“

Ne sourions pas trop vite. L'américan way of life (pardon, Etiemble), par les biais de la technique, du film, ou de quelque publicité insidieuse, n'est pas sans nous menacer aussi, sans menacer le „patrimoine historique et esthétique“ de cette Europe que nous entendons sauver et continuer. Etiemble a attaché le grelot, qui sonne haut et qui a réveillé en France, et aussi chez nous, un écho qui s'entend partout. Et déjà, de toutes parts s'élèvent des voix qui font chorus à „l'opération de salut public“ déclenchée par Etiemble.

C'est bon signe.

CHEFS-D'OEUVRE EN PÉRIL

L'Europe n'est pas seulement un concept politique ou idéologique. Elle est avant tout une réalité concrète,

un espace géographique où des générations, à tour de rôle, ont laissé et laisseront leur empreinte. Une empreinte qui se manifeste, en dehors de l'aménagement du territoire par l'industrie et l'agriculture, dans la création de sites et d'ensembles historiques et artistiques.

Or, ces sites et ensembles sont aujourd'hui de plus en plus menacés. „Chefs-d'oeuvre en péril“, ce titre d'une émission à la Radio française est assez éloquent. Combien d'églises, combien de châteaux, combien de quartiers urbains tombent en ruines ou attendent la pelle et la pique? Sans parler des purs monuments d'art qui, en plein air, exposés aux intempéries ou aux crues des fleuves, ne cessent d'être rongés, déformés, émiettés...

Ces monuments où s'inscrit l'histoire, et l'art de notre passé culturel commun, ces témoins donc, sont aussi et davantage des réalisations qui font honneur à l'esprit de notre civilisation et qui constituent le plus clair d'un trésor qui, tout en nous remplissant d'une joie esthétique, continue de former notre goût et de nourrir notre élan de création artistique. Ce passé, qui fait partie intégrante de notre culture, une fois aboli, nous serons amputés d'une part essentielle de notre personnalité individuelle et européenne.

Aussi, de plus en plus, dans nos pays et dans l'Europe entière, le souci va-t-il croissant de sauvegarder ces monuments, ces sites, ces ensembles historiques et artistiques. Déjà beaucoup, sinon trop d'entre eux, laissés à l'abandon ou rasés par la guerre, ont disparu en appauvrissant notre monde. Beaucoup sont menacés par l'expansion industrielle ou par des nécessités d'urbanisme. Ainsi de récents cris d'alarme ont mis en garde contre les projets d'implantation d'usines dans le val de Loire où s'égrènent les plus délicieux châteaux de la Renaissance. La menace qui plane sur le quartier des Halles à Paris a fait naître des débats violents: faire table rase ou seulement peau neuve, détruire de fond en comble ou sauver ce qui mérite d'être sauvé.

La Querelle des Anciens et des Modernes est toujours d'actualité. Mais les positions extrêmes, et antagonistes, ne sont bonnes que pour le combat, pour gagner ou défendre une cause. Or la cause est entendue. A monde moderne, art moderne, architecture moderne! On ne

conçoit plus de monument ni de bâtiment ni de quartier neuf à l'image du passé. Mais de là à condamner tout ce qui est vieux, surtout tout ce qui est encore beau, il y a un pas que seuls les fanatiques osent franchir.

L'art pictural du passé est à l'abri dans les musées. Mais tel vieux quartier aux belles façades en pierre de taille, telle vénérable église romane ou gothique ou baroque, tel château, telle maison communale, tel hôtel particulier, comment les défendre face aux barbares d'un modernisme mal compris? Certains sont classés monuments historiques et partant préservés. Du moins en théorie. Car les fonds ne sont pas toujours disponibles pour exécuter les travaux de restauration indispensables. Le logement est prioritaire, et les taudis sont encore légion.

Mais si la tâche est immense, les voix se multiplient qui appellent au secours des monuments du passé, comme les initiatives publiques et privées qui arrachent à la ruine les beaux vestiges du passé. Des administrations s'installent dans de nobles demeures, des communes logent leurs écoliers dans des châteaux antiques, des hommes d'affaires et des artistes enrichis arrangent en gentilhommières des bâtisses rustiques. Et voici que, suivant en quelque sorte l'exemple de l'UNESCO et son action mondiale pour sauver les monuments de la Nubie, le Conseil de l'Europe, créant un „comité de coordination européen“, organise une véritable campagne pour défendre et mettre en valeur des sites et des ensembles historiques ou artistiques. Et déjà, dans une recommandation, le Conseil propose un projet-pilote pour restaurer un quartier historique à Venise.

Mais, en attendant, chaque pays est redevable de son passé propre. Le nôtre, je pense, s'il a laissé commettre des sacrilèges, n'a pas trop insulté à son patrimoine artistique, fort clairsemé il est vrai. Pour ne citer que la capitale, la restauration et l'utilisation dans le cadre de la vie moderne de la Maison de Cassal ou les immeubles du Rost sont des exemples qui méritent d'être épinglés et d'être imités. Nos campagnes, malheureusement, n'ont guère résisté à l'assaut d'un modernisme d'un aloi fort douteux. Et je me demande s'il n'entre pas dans les attributions d'un syndicalisme paysan bien

inspiré que de prêcher la sauvegarde de certaines fermes et maisons, sinon d'un village entier, et de leur simple beauté architecturale qui devait faire l'orgueil et la joie de ceux qui prétendent rester fidèles à leur terre...

NOTRE CHER PÉGUY

Cette année, le 5 septembre, il y aura cinquante ans que Charles Péguy est mort à Villeroy, tué d'une balle au front, face à l'ennemi, à la tête de ses soldats... Il venait de passer ses quarante ans, cet „âge impardonnable“ comme il disait, l'âge „où nous devenons ce que nous sommes.“

Cet intellectuel est vraiment devenu ce qu'il était, un paysan. „Tout concourt à faire de moi un paysan non point du Danube, ce qui serait de la littérature encore, mais simplement de la Loire, un bûcheron d'une forêt qui n'est même pas l'immortelle forêt de Gastine, puisque c'était la périssable forêt d'Orléans, un vigneron des côtes et des sables de Loire.“

Né en effet dans un faubourg d'Orléans où sa mère, devenue veuve 18 mois après sa naissance, rempaillait des chaises, le jeune Péguy, remarqué par un inspecteur, est admis au lycée d'Orléans (auj. Lycée Charles Péguy), obtient une bourse au lycée Lakanal à Paris, devient ensuite boursier au Collège Sainte-Barbe, est reçu à l'École Normale Supérieure où il occupe une „thurne“ nommée bientôt Utopie. Car le jeune Péguy, socialiste militant, déjà rêve à la cité socialiste, à la cité harmonieuse plutôt où la justice sociale serait nimbée d'une mystique et d'une éthique, car „la révolution sociale sera morale ou ne sera pas“. Après deux ans il quitte l'École, se marie, collabore à la Revue Socialiste. Se consacrant tout entier à la création de la cité harmonieuse, d'une cité socialiste parfaite, il projette de créer un journal destiné à remédier à l'ignorance qui règne sur les questions sociales. Faute d'argent, il fonde une librairie socialiste. L'affaire Dreyfus éclate. Elle sera pour Péguy

la grande désillusion. Au lieu d'une cause juste, la plupart des dreyfusards ne voient dans cette affaire qu'une occasion pour faire de la basse politique. La „mystique“ vient d'être corrompue et dévorée par la „politique“.

Péguy se retire de la lutte, s'éloigne de Jaurès, douloureusement, de ce Jaurès tant admiré mais s'enfonçant dans les compromis et les compromissions de la politique partisane. Et Péguy fonde les Cahiers de la Quinzaine où vont paraître ses écrits, ces Cahiers qui deviennent son grand souci, et celui de ses amis. Les abonnés restent clairsemés. Les fins de mois sont difficiles. Et la gloire ne vient pas. Les journaux font le silence sur lui et ses écrits. Seuls Barrès et Massis soutiennent, vainement, sa candidature au Grand Prix de Littérature. Péguy en souffrit. Il eût désiré avoir une large audience pour les vastes essais et les polémiques dont il remplit ses Cahiers qui ne se vendent pas...

La crise marocaine — Guillaume II à Tanger, menaces de guerre — éveille, ou mieux fait exploser chez Péguy le sentiment national, sinon militaire. Pour lui la guerre est inévitable, et le soldat qu'il est la souhaite même. Il l'appelle parce que, l'Allemagne menaçant l'univers, ce sera une guerre pour la liberté. Mais au lieu de se battre, la France préfère traiter comme si elle pouvait échapper à l'échéance qui viendra un jour, inéluctablement. Péguy, déçu une nouvelle fois, souffre. S'y ajoutent les soucis de vie matérielle, des soucis de père aussi. Son fils malade, il le confie à la Vierge. Il fait à pied le pèlerinage de Chartres, ce pèlerinage qu'aujourd'hui des milliers d'étudiants refont chaque année... Enfin il publie, inattendu de tous, „Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc“...

Péguy en effet a retrouvé la foi, et dès lors l'idée chrétienne s'installe au centre de sa pensée et de sa vie. Il ne rompt pas avec le passé, il ne renie rien. Il continue ses polémiques contre le monde moderne, mais il écrit aussi ses longs poèmes chrétiens, „Présentation de la Beauce à Notre-Dame“, „La Tapisserie de sainte Geneviève“, „Ève“, il égrène son chapelet jusque sur la plateforme des autobus, prie et médite dans les coins d'églises. Cet homme, rempli de charité et d'espérance, était religieux par nature et chrétien par fidélité sinon par l'effet

d'une grâce à laquelle tout son être d'ailleurs était préparé. La Foi lui donne confiance dans son oeuvre et dans son destin, et quand il part le 2 août 1914 pour la „juste guerre“ qu'il avait prévue et préparée, il sait qu'il part pour la mort, après avoir fait son métier d'homme, le seul auquel il ait été appelé...

Cette mort aussi l'a révélé. Dans le retour à la foi qui marque ces années, Péguy apparaît comme un des hérauts les plus illustres, non pas comme un témoin suspect, comme un bourgeois clérical, ou comme un opportuniste, désireux de se pousser dans certains milieux. Et depuis que des choix judicieux ont fait le tri dans son oeuvre immense, Péguy a aussi partie gagnée auprès des lecteurs. Car rares sont ceux qui ont le courage, l'obstination et le souffle de Péguy pour lui emboîter le pas quand, en vers et en prose, il avance, inlassablement comme un piéton, comme un pèlerin, comme un paysan qui voit tout, qui dit tout, qui se répète, qui se reprend, et ceux qui s'ennuient de ces recommencements l'ennuient aussi, comme il l'écrivit, „des inévitables commencements de la vie“. Dans le bataillon littéraire de l'École Normale, Péguy fait bande à part. „Il a mis quelque allure provocante et puérile à étaler ses sabots parmi ces bottines“, dira Thibaudet. Mais c'est toute „cette piété de l'ouvrage bien faite“ poussée, maintenue, jusqu'à ses plus extrêmes exigences... exactement du même esprit et du même coeur et de la même main que ce peuple avait taillé ses cathédrales“, qui anime et soulève ses pages qui coulent en méandres, en sinuosités, en arrêts, en nouveaux départs comme les eaux mêmes de la Loire qui l'a vu naître...

QUAND LA MER SE RETIRE

En misant sur une valeur sûre, les Goncourt, cette année, n'ont plus voulu courir l'aventure de lancer sur le marché une marchandise que bouderaient les acheteurs. Au risque de décevoir un certain snobisme d'avant-garde, ils ont préféré redorer le prestige attaché à leur

Prix en couronnant une oeuvre d'un romancier déjà chevronné et sûr de recueillir le plus grand nombre de suffrages parmi les lecteurs. En cela, ils n'ont certes pas payé d'audace ni fait preuve d'originalité. Mais comme ils ont eu la main heureuse et que, par leur choix, les mânes des frères Goncourt n'ont guère été indignés, tout est pour le mieux...

„Quand la mer se retire“ est le dernier volet du triptyque qu'Armand Lanoux a consacré à la guerre sous le titre général de „Margot l'Enragée“, Margot la Folle, Margot la Guerre et la folie en une seule furie, la Margot du fameux tableau de Breughel. Et, comme le héros de son récent roman, Lanoux semble être parvenu enfin à se libérer des souvenirs qui le hantaient, à vaincre les fantômes qui peuplaient ses cauchemars, et à renouer avec la vie de tous les jours.

En juin 1960 Abel revient en Normandie à l'occasion d'un voyage collectif qui doit mettre en présence Canadiens et Normands du même nom. Que de Leclerc ne rencontre-t-il pas? Mais il est aussi revenu pour se rencontrer avec lui-même, avec cet Abel Leclerc qui a pris part „au jour le plus long“ avec son ami Jacques. Et le voilà, accompagné de Valérie, la fiancée de Jacques, parti à la recherche des lieux où un matin à l'aube ils avaient débarqué...

Tout a changé. „Nature au front serein, comme vous oubliez“, disent les poètes. Pour Abel aussi, le temps a fait son oeuvre. La campagne est riante, les villages sont coquets, les villes bruyantes. Où sont les spectacles hideux de la guerre qui avait passé par là il y a seize ans exactement? Tout est transformé, et ce n'est qu'au prix d'une minutieuse recherche du temps perdu et de subtils recouplements topographiques que l'ancien soldat parvient peu à peu à s'orienter, tant est grande „cette impossibilité de faire coïncider les souvenirs avec le monde qui continue et qui s'en fout“, avec un monde qui n'a gardé qu'une image déformée ou estompée de ce qu'a été le passage furieux de la folle Margot: Les paysans normands qu'on a „libérés“ monnaient leurs dommages de guerre et se vautrent dans les joies vulgaires et grossières de la paix retrouvée, le Musée du débarquement n'offre que

des images d'Épinal, Valérie voit en Jacques le héros glorieux mort pour la liberté...

Mais, parfois, interrompant sa quête, du fond de sa mémoire remontent à la surface des souvenirs éparés, d'une vérité crue, d'une hallucinante réalité. Oh, Abel n'a guère accompli de grandioses actes d'héroïsme. Il a surtout eu peur, soif et sommeil. Comme le héros de Stendhal à la bataille de Waterloo, il n'a participé à la bataille qu'en soldat perdu qui avec Jacques erre à la recherche de son peloton. Mais il a vu. Des soldats qui courent, torches brûlantes. Des camarades étripés. Des obus éclatant en gerbes dans les prés inondés. Et il a vu Jacques, mourant lamentablement, piteusement, pitoyablement écrasé par un camion renversé sous lequel il s'enfonce à jamais dans la boue gluante...

Si Valérie, trop saine, trop sûre d'elle-même, trop bien élevée, trop intellectuelle, trop conventionnelle, trop conformiste, n'est pour Abel, grossier et fruste et naturel, qu'un fil à la patte qu'il coupe, une certaine Bérangère, jeune veuve très libre d'allure sinon de moeurs, deviendra pour lui une sorte d'Ariane qui le conduira et qui le reconduira vers ses vrais souvenirs et vers la vie et vers lui-même. Et peut-être, après cette aventure simplement humaine, sera-t-il réconcilié avec la vie où il n'avait vu que „bouffonnerie et pourriture“ et où maintenant il goûte un certain apaisement dans les cris joyeux d'enfants „qui ont quelque chose de déchirant, tant ils sont le bonheur et la paix“ et où il pense avec attendrissement „à l'inoubliable rose des dunes, sauvage et salée comme les larmes, qui ne fleurit qu'en juin quand la mer se retire...“

Roman de la guerre, mise en question, mise au ban de la société, mais aussi roman du temps perdu et retrouvé et en même temps roman d'une longue méditation amère sur la vie et sur le sens de cette vie... Roman où le présent et le passé interfèrent en des scènes d'un réalisme féroce, teintées parfois d'humour et souvent d'une poésie discrète... Roman qui grâce à d'habiles découpage et de brusques changements de ton et d'atmosphère tient en haleine le lecteur qui peu à peu se prend de sympathie pour ces héros qui ne sont que des hommes, des pauvres hommes avec ce qu'ils ont de

lâche et de vulgaire, mais aussi de courageux et de grand...

En tout cas, voilà le roman d'un écrivain au talent parvenu à sa maturité, dont l'écriture reste maîtresse dans tous les registres et dont la connaissance des hommes et des choses confère au livre un accent de vérité qui ne trompe pas.

LA LEÇON DES PILOTES

L'aviation est assurément une des plus belles conquêtes de l'homme. Née de l'imagination, sous forme de mythe et de rêve, conquise au prix de tentatives meurtrières qui constituent une des épopées modernes les plus fabuleuses, l'aviation a fini par devenir une réalité qui va de soi, une réalité qui est à la portée de tout le monde.

Or si, aux temps homériques de l'aviation à ses débuts, ce fut l'engin primitif qui n'était pas à la hauteur de l'ingéniosité et de la volonté de l'homme, aujourd'hui, avec l'avènement de l'avion supersonique, c'est l'homme qui risque de n'être plus à même de dominer son appareil. A moins que, pareil aux mécanismes de plus en plus compliqués, il ne devienne lui aussi un robot, un élément mécanique dans l'engrenage des commandes automatiques. Et encore! Car on est en droit de se demander jusqu'où vont les possibilités de l'homme de s'adapter à la vitesse, à l'altitude, à l'ionisation, aux radiations cosmiques et à je ne sais quoi encore. Et l'on est surtout en droit de s'interroger sur les altérations de la santé, et sur une éventuelle stérilité qu'entraînerait l'aviation supersonique.

Et les pilotes, paraît-il, sont inquiets. Le temps des „casse-cou“, des virtuoses, des acrobates est révolu. Les pilotes sont devenus des ingénieurs, des savants, à la compétence technique toujours plus poussée. Ils savent que le risque fait partie de leur métier, mais au stade où les réflexes ne suffisent plus, ils entendent que leur sécurité et celle de leurs passagers soient étudiées et

sauvegardées elles aussi. Et, comme ils l'ont réclamé à un de leurs congrès, le facteur humain mérite d'être reconnu et préservé.

Tout se passe comme si l'apprenti-sorcier avait pris conscience — et peur des forces qui, bien qu'encore enchaînées, sont capables de s'affranchir et de se déchaîner. Tout se passe comme si le moment était venu où l'homme est sur le point de créer des machines qu'il ne parvient plus, en raison de sa condition humaine, à diriger, à maîtriser. Tout se passe comme si l'imagination inventive et créatrice était en train de dépasser l'échelle humaine.

Certes, le progrès ne se laisse pas arrêter. Mais il est devenu tel et il s'annonce tel que l'homme, et en particulier celui qui doit le traduire dans les faits, en reste abasourdi, ébahi, écrasé. Il sent, dans son corps comme dans son esprit, qu'il ne lui suffit plus de se familiariser avec les commandes, mais qu'il lui faut une compensation, un complément humain, pour faire face à la tension extrême qui l'attend dans l'accomplissement de sa tâche de plus en plus inhumaine.

Aussi, dans cette réunion de pilotes, a-t-on entendu des confidences surprenantes. Les uns, avant de décoller, écoutent de la musique classique, les autres lisent des poèmes. Leurs loisirs, ils les meublent moins d'études techniques que de lectures littéraires, de „culture générale“.

Voilà qui laisse rêveur. Que les pionniers du progrès technique, les techniciens les plus accomplis et les plus audacieux, se fassent ainsi les champions de la culture générale tant menacée par une époque de spécialisation à outrance, n'est-ce pas là le plus bel hommage qu'on puisse lui rendre? Peu importe que cet hommage ne soit pas entièrement désintéressé? Peu importe que ce culte des valeurs purement humaines, intellectuelles, morales et esthétiques, serve, à leurs yeux, à leur permettre d'entreprendre des vols dont Icare n'aurait pas pu imaginer la surhumaine témérité et la divine ingéniosité. L'essentiel, c'est que l'importance — vitale — de cette culture ait été reconnue et hautement proclamée.

Et l'exemple de ces pilotes vaut pour tous, surtout pour ceux dont une occupation trop abstraite, trop tech-

nique, trop professionnelle menace de mutiler ce qu'ils ont de plus précieux, leur cœur, leur âme et ce qui fait la grandeur de l'homme, l'accomplissement harmonieux et le perfectionnement de ses forces vives, de son individualité, de sa personnalité. Et qui, dans l'état actuel des choses, ne serait pas menacé d'une telle mutilation?

SOLITUDES

Cette fois-ci, les héros de Queffélec ne sont pas bretons, mais normands, descendants des Vikings dont le royaume était celui des mers et des grandes pêches. Leur port d'attache Rennetot, près de Fécamp. La pêche, celle des morues. L'instrument, le chalut qui racle le fond de l'océan. Le conflit, celui qui divise terriens et marins. Le thème: „Solitudes“ (Presses de la Cité).

Jean-Jacques Sirbin, capitaine du „Duc d'Aumale“, avance sur les vagues de Terre-Neuve, à l'affût des bancs de morues. Il a cent tonnes de poissons en retard sur la moyenne de ses camarades, retard qu'il faut combler, pour des raisons d'argent, et pour des raisons d'honneur. Et maintenant qu'il est sur le poisson, peut-il abandonner, doit-il interrompre son voyage, parce qu'une dépêche lui a annoncé que sa femme est gravement malade? Ah, ces terriens! „Ils ignorent notre vie. Ils se figurent qu'ils ont le droit de nous lancer des nouvelles, de nous annoncer des maladies comme les poules annoncent leurs oeufs, et plus c'est grave, plus vous devez les écouter et en prendre de la graine...“ Non qu'on n'aime pas sa femme. Bien plus, au milieu des brumes, des froids, des solitudes, la compagne douce et chaude surgissant dans nos rêves, comme elle nous attendrait si on ne chassait cette image trop séduisante...

Mais, sur terre, ils pensent autrement. Le fils même du capitaine, ce Jacques, toujours plongé dans ses livres et qui refuse de marcher sur les traces marines de ses ancêtres, en veut durement à son père qui vient de câbler qu'il lui est impossible de quitter la pêche: „Dans votre dépêche vous avez menti. Vous pouviez facilement

interrompre votre voyage. Si vous ne le faites pas, c'est que vous ne voulez pas! A Terre-Neuve, vous nagez tous dans votre élément! Que les gens de terre se démerdent, comme vous dites! ..."

Comment répondre à la dépêche? Jacques va consulter Jeannette, la femme de Robert, son frère parti avec le père. Entre l'adolescent et la jeune femme esseulée, c'est le jeu, sinon la tentation d'une tendresse presque coupable... A son retour, Jacques trouve sa mère morte. Tout un monde s'effondre. Il est seul. Les taquineries gouailleuses de Madame Faidherbe, mère de Jeannette, qui veut lui apprendre la vie, la vie des adultes, et les allusions de cette femme, ancienne amie de son père qui rêve déjà de remplacer sa mère, le blessent à mort. Le pauvre curé sans paroissiens, reclus dans sa vie intérieure et sa musique, est seul à le comprendre. Et si sa révolte contre le père s'apaise et si sa détresse se calme, il le doit à l'armateur du capitaine et à sa femme d'une ferme douceur maternelle...

Sur le „Duc d'Aumale“ la pêche va son train, une pêche miraculeuse, qui occupe les hommes fouettés par les ordres du capitaine. La pêche, première servie! Même si le capitaine est torturé par la pensée que sa femme se meurt, que sa femme est peut-être morte. Abandonner l'aubaine pour aborder à quelque port et téléphoner, ou du moins pour rencontrer un bateau qui rentre et lui confier des lettres, même son fils Robert, ce dur qui toutefois est enfant et mari, ne parvient pas à le convaincre d'une telle désertion. Ces hordes de poissons qui répondent à son appel, voilà son domaine, son devoir de pêcheur. „En fait, il est impossible qu'il se détache de songer aux poissons. Même quand il semble envahi tout entier par une pensée étrangère, entre son âme profonde et l'océan circulent en un va-et-vient continu questions et réponses.“ Même si, à la zone de surface de son âme, il n'oublie pas sa femme, qu'il a aimée, et malheur à celui qui le contredirait!, ni Jacques hostile à la pêche, en révolte contre son propre père... Mais ces émotions, ces tristesses, un homme comme lui les cache, les masque, même s'il les éprouve comme des blessures à son flanc...

Jacques sortira-t-il de l'adolescence? Lui et Jeannette jurent de s'aider sinon de s'aimer toujours. Mais sans

s'égarer, sans commettre de vilenie. „Et cependant une voix lui soufflait que leurs serments naïfs et emphatiques de cette matinée funèbre ne seraient pas vains. Ils pèseraient un jour. Comme la bouée solitaire qui semble perdue dans le fond d'un golfe — mais le navire chassé par la tempête saura se diriger vers elle...“

Ce roman en effet ouvre sur les prolongements que l'auteur nous fera connaître dans la suite. C'est le prologue d'une oeuvre plus vaste qui va probablement s'inscrire dans le cataclysme de la guerre qui s'annonce. Et ce prologue, animé d'un souffle puissant, épique et lyrique, écrit dans une langue sans bavures, d'une richesse surprenante, et souvent d'une délicatesse émouvante, ce prologue, dis-je, permet de présager une oeuvre maîtresse. Jamais le talent de Queffélec n'avait encore atteint cette maturité et cette aisance dans l'évocation hallucinante de la vie rude des marins et des secrètes pérégrinations des bancs de poissons, dans l'agencement des drames sentimentaux qui bouleversent les personnages, dans la poésie âpre et presque cosmique où baignent ces „solitudes“ humaines aux prises avec les éléments déchaînés de la mer et du coeur. Jugement dicté par les préjugés d'une affection amicale? Je pense que non. Les lecteurs de Queffélec, si nombreux chez nous, ne me démentiront pas.

Entretiens avec Archibald

LE LUXE SUPRÊME

Archibald — Archie pour les intimes — se targuait d'être un fin produit de la civilisation, technique bien entendu. Il faut être de son temps comme un poisson l'est dans l'eau, aimait-il à répéter. Archie avait des principes, sinon des théories, selon lesquels il entendait conduire sa barque. Le luxe, professait-il, était non seulement ce superflu devenu nécessaire, mais une question de vie et de mort pour notre civilisation. Aussi, le plus clair de notre économie reposant sur la production d'objets superflus donc de luxe, fallait-il en user toujours davantage et même les user au plus vite. Le progrès n'était qu'à ce prix.

C'est pourquoi, nanti de rentes et de revenus, il s'entourait de tous les appareils que le génie humain s'ingéniait à inventer sans cesse pour satisfaire nos besoins innés ou artificiellement créés par une publicité savamment orchestrée. Tout, chez lui, était „fonctionnel“, marchait à l'électricité, obéissait à des boutons. La baguette magique des contes de fées était devenue réalité, le rêve des poètes avait pris corps. Même dans le choix de sa nourriture Archie mettait son point d'honneur à mépriser les vils produits de la terre et à préférer fruits de mer et fruits d'outremer, fussent-ils en boîte de conserve. Les restaurants qu'il fréquentait étaient exotiques ou ceux que plusieurs étoiles recommandaient à qui savait vivre.

Et Archie le savait. Il devait à une robuste constitution le bonheur de jouir de tous les agréments que notre civilisation dispense à profusion. S'il lui arrivait de prendre du poids, les instruments et les poings d'un masseur faisaient merveille. S'il ressentait des douleurs, il avalait pilules et sirops. Ce léger tribut à sa vie de civilisé, il le payait avec le sourire. Ah, cette sacrée civilisation, elle avait réponse et remède à tout. Aussi Archie se félicitait-il de vivre dans un siècle où les conditions primitives et naturelles de l'existence étaient bel et bien vaincues à jamais...

Les années passèrent. Archie vivait toujours comblé. Mais de plus en plus il était obligé de varier ses plaisirs et le décor de sa vie pour échapper à un obscur senti-

ment de malaise, de rassasiement, d'ennui. Comme si ses sens s'étaient émoussés, sa capacité de jouir éteinte. Au fond, comme si le mieux-être était moins que le bien-être...

Un jour il eut une panne de voiture, sur un chemin désert. Il dut marcher longtemps pour rencontrer âme qui vive. Il finit par trouver une maison isolée...

Ce jour-là Archie fit des découvertes qui le bouleversèrent. Et qui bouleversèrent jusqu'à ses théories. Le goût savoureux d'une vulgaire omelette, la vue et le contact d'un mobilier rustique poli par des générations, la bonne fatigue qu'il avait ressentie après sa marche et le sommeil de plomb dans lequel il avait sombré sur un lit dur, tout cela lui avait procuré un plaisir inédit et insoupçonné. Sans le vouloir, il venait de découvrir la vie simple, frugale et fruste qui lui révélait une saveur toute nouvelle.

Certes, il ne fit pas peau neuve, il ne brûlait pas ses vieilles idoles. Il se contenta d'acquérir une maison de paysan et de l'aménager le plus rudimentairement possible. Les fins de semaine il s'y rendait comme à un rendez-vous secret, impatient de retrouver son feu de bois, son bout de jardin, de jouer de la pelle et du marteau, ou de fouler à grandes enjambées les sentiers des alentours. Et quand, après s'être trempé dans sa vie dite primitive, il réintérait son intérieur super-confortable, il y ressentait un plaisir renouvelé par un effet d'alternance et de compensation dans lequel il déclarait avoir enfin trouvé le véritable art de vivre.

Parfois même, dans le feu de la discussion, et entraîné par sa fureur de nouveau prophète, il allait jusqu'à professer que le luxe suprême, c'était de fuir le luxe. Et que seuls les hypercivilisés, les raffinés, écoeurés par la vulgarisation du luxe et lassés par le confort excessif, étaient capables et dignes d'un tel retour aux conditions naturelles d'existence dont la civilisation nous aurait trop éloignés. Passe encore que des poètes et des penseurs jettent le discrédit sur cette civilisation. Mais que des milliardaires jouent les Robinson Cruséo dans des îles désertes, que les richards se retirent dans des cabanes de pêcheurs ou de chasseurs, voilà qui donne à réfléchir. Même l'engouement des bourgeois pour les vieux bahuts,

pour la cheminée au détriment des calorifères, pour le cheval au lieu des chevaux-vapeur, pour le footing plutôt que pour les randonnées en auto, pour la chaumière au coin d'un bois, pour les plats campagnards avec pain noir dans les auberges à la mode, tout cela, aux yeux d'Archie, dénotait la lassitude sinon le dégoût qu'une vie de luxe et de commodité faisait naître dans le coeur des hommes trop comblés...

Et, de fil en aiguille, Archie en venait à voir dans la civilisation triomphante la source même de nos calamités: air pollué, nourriture empoisonnée, vacarme assourdissant, maladies et toutes les séquelles d'horreurs modernes. Les interlocuteurs, consternés, le prenaient pour un Jean-Jacques de salon. C'était évidemment lui faire trop d'honneur. Si Archie posait un peu au barbare, au primitif, il ne reniait pas pour autant les bienfaits de la civilisation. Mais, rendu sage par l'excès même du luxe dont il s'était entouré, il savait, comme l'Antée de la fable, toucher la terre primitive pour y reprendre les forces qui lui permettaient, par contraste, de retrouver goût à cette civilisation qui par son développement même avait failli le remplir de dégoût.

LE GENDARME EST SANS PITIÉ ET LE COMMISSAIRE EST BON ENFANT

Archibald — Archie pour ses intimes — était dans tous ses états. Je m'étais attendu à le voir sortir rayonnant, avec cet air de supériorité satisfaite qu'on lui connaissait et qui nous faisait parfois enrager. D'ailleurs, il avait claironné sa victoire avant la bataille: „Je vais leur montrer de quel bois je me chauffe... Me faire ça, à moi, et encore dans ces conditions! Ils vont voir ce qu'ils vont voir, les bougres...“

C'est lui qui a dû en voir, et de toutes les couleurs, à en juger par la rage qui se peignait sur ses traits convulsés. Et déjà il éclatait. „Ah, ces canailles, ces gredins... Voilà à quoi ils sont bons, ces misérables... Mais

reprenons. Tu sais, ma voiture, je l'avais laissée là, en face, pour aller prendre mes journaux. Un saut à faire, et je vidais les lieux. Car j'avoue que la voiture dépassait un peu, disons d'un mètre, la ligne de stationnement autorisé. Tu sais combien je suis scrupuleux à cet égard. Je n'aime pas frauder, ne fût-ce que pour me dispenser de faire la risette aux uniformes. Mais voilà qu'un individu s'arrête, lorgne vers la voiture. Un mauvais coup? On ne sait jamais, avec ces histoires de vol, ces derniers temps. Aussi, revenant sur mes pas, je ferme à clef, et m'en vais, le cœur léger, vers mes affaires...

De retour, ça y était. Un papillon. Avec ordre de se présenter où vous savez. Ah, les cochons! Mais pendant ce quart d'heure, on n'a pas pu faire une ronde. Il n'y a pas d'agent dans les parages. J'arrache le papier, et m'élance vers le commissariat. Vous me voyez d'ici, écumant, fulminant. Coller une amende pour une peccadille pareille, à d'honnêtes gens qui jamais n'ont eu maille à partir avec la maréchaussée et qui préféreraient voir les agents verbaliser les énergumènes de la vitesse ou les fauteurs d'accidents plutôt que les innocents citoyens coupables d'un stationnement quelque peu fautif...

Tu vois la litanie. Mais tu ne vois pas mon homme qui de plus en plus voit rouge, tape de son crayon, m'enjoint de me taire. Et subitement, j'ai comme une illumination. Cet individu de tout à l'heure! Ce civil suspect! Ah, le salaud, le mouchard! C'est lui qui était venu me dénoncer. Alors nous en sommes là! Et ils se prêtent à ce jeu! Je les tenais. De mon air le plus perfide je demandai à mon inquisiteur si par hasard je ne devais pas ce papier à quelque délateur, à quelque civil de la pire espèce. „Oui, cela arrive aussi“, fut la réponse, une réponse qui me fait exploser. C'était la gaffe à ne pas faire. Insulte aux magistrats, s'ajoutant au refus de payer: j'étais verni. Je tirai le portefeuille, et me voilà...

Au fond, cette aventure ne me déplaisait pas. Qu'on rabatte le caquet de cet Archie toujours, selon ses dires, à la hauteur de la situation, ne manquait pas de piquant. Et puisque l'occasion était belle je la saisis pour envenimer la plaie...

„Mais, mon cher, comme vous vous êtes mal pris! C'est à douter de votre finesse. Les gens, on les prend au miel, et non pas au vinaigre. Et surtout ceux qui incarnent le pouvoir et surtout ceux qui l'incarnent aux échelons les plus bas. C'est l'ABC de la diplomatie, de l'entregent. Et ils ne sont pas méchants, voyons, mais quelle étourderie que de les provoquer en le prenant de haut avec eux qui ne font que leur devoir mais qui sont toujours sur le qui-vive, de crainte d'être brimés ou humiliés...

Tenez, je vais vous dire comment je m'y suis pris un jour. J'avais à conduire ma fille au train. Les feux rouges, comme toujours dans ces occasions, nous avaient retardés et, arrivé à la gare, je laisse ma voiture au premier emplacement vide. Interdit, évidemment. Mais comme moi aussi je n'avais qu'un saut à faire, je me fie à ma bonne étoile. On ne me pendra pas pour quelques minutes de stationnement interdit.

Quand je revins, il y avait le papier que vous savez. Peste! Je faillis fulminer moi aussi. Tout furieux, je cherche mon agent. Il déambulait là-bas, de sa lourde démarche autoritaire. Je cours vers lui, je l'aborde. Il était gros, le teint rougeaud, une bonne pâte de graisse, et — peut-être une bonne pâte d'homme.

„C'est vous qui m'avez collé ce papier?“ — „Bien sûr, vous ne voyez pas que vous êtes en faute!“ — „Je ne le vois que trop. Certes, j'étais un peu pressé, le train n'attend pas, et j'ai pris la première place venue. Je sais bien que je suis coupable, et vous avez bien fait, depuis les vingt ans que je conduis j'aurais dû savoir, je vous félicite de me l'avoir rappelé et d'avoir fait votre devoir comme il se doit, et si tout le monde respectait le code nous n'aurions pas cet effrayant manque de discipline chez nos usagers de la route, mais heureusement vous y veillez, et je vous en rends hommage...“

J'ignore si mon brave agent a été dupe, ou si, beau joueur, il faisait seulement semblant. Toujours est-il qu'il grommela un „Allez, c'est bon pour cette fois...“

Vous voyez, mon cher, ce n'est pas plus difficile que cela...“

ARCHIBALD ET LE BACHOT

Chaque année qu'approchaient les examens, Archibald — Archie pour les intimes — était pris d'une sorte de tourment, disons posthume. L'échec qu'il avait subi, vingt ans plus tôt, continuait d'être cuisant. Certes, depuis, il avait su mener sa barque et arriver à bon port. Peut-être même devait-il une fière chandelle au destin qui, le détournant des études de droit auxquelles le „destinait“ un snobisme cher à ses bourgeois de parents, l'avait dirigé vers des études qu'il appelait „technocrates“ et qui lui assuraient aujourd'hui de si gros revenus.

Mais il ne pouvait ou ne voulait pas passer l'éponge sur cette tache qui déparait son existence. Aussi avait-il érigé son cas d'espèce en cas général. Un succès ou un échec à un examen ne signifiait rien à ses yeux, ne prouvait rien, ni pour ni contre la valeur d'un individu. Dans le vrai struggle for life un parchemin n'est qu'un bout de papier inutile. Certes, pour les petites natures sans imagination, sans initiative, sans audace, ce papier est l'indispensable „Sésame ouvre-toi“ pour des carrières toutes faites qu'on gravit, échelon par échelon, selon l'âge et les triennales, d'après des prévisions établies une fois pour toutes. Un chemin tracé d'avance, quoi. Ou des ornières toutes faites.

Archie s'épouvantait à la pensée qu'il aurait pu, sans son échec, suivre ce tracé et déboucher sur la magistrature ou même le professorat, et au prix de combien d'efforts et d'angoisses, prix qu'on payait bien trop cher. Comme il se piquait d'avoir des lumières sur toutes choses, il condamnait surtout le bachot, sa bête noire, non parce qu'un professeur l'avait éliminé, mais parce que cet examen n'était probant, ou probatoire, en rien. Les bons élèves sont sûrs de passer, et, au cas où par quelque accident ils étaient recalés, c'était la pire des injustices, mais s'ils passent grâce à un bachotage démentiel ou à des circonstances heureuses, c'est injustice encore.

Archie se refusait à accorder le moindre prix à un effort soutenu, à une concentration de l'esprit, de la volonté, de la mémoire, exigés pour quelques jours d'exa-

men. Le vrai travail, prétendait-il, réclame une lente préparation, un long temps d'incubation et de maturation, et non ce départ à heure fixe, cette course contre la montre, qu'est le bachot.

C'était évidemment méconnaître l'utilité d'un examen qui certes a mauvaise presse dans le pays, même en France, où il a longtemps passé pour le pont aux ânes par excellence. Il arrivera cependant toujours qu'on soit contraint de fournir en peu de temps et à un moment précis un effort et un travail qui témoignent de ce dont on est capable, au fond. Et le bachot, de ce point de vue, est un banc d'essai où chacun se mesure à soi-même et à ses connaissances et facultés, donc une épreuve presque... sportive.

Mais Archie ne l'entendait pas ainsi. Se soumettre à une foule d'épreuves pour lesquelles on n'a souvent ni inclination ni aptitude, ce n'était plus de jeu. Même en sport un „allround man“ est une exception. Obligé de concourir en toutes les disciplines, un élève, selon Archie, ne pouvait obtenir que des résultats moyens, voire maigres. S'il est fort en thème, il n'a pas toujours la bosse des mathématiques. Aussi, pour y réussir, consacrait-il tout son temps à cette discipline, au lieu de cultiver ses aptitudes et de les développer pour son plus grand bien. N'était-ce pas aller à l'encontre de cet impératif hautement proclamé selon lequel l'orientation devait se faire en raison des talents et dons de chaque élève?

Archie aimait ainsi dénoncer les contradictions et les compromis dans lesquels l'école se débattait pour rester fidèle à sa fameuse culture générale dont le bachot était l'image et — la sanction. Mais selon lui, la grimace plutôt que l'image. Car à quoi bon emmagasiner un savoir qu'on oublie, du jour au lendemain? Trop affaire de mémoire, répétait-il, et jusque dans des branches dites d'intelligence où cette mémoire trop souvent supplée à la compréhension.

Archie affectait une profonde pitié pour ces adolescents et adolescentes, soumis aux affres de l'examen et de sa préparation. Certes, il ne se souvenait plus guère de ses tourments à lui. Avec le recul ils avaient disparu, ou dans son for intérieur il se flattait de les avoir ignorés. Rongéant son frein après son échec, il n'avait pas pu

connaître cette joie délirante qui saisit les bacheliers au moment où, les épreuves terminées, le chauchemar dissipé, ils se moquent de leur peur et rient de leurs transes, et où peut-être ils se félicitent d'avoir dû les éprouver et les vaincre malgré eux.

ARCHIBALD ET LES FEMMES

Non, Archibald — Archie pour les intimes — n'est pas marié. Non qu'il eût de l'aversion pour les femmes. Bien au contraire. Il aimait leur société, et il savait leur parler car il savait les écouter. Poli jusqu'au bout des ongles, il était même avec elles „du dernier galant“ comme on disait au grand siècle, les entourant d'attentions délicates et empressées, ce qui, dans une époque où la politesse et la galanterie se perdent, ne le fit pas trop mal voir de celles qui bénéficiaient de sa courtoisie.

Mais aucune ne pouvait se flatter de l'avoir enchaîné à son char. On ne lui connaissait aucune liaison, et les mères, en désespoir de cause, avaient fait la croix sur un parti qui refusait de leur céder. Leurs filles cependant restaient sur les rangs. Ce quadragénaire, portant beau, les attirait dans la mesure même où il leur échappait. Et c'était à qui allait triompher de cet adversaire aimable mais coriace, et comme on prêtait à Archie (on ne prête qu'aux riches) on ne savait quelle ancienne déception sentimentale ou fidélité au-delà de la tombe, ce côté romanesque ne pouvait que stimuler davantage les jeunes filles en fleur.

Quant à lui, il ne lui déplaisait pas d'être entouré de mystère dans un domaine qui en comporte tant. Il laissait dire et faire, et son prestige s'en augmentait.

Il restait même, sur ce terrain, une énigme pour les hommes. Il ne partageait guère le ton blasé sinon dédaigneux sur lequel ils aimaient à parler des femmes. En son for intérieur, il les accusait et les plaignait de méconnaître celles qu'ils traitaient de si haut. Car il ne lui échappait pas qu'elles les dépassaient bien souvent en finesse, en intelligence, voire même en savoir.

Car depuis qu'elles avaient réclamé — et obtenu — l'égalité avec les hommes, elles leur damaient plus d'une fois le pion. Plus tenaces, ou plus ambitieuses, elles l'emportaient souvent sur leurs rivaux, vaincus dans la course aux diplômes et aux postes, et déjà l'on pouvait voir de ci de là des femmes battre en brèche les positions à jamais réservées aux mâles, le monde des affaires et celui de l'industrie.

Archie se plaisait à observer cette faune nouvelle qui se mettait à aiguïser ses crocs dans la jungle du „struggle for life“. Un type inédit de femme se dessinait. Femme de tête, entreprenante, dure, obstinée dans l'initiative comme dans la négociation. Un être qui volait de ses propres ailes, qui conquerrait sa place au soleil, qui échappait à la tutelle d'un mari (si mari il y avait), qui se moquait de l'appui des hommes, bref une femme libre et indépendante.

Tout en admirant cet être nouveau qui sortait de sa chrysalide, Archie ne pouvait se défendre de certaines appréhensions.

D'un côté les mâles, uniquement occupés à gagner de l'argent, risquaient de tomber, victimes inconscientes ou consentantes, dans les griffes de leurs épouses — mantes religieuses qui, de concert avec les femmes fortes, menaçaient d'imposer leur loi et leur caprice. L'exemple des États-Unis, où d'ores et déjà existe une sorte de matriarcat, laissait Archie rêveur...

D'un autre côté, les femmes, trop intellectualisées et trop férues d'indépendance, couraient le risque, en reniant leur besoin de s'appuyer sur l'épaule d'un compagnon, de prendre l'ombre pour la proie et de se retrouver un jour affreusement seules et frustrées.

Archie était peut-être vieux jeu comme on dit, un romantique attardé, un sentimental en sursis. Mais il était convaincu que la femme, même si au foyer elle croyait être Cendrillon, était malgré tout reine et déesse quand elle se prêtait encore au culte courtois de jadis. Il n'était pas moins convaincu que l'homme se méfie des femmes soi-disant égales ou supérieures et surtout rebelles aux sentiments dits idéalistes et romanesques. Et il aimait à imaginer qu'un jour ces femmes avec trop de cervelle et trop de liberté en viendraient à aspirer

d'elles-mêmes à reprendre leur vieux rôle à la fois d'esclave et de souveraine...

D'ailleurs, certaines de ses amies, fines et cultivées, le confirmaient dans ses idées. Elles restaient persuadées que la femme ne pouvait trouver son bonheur qu'en acceptant son destin qui est de s'attacher à l'homme comme le chèvrefeuille au chêne et de le compléter par ses qualités de cœur, de finesse et d'intuition plutôt que de l'égaliser ou de le dépasser par les armes que la nature semble n'avoir réservées qu'à lui...

De telles paroles faisaient regretter à Archie son état de célibataire. Mais nous ne saurons pas s'il désespérait de jamais rencontrer en un seul être toutes les qualités exquis, innées et acquises, qu'il prêtait à celle qui pourrait devenir sa compagne ou s'il restait fidèle à un lointain souvenir qui peut-être, au fond, n'était qu'un beau rêve de jeunesse...

ARCHIBALD ET LES SPORTS INTELLECTUELS

Archibald — Archie pour les intimes — est un mordu de ce qu'il appelle le sport intellectuel. Autrefois, c'était le jeu de cartes qu'il affectionnait et les parties de belote, de „skat“ et de bridge étaient pour lui autant de tournois où il exerçait sa ténacité et sa réflexion. Mais depuis, il a pris goût à des sports qui satisfaisaient davantage son amour du jeu, c'est-à-dire du hasard et son désir d'éprouver son savoir et sa sagacité.

Il devint un cruciverbiste acharné. Parti des mots-croisés offerts en pâture aux lecteurs des illustrés et des magazines, il en est venu à s'escrimer avec les problèmes toujours plus ardu des quotidiens et des hebdomadaires d'une tenue toujours plus distinguée. De sorte que le graphique de ses progrès de cruciverbiste se couvre avec celui du niveau intellectuel toujours plus élevé de ses lectures. Les lexiques devinrent ses outils familiers, toujours à portée de sa main.

Ce n'est pas seulement sa culture générale qu'il se flattait ainsi d'approfondir et d'élargir. Mais son flair, son raisonnement, sa perspicacité, il entendait aussi les affiner et les aiguïser, procédant tantôt avec la pénétration fulgurante d'un artiste inspiré, tantôt avec l'obstination méthodique d'un détective futé. Loin de le rebuter, les difficultés le stimulaient. L'astuce des définitions ou des analogies le ravissait. La malignité de certaines questions d'histoire ou de géographie l'enchantait, même et surtout quand la réponse lui échappait. Du moins pour le moment. A force de recoupements, d'hypothèses, de conjectures, il finirait bien par trouver. Mais, et il y mettait son point d'honneur, sans recourir à d'autre oracle que celui d'un Larousse, seul vademecum d'un cruciverbiste qui se respecte.

Un de ses oncles, de qui il tenait peut-être sa passion, avait établi, au cours des années, un lexique qui avait fini par contenir presque toutes les réponses à donner. Archie méprisait cette méthode pédantesque, comme il méprisait, au jeu de la roulette, les martingales compliquées, dressées par de fins calculateurs. Il entendait rester l'amateur, l'honnête homme, qui joue sa chance et son savoir, aussi loin du virtuose professionnel que du novice qui fait ses premiers pas. Et cela pour le seul plaisir de gagner, de vaincre une difficulté, de trouver une solution.

C'est pourquoi Archie ne s'est pas arrêté aux seuls mots croisés. Tous les concours le sollicitent à présent, dans les journaux comme à la Radio ou à la télévision. Non qu'il se mette sur les rangs pour rafler des prix ou se pavaner dans les sunlights de la gloire. Cela répugne à son fier quant-à-soi, et à son dessein de vivre avec une certaine, sinon à une certaine hauteur. S'il écoute fidèlement le „jeu des mille francs par jour“ ou quelque'autre „quiz“, le „tous contre un“ ou un „Quitte ou Double“, c'est par un esprit sportif tout à fait gratuit pour s'examiner lui-même, pour se mesurer en esprit avec l'adversaire, avec le bonimenteur qui pose les „colles“. Et son rêve c'est de devenir incollable comme M. Champagne d'illustre mémoire, mais un Champagne qui resterait dans les coulisses, un pur et simple amateur.

Aussi, quand notre poste de Radio Luxembourg acceptait d'organiser le jeu: „Connais-tu ton pays?“, je m'en ouvris à Archie pour connaître son opinion sur les réactions probables de nos auditeurs. Je ne pouvais en effet me défendre de quelques appréhensions. Nos compatriotes ne feraient-ils pas les dégoûtés? Il leur déplait d'écrire, il leur en coûte de fournir un effort, et surtout ils ont une répugnance presque insurmontable à parler en public, en l'occurrence devant le micro, aux épreuves finales...

„Sottises que tout cela, fit Archie. Vous aurez des milliers et des milliers de réponses. Si vous saviez l'intérêt que provoquent ces jeux! Mais voyez comment ils se multiplient! Chaque journal, chaque antenne a les siens, et les agences de publicité qui se les disputent ne le font pas pour les beaux yeux du public. Ce sont des requins, ces agents, mais des requins qui s'y connaissent en psychologie. Faites miroiter aux yeux des lecteurs, des auditeurs, la promesse d'un prix — voiture, voyage, poste de télévision, lessiveuse et que sais-je encore — et tous de s'y ruer. Le miroir aux alouettes, quoi! Qu'il y ait beaucoup d'appelés et peu d'élus, qu'importe? La chance, mot magique, sourit à tous, et les réponses justes, chacun se fait fort de les trouver. On n'est pas moins perspicace que le voisin, voyons. Allez, vous serez bien surpris...“

Je l'ai été, en vérité. Moi qui dans ma naïveté avais escompté à peine quelques centaines de réponses... et encore! C'était bien méconnaître une vogue, une mode, un phénomène de notre temps, la passion du jeu, quelque peu intellectuel — ce qui flatte —, et la passion du gain, obtenu à peu de frais, au prix d'une carte postale.

ARCHIBALD ET LA CIGARETTE

Archibald — Archie pour les intimes — rayonnait. „Vous avez lu?“ s'exclama-t-il, sur un ton de défi et de satisfaction. Je devinais de quoi il parlait, mais pour répondre à sa provocation, je fis l'innocent.

Il coula vers moi un regard qui hésitait entre la pitié et la colère.

„Le rapport, le fameux rapport américain sur la cigarette!“

Je rendis les armes: „Eh alors?“

„Eh alors, c'est tout ce que vous trouvez à dire? Vous voilà averti, et par qui? Par les voix les plus autorisées, par les hommes les plus compétents, les seuls compétents, par la Science, mon cher, la Science avec majuscule...“

Il claironna comme un coq dressé sur ses ergots, comme un prédicateur emporté par le feu sacré.

„Alors, vous continuerez à lécher ce cancérigène, à téter ce poison, vous vous obstinerez à creuser vous-même votre tombe, à vous préparer des lendemains de souffrance et de désespoir... Passe encore, si à mon instar vous vous contentiez de tirer parfois sur une bonne pipe ou un doux cigare qui trouvent grâce auprès de ces messieurs de la science, mais la cigarette, mon vieux, la cigarette...“

„Votre compassion part d'un bon naturel, fis-je, et votre sollicitude à mon égard me touche. Mais, voyons, une petite cigarette par ci par là, pourquoi se priver de ces menus plaisirs... On ne la refuse pas au condamné à mort. Et quel délice que la première cigarette, le matin, délice que l'on retarde pour mieux le savourer! Et quand le travail est fini, quelle récompense que ces bouffées qu'à pleins poumons vous aspirez et expirez, et quand l'esprit s'endort et quand la fatigue vous prend, voilà que dans les tendres volutes de fumée bleuâtre les idées se forment, se rejoignent, se précisent, et quand la nervosité vous fait frémir, le seul geste de saisir, à portée de la main, ce mince rouleau magique et de faire flamber une allumette vous inonde d'un calme subit et d'une paix divine...“

Archie m'interrompt: „Je me moque de votre lyrisme de pacotille, de votre rhétorique à bon marché qui vous obnubile comme la vaine fumée de vos maudites cigarettes. Illusions que tout cela, raisons spécieuses pour vous duper vous-même, pour vous doper, pour vous droguer sous le couvert d'un alibi de complaisance. Au lieu de voir les réalités en face et d'agir en conséquence.

Mais c'est la volonté, c'est l'énergie qui vous fait défaut, cette décision brutale de dire non à un vice. Petite nature, allez."

Je ne regimbais pas. Archie avait vu juste. Depuis longtemps j'admirais ceux qui, de fumeurs enragés, étaient devenus, du jour au lendemain, des non-fumeurs pas moins enragés. Et ils ne s'en portaient pas plus mal, bien au contraire. Mais le démon me poussait à reprendre le combat.

"Voyons, cher sermonneur, c'est un bien gros mot que vice. Disons mauvaise et — pourquoi pas? — nocive habitude. Et moins nocive, je pense, que celle de respirer l'air pollué de nos villes. D'ailleurs notre corps, cette brave bête docile, s'accoutume au mal, tous les médecins vous le diront, et qui sait si le brusque arrêt de fumer ne comporte pas de trouble organique pire qu'une habitude dont vous stigmatisez trop vite les possibles effets funestes..."

Voyez-vous, mon cher, je n'aime pas les jansénistes, qui se refusent tout plaisir. Nous sommes même ainsi faits que nous aimons le risque, que nous flirtons avec le danger, que nous jouons avec le mal... Reste à savoir jusqu'où on peut aller trop loin... Et pour vous révéler le fond de ma pensée, c'est moins l'avis des autorités compétentes qui dénoncent la nocivité de la cigarette qui m'induirait à la condamner que le spectacle révoltant qui s'offre à mes yeux. Vraiment, quand je vois des potaches jouer aux grandes personnes en suçant leur cigarette, quand je vois des femmes d'un certain âge se rengorger en soufflant la fumée, ou des filles conduire leur voiture ou traverser la rue le mégot à la lippe, c'est alors que le dégoût me prend et que, par esprit d'opposition et en signe de protestation, je suis tenté d'abjurer ce que vous nommez mon vice..."

"Faites, faites, hurlait Archie. Faites flèche de tout bois pour vous guérir, si la seule volonté ne suffit pas. Vous avouerez que les „gens bien“ aujourd'hui s'abstiennent de fumer. Non par ascétisme. Je crois plutôt par snobisme, par un non-conformisme qui est aujourd'hui de bon aloi. La cigarette ne fait plus distingué, elle ne vous „pose“ plus. Elle a fait son temps. Et le fameux rapport lui donnera le coup de grâce..."

Archie triomphait. Il se piquait toujours d'être „dans le vent“. Me voyant, ou me croyant ébranlé, désarçonné, il continua pour me faire mordre la poussière.

„Si vous étiez philosophe, déclara-t-il, je vous engagerais à parier, comme l'autre. Que perdez-vous, en cessant de fumer? Rien, ou si peu, quelques illusions. Que gagnez-vous? Tout. Et vous hésitez?“

Oui, j'hésitais. Tant de fumeurs se portent bien, vivant vieux, plus vieux que d'autres qui s'abstiennent de nicotine et de goudron. Qui vous dit que vous êtes gagnant dans le pari? Alors, pourquoi faire le sacrifice de petites joies qui malgré tout sont bien réelles?

Archie sentit qu'il avait perdu la partie. Il haussa les épaules, me lança un „Triste sire!“ plein de mépris et tourna les talons.

EN AVION AVEC ARCHIBALD

Archibald — Archie pour les intimes — était un mordu de l'avion. Tout ce que notre civilisation lui offrait de confortable, il l'accommodait à sa prétendue sagesse qui lui avait appris à trouver dans le jeu de l'alternance cette hygiène physique et morale, sinon esthétique, qui d'après lui était la condition du bonheur terrestre. Lui qui pratiquait la marche, sac au dos et bâton à la main, ne recourait plus qu'à l'avion pour voyager au loin.

Ainsi, quand nous devions aller à Rome, il n'y avait point d'autre moyen que l'avion pour nous y rendre. Il n'en démordait pas. J'avais beau lui vanter le charme d'une longue randonnée à travers les pays, d'un sommeil doucement bercé par le clic-clac des rails, du réveil couronné d'un petit déjeuner aux croissants odorants, des paysages alpestres, des plaines italiennes, des villes antiques, qu'on allait traverser, commodément enfoncés dans des sièges moelleux, rien n'y fit. Perdre une journée et demie, se laisser secouer comme un pantin, arriver courbatu et sale, non, cela ne lui chantait guère.

— A moins que . . . , fit-il malicieusement, vous n'ayez peur.

Oui, j'avais peur. N'était-ce pas un Boeing qu'on allait prendre à Francfort, un de ces Boeings dont plusieurs, tout récemment, avaient bel et bien péri? Et les quelques fois où il m'avait fallu prendre l'avion, je n'ai pas pu me défendre d'une secrète angoisse nourrie d'images, réelles et imaginaires, de catastrophes . . .

J'avouais que j'étais plus rassuré dans un train, voire dans une auto, où il y avait une chance sur deux de réchapper, tandis que là-haut, loin de la terre ferme où s'accrocher, un accident, c'était vraiment la fin des haricots . . .

Son rire, loin de me tranquilliser, me parut celui de Méphisto . . .

Nous voilà donc dans ce hangar qui, dans notre capitale qui se dit européenne, tient lieu de gare. Dehors, dans le gris pâle de l'aube grelottante, les pistes et les terrains sont comme la surface étale d'une mer sale et endormie. On a l'impression de se trouver en quelque saloon du Far West, ou dans un drugstore. Archie s'affaire devant les étalages. Autant de gagné sur l'ennemi, les taxes et les impôts . . .

L'heure du départ. On patiente, on s'impatiente. Je marque un point: Les trains sont à l'heure. Archie ne bronche pas.

Enfin, un avion s'avance. On s'y engouffre. Peu de clients, ma foi. Le moteur vrombit doucement. Départ. Assis juste à côté des roues, je les observe qui tournent sur le macadam et qui, après un bref hurlement furieux du moteur, se détachent du sol . . . On traverse des couches de brume; parfois des interstices permettent de découvrir la terre où, fébrilement, on s'évertue à s'orienter. Echternach se détache, bien discernable dans le tracé de l'Abbaye; des cours d'eau; la Sarre. Puis plus rien que les nuages blancs, pareils aux flots figés d'une mer de glace . . .

D'après l'horaire l'atterrissage est proche. Mais pourquoi ne nous invite-t-on pas à mettre les ceintures de sécurité? J'ai l'impression que l'avion vire, tourne en rond, dans le coton épais de la brume. Ce vol aveugle

ne me dit rien qui vaille. Je lorgne vers Archie, absorbé dans la lecture des journaux. Son indifférence insulte à mon inquiétude. Les hôtes de l'air ont disparu dans la cabine de pilotage. Qu'est-ce qui s'y trame? Enfin, l'une d'elles sort. Son sourire est trop marqué, trop rassurant, pour être de bon augure. Et voilà. On ne peut atterrir à Francfort envahi par le brouillard, on retourne à Luxembourg!

J'avais de quoi triompher. Si l'on avait pris le train! Archie accuse le coup: Il est vrai qu'en novembre..., mais tout va s'arranger. On repartira, le brouillard disparu. Inutile de s'en faire!

Bon. En mon for intérieur je fais déjà la croix sur le voyage en avion. A Luxembourg je prendrai sagement le train...

Mais la „poisse“ continue. Voilà que le Findel est bouché lui aussi. Impossible de se poser. J'aurais tout lieu de savourer mon triomphe, de crier victoire, s'il n'y avait cette secrète impression de malaise, à tourner ainsi dans la purée de pois qu'est ce brouillard...

Paris ou Bruxelles? Nous opinons tous pour Paris. On y trouvera bien un avion pour Rome. Archie reste de glace. Mes jérémiades, il les balaie d'un haussement d'épaules. S'en faire pour un détour? La belle affaire! Et qu'importe que l'avion qui docilement se prête à notre odyssée aérienne ne soit pas, comme nous l'apprenons, l'appareil pour Francfort, mais celui de Paris qui la veille était forcé d'atterrir à Bruxelles et n'avait rejoint Luxembourg que ce matin même tandis que celui de Francfort était toujours cloué au sol dans la brume allemande...

Les nuages s'éclaircissent, s'écartent, des pans de terre apparaissent. Un peu rassuré, je prends mon parti et m'abandonne aux aléas de l'aventure...

Paris! Le Bourget. Notre oiseau se pose. Formalités d'usage. Coups de téléphone à Orly pour arranger la suite du vol. Longue traversée de Paris. A Orly, course contre la montre d'un guichet à l'autre. Enfin, une compagnie est prête à nous dépanner. Mais les billets ne sont valables qu'à condition d'être endossés par la nouvelle ligne, et sur le vu d'un télex. La téléphoniste s'énervé.

Le commandant de bord s'impatiente. On ferme le vol, et toujours pas de téléx. Archie discute, élève la voix, menace, marchande. Rien à faire sinon à payer en espèces sonnantes et trébuchantes un vol non accompli, de Francfort à Paris...

Je me tiens à l'écart. Il ne me déplairait pas d'arrêter là l'aventure... Mais Archie, de guerre lasse, finit par s'exécuter. Il paie, en jurant par tous les diables qu'il en fera voir à une ligne qui ainsi laisse tomber ses clients.

Au pas de course on gagne l'avion qui aussitôt, dans la bruine, décolle...

Archie tempêtant encore, j'aurais mauvaise grâce à lui rappeler mes préjugés. D'ailleurs un bon repas aidant, il reprend vite sa bonne humeur et, jouant le jeu, je fais de même...

Subitement, on sortit des nuages, et à nos pieds, dans un soleil clair, s'étendait l'immense panorama des Alpes avec le dessin net des vallées, des sommets, des crêtes, des routes. Un spectacle pour dieux du haut de leur Olympe, et pour nous, les hommes, capables d'escalader cet Olympe et d'y glisser sereinement, souverainement...

Ébloui, ivre d'exaltation, je glisse vers Archie un regard heureux. Et lui, ravi de mon ravissement, se penche vers moi, en scandant doucement les vers de Valéry:

„O récompense après une pensée
Qu'un long regard sur le calme des dieux!“

ARCHIBALD ET LES LOISIRS

Archibald — Archie pour les intimes — me fit signe de loin. Quelle mouche l'avait encore piqué? Fonçant droit sur moi, il avait son regard des mauvais jours et ce rictus de Méphisto que je lui connaissais, que j'étais trop payé pour connaître. Je ne pouvais que m'attendre à une nouvelle algarade.

— Alors, éclata-t-il, vous en êtes là. A pencher vos têtes de grands clercs sur les loisirs, sur le problème des

loisirs, sur l'organisation des loisirs, voire sur ce que vous nommez pompeusement la civilisation des loisirs, et cela jusque dans les Conseils internationaux qui se piquent de promouvoir la culture! La culture! Un mot qui me hérisse, un mot qui fleurit sur toutes les lèvres, un mot qu'on met à toutes les sauces... Pour un peu, à l'entendre, je dégainerais mon revolver, comme l'autre... Mais passons. Écoutez plutôt: „La notion d'organisation des loisirs est-elle compatible avec l'idée des loisirs?“ C'est un des sujets de dissertation proposés en France, au bachelot. Voilà donc votre problème promu au rang des sujets „classiques“, et en avant pour les lieux-communs, les vérités à la Palice, et toutes les balivernes et niaiseries sortant du moulinet tournant à vide de vos potaches... Ah, vous en avez de belles! Mais cela sue votre mauvaise conscience. Pas mortes les kermesses du „Kraft durch Freude“, ni l'embrigadement au pas de l'oie, ni le divertissement de commande, les loisirs préfabriqués, les loisirs de confection pour tous, préjugés, préconçus, prévus par les maîtres du jour, maîtres à danser sinon à penser, pouah!...

Je baissais la tête sous l'orage. Archie ne plaisante pas avec les malappris qui lui coupent ses effets. Et d'ailleurs je savais que ses sorties faisaient long feu et qu'au fond mon homme ne cédait qu'à l'emportement si fréquent chez les sages ou ceux qui se targuent de l'être. Avec lui, de la douceur avant toute chose.

— Certes, répliqué-je, il ne s'agit pas de retomber sous la coupe d'un caporalisme politique ou d'un dirigisme démagogique dont le souvenir ne s'est pas encore effacé. Mais vous ne contesterez pas que le temps des loisirs ne cesse d'augmenter et que beaucoup de gens ne savent qu'en faire...

— Comment, m'interrompit-il, des loisirs? Mais qui en a? Tout le monde est pressé, personne n'a plus le temps. Du moins ceux qui travaillent vraiment, qui occupent des positions-clés, qui tiennent des leviers de commande, qui assument des responsabilités. N'auriez-vous pas entendu parler de la maladie des managers, du surmenage et de sa kyrielle de névroses et d'infarctus? S'ils ont des loisirs, qu'ils s'y reposent, dans la paresse,

le far niente, le silence monastique et l'immobilité boudhique, mais ne parlez pas de meubler leurs loisirs...

— De grâce, ne me faites pas dire ce que je suis à mille lieues de penser. Et encore! Ces forçats du travail, ces forcenés de l'action, une fois arrachés à l'engrenage de leurs occupations professionnelles, ne se retrouvent-ils pas devant un grand néant, dans un vide où ils ont peine à respirer et qui les effraye? La paresse, l'art de paresser n'est pas comme un titre en bourse. Il...

— Bon, bon, fit-il, ne jouons pas sur les mots. Ou plutôt si. N'y aurait-il pas une confusion dans certains esprits, due à la similitude phonique des termes de loisir et d'oisiveté. L'un ne signifie pas nécessairement l'autre. Un homme de loisir n'est pas toujours un homme oisif. Les „studieux loisirs“ de nos humanistes d'antan, vous en souvient-il? Et les pauvres maris de nos jours qui, en leurs moments de loisir, donnent un coup de main à leurs épouses qui ne trouvent plus de bonne ou encore jouent du marteau et du pinceau puisque les artisans n'ont plus le temps — ou le goût — de s'adonner à des réparations, qu'en faites-vous? Quant à ceux qui se croisent les bras et allongent leurs jambes dans une stupide béatitude comme dans certain tableau de Breughel, ils sont servis, et copieusement, par ces industries de loisirs, ces mécaniques du passe-temps, ces postes de radio et de télévision, ces tourne-disques, ces transistors qui sans arrêt leur versent la plus insipide des nourritures... Les loisirs, mais c'est la plus vaste opération que notre monde ait entreprise pour bêtifier les pauvres humains...

— Tout doux, tout doux, fis-je en souriant. Tout n'est pas pour le mieux dans le monde des techniques de diffusion, surtout aux yeux de quiconque se pique de culture comme vous, mais avouez qu'à défaut de ces techniques votre culture continuerait d'être la chasse gardée et réservée de ces privilégiés qui, nantis d'une culture et d'une formation obtenues à bonne école, se moquent de cette démocratisation de la culture versée au compte-gouttes à une foule peu cultivée, peu lettrée, pour ne pas dire inculte... Il reste que ces techniques de diffusion massive de la culture sont au moins de nature à remplir, virtuellement, un devoir auquel l'éducation n'a pas encore pu se consacrer, en attendant...

En parlant de la diffusion massive de la culture par des techniques toujours plus encombrantes, j'avais apporté de l'eau au moulin d'Archibald. Ces formes de „demi-culture“, de culture passive, de culture démocratisée n'étaient pas pour lui plaire. Elles faisaient fi de tout effort, de toutes facultés d'imagination, de création et d'initiative personnelle. Elles ne constituaient en somme qu'une industrie du divertissement sous le couvert de loisirs culturels ou d'éducation populaire et permanente, une industrie qui ne fournit que des plaisirs standardisés et préfabriqués qui ne manqueraient pas de distiller finalement un ennui mortel et un désœuvrement pire qu'une stupide besogne.

Ah, fit-il, nous aussi, on a eu des loisirs, des temps vides, des heures creuses. Vous vous souvenez des dimanches affreusement longs, des journées de vacances fastidieuses où l'on traînait son ennui dans un vide immense... Eh bien, c'était à nous à remplir ces loisirs, par notre imagination, par nos initiatives. On imaginait des jeux, on organisait des promenades — dire l'importance qu'a eue pour nous une bicyclette! —, on tapait dans un ballon, on massacrait un piano, et que sais-je encore? Tandis que les jeunes d'aujourd'hui n'ont qu'à tourner un bouton, qu'à appuyer sur un levier, et les distractions sont au rendez-vous, fidèles comme des esclaves!

Je ne pouvais qu'opiner du bonnet. Mais je ne me tins pas pour battu. Je résolus de recourir aux grands moyens. — Procédons par ordre. Partons de définitions, et il n'en manque pas, depuis que les „sages“ se sont penchés sur le problème. On oublie trop souvent que le mot loisir vient du latin „licere“ qui signifie „être permis, être à la libre disposition de“. Par loisir il faut donc d'abord entendre la libre disposition en dehors des occupations obligatoires ou encore les activités pratiquées pendant ce temps libre. Des esprits plus astucieux insinuent même que si le mot était venu du grec, il serait „école“, puisque scholé veut dire repos, loisir. Curieusement donc „école“ signifierait „vacances“ et le scholasticos serait celui qui, étant de loisir, consacrerait volontiers et librement son temps à l'étude.

Ce qui signifie qu'il faut retenir deux notions, celle de la liberté d'attitude et celle du perfectionnement de la personne. Et elles me paraissent inspirer la définition pleine de noblesse de M. Maheu, Directeur Général de l'UNESCO: „Les loisirs sont — ou devraient être — pour l'adulte ce que l'école et l'université sont pour l'enfant et le jeune, non point l'envers, l'ailleurs de la vie, mais le temps protégé où la vie s'éprouve et se pense, d'une manière désintéressée, pour elle-même. C'est une aberration de consacrer ses loisirs au divertissement, c'est-à-dire, au sens propre, au détournement de soi. Leur vraie destination est, au contraire, de nous rendre à nous-même, délivrés, purifiés des astreintes et des déformations de l'utile et du conventionnel.“

Ma longue tirade avait-elle ébranlé les positions de mon interlocuteur? Je pouvais l'espérer, grâce à l'appui d'un répondant de marque.

Mais Archibald n'était pas homme à se laisser désarçonner ni à se payer de mots, surtout de grands mots.

— Que vous voilà éloquent, mais par personne interposée, mon cher. Votre Directeur Général a la langue bien dorée, à l'endroit d'intellectuels friands de subtilités comme vous. Mais qu'est-ce à dire? Un petit employé, un brave ouvrier, que feront-ils de ses belles phrases? Croyez-vous qu'ils profiteront de leurs loisirs pour les meubler d'une manière intelligente, pour épanouir leur personnalité, pour élargir leur horizon? Ne prendront-ils pas plutôt un second emploi, comme cela s'observe déjà dans certains pays?

— Je vous attendais à ce tournant. S'ils choisissent un second emploi, c'est très probablement un emploi de leur choix, un emploi selon leur goût, leur secret désir, un emploi qui leur permet enfin cette fuite hors du quotidien, hors d'un travail qui leur paraît un esclavage indigne de l'homme. Trop souvent nos tâches sont fastidieuses sinon abrutissantes, et non seulement celles d'un ouvrier à la chaîne ou dans la mine. Trop souvent le travail, le métier, la profession ne répondent pas à notre goût, à nos capacités, à notre vocation, car trop souvent, pour une raison ou une autre, les hommes doivent accepter des besognes lucratives sans y trouver satisfaction. Et le travail sans joie, n'est-ce pas l'enfer?

— Un enfer dû à votre monde mal fait où, en dépit de toutes vos inventions, des hommes continuent de peiner et de souffrir. La Cité Radieuse, le Paradis sur terre, où sont-ils, vos beaux rêves? Et tenez. Car moi aussi j'ai des lectures qui répondent pour moi. „Les mots travail et loisirs, écrivit Morvan Lebesque, n'ont de sens que dans un monde où les vocations ne peuvent s'accomplir. Parler de loisir, c'est parler avant tout de remède au travail. Le mot loisir dénonce une société injuste, un ordre désordonné.“

L'argument était de poids. Inutile d'évoquer les bienfaits de l'automation, des machines, nos esclaves d'aujourd'hui. Pour un peu, ces machines sont à l'origine d'un esclavage nouveau dont il faut se libérer pour rendre à l'homme le pain et le bonheur, et justement dans et par les loisirs. Le débat n'est donc pas clos.

... Un monde où les vocations ne peuvent s'accomplir, selon Morvan Lebesque. Voilà en effet le point crucial. Un homme pour lequel la profession ne répond pas à une vocation a plus que tout autre besoin de loisirs pour remédier à l'ennui profond qui naît de son travail exécuté à contre-cœur. Et Archibald avait beau jeu en renchérissant:

— Au fond, la plus grande injustice sociale n'est pas la mauvaise répartition des richesses ni peut-être celle du talent, mais l'impossibilité, pour bon nombre de travailleurs, d'accomplir un travail créateur qui leur apporte joie et satisfaction. Le vrai bonheur, je pense, c'est une activité qui passionne, où „le plaisir s'ajoute à l'acte...“, comme dit l'autre. Un artiste, un médecin, un professeur, un avocat, un prêtre, voire un administrateur-né, voire un brave artisan (pour autant qu'il en reste encore) qui exercent leur métier plutôt par goût et par amour que par la nécessité d'assurer leur vie matérielle, ne sont-ils pas les vrais privilégiés de la société? Et si loisirs il y a, ils ne les utilisent que pour reprendre de nouvelles forces et aller de l'avant sur la voie qu'ils ont choisie librement, en vertu de leurs aptitudes et de leurs inclinations... Pour eux la guerre des loisirs n'aura pas lieu.

— Vous marquez un point, sans doute. Mais je ferais des réserves, même à l'endroit de ces privilégiés. Je n'aime guère ceux qui avancent dans des ornières,

fussent-elles de la voie royale d'une profession chérie, trop exclusivement chérie. Même ceux-là devraient un peu faire l'école buissonnière, ne serait-ce que pour échapper à la déformation professionnelle. Je préfère qu'un intellectuel étreigne aussi la terre rugueuse, comme dit à peu près Claudel, qu'il pense aussi avec ses mains comme dit Rougemont, bref que la réalité et les réalités dérangent un peu son jeu et ses jeux purement abstraits. Il ne me déplaît pas qu'un avocat ou un médecin pratique une autre activité que la sienne, possède donc comme on dit un „hobby“ qui lui ouvre d'autres horizons et qui, par le jeu de la compensation, rétablit une harmonie compromise par une profession trop unilatérale ou trop étroite. Et vous en connaissez, de ces intellectuels, qui sont de parfaits menuisiers ou mécaniciens ou jardiniers...

— Comme des travailleurs manuels, au nom de ce même jeu de la compensation, cultivent leur esprit, n'est-ce pas? S'improviser peintres du dimanche, lecteurs de James Bond, ah, le beau progrès, l'utile loisir! A ce prix-là, mieux vaut les inviter à continuer de jouer aux cartes et aux quilles ou de regarder la télé...

C'était revenir à la vieille litanie des mass-media. Mais il me restait un atout.

— Je vous concède que nous ne sommes pas encore préparés à cette civilisation des loisirs que l'ère industrielle inaugure, pour notre malheur peut-être si nous n'y prenons pas garde. Car, dit un texte établi dans une Assemblée distinguée, „l'individu n'est pas encore l'objet d'une éducation qui le prépare au phénomène du loisir de masse. Personne ne lui apprend à utiliser son temps libre d'une manière équilibrée et à résister aux séductions déployées par des organisations à but commercial et dans ce sens le temps libre contient des menaces contre le développement de la personnalité et, par conséquent, de la démocratie.“

— Alors, qu'attendez-vous pour entreprendre cette propédeutique qui permettrait l'accès de tous aux bienfaits de la civilisation, de la „culture“ pour tous?

— L'ironie vous est facile. Mais que ces „sages“ dont vous souriez, que les autorités en la matière, interna-

tionales et nationales, aient pris conscience du problème, car il y a un problème, n'est-ce pas le premier pas, la première approche pour trouver des solutions? La prolongation de la scolarité, l'éducation permanente des jeunes comme des adultes, l'accent mis sur une éducation générale dans tous les secteurs de l'enseignement, l'équipement sportif et culturel des villes et des campagnes, voilà déjà des orientations et des esquisses propres à transformer peut-être une civilisation technique en „civilisation de l'esprit“, en civilisation tout court. Car si le loisir est délassément, il doit aussi être source d'enthousiasme, d'initiative, d'effort. A l'image des sports, aucune civilisation n'a pu subsister sans les bienfaits physiques et moraux qui sont la récompense de l'effort.

— Ah oui, vous croyez aux vertus de la pédagogie. Multipliez donc les possibilités de s'éduquer, ouvrez des Maisons de jeunes ou des Palais de la culture. Vous n'aurez comme clients que ceux qui déjà, autodidactes méritants, brûlent du feu sacré. Les autres, la masse, et les solitaires, vous ne les gagnerez pas. Laissez-les donc faire leur salut à leur façon...

— Certainement. L'éducation ou la culture ne s'imposent pas à coups de lois. Mais les responsables, les pouvoirs publics se doivent d'exciter la faim culturelle et de la nourrir, d'offrir toutes les possibilités qui permettent de meubler agréablement et utilement les loisirs, de prévoir...

— Oui, de prévoir. Comme si les pouvoirs jamais prévoyaient l'avenir. Cet avenir qui est déjà du passé... n'a-t-on pas déjà manqué le coche?

— Peut-être. Il faut alors le rattraper. Et c'est à quoi tendent nos efforts.

TABLE DES MATIÈRES

I - NOTRE «ARRIÈRE-BOUTIQUE»

L'arrière-boutique	7
En guise de plaidoyer	9
Quand la nuit est votre royaume...	11
Non olet	14
En attendant...	17
Le bricolage nécessaire	19
Fin de saison	21
Règlement de compte	23
Un art comme les autres...	25
Un mythe moderne	27
Les Fadas de la Pétanque	30
Anglomane?	32
In memoriam	35
„En vue de contracter mariage..."	37

II - À LUXEMBOURG, AUJOURD'HUI

Le Roi est mort...	43
Notre réputation	45
Le petit se rebiffe	47
Aux urnes, citoyens!	48
À l'image de l'Alsace	51

III - LA VIE À L'ÉCOLE

De l'autre côté de la barrière	57
Après „les résultats désastreux"	59
La „valeur“ des Beatles	61
Une allocution qui n'a pas été prononcée	64
Autour d'un „conveniat"	66
La fin du „Bizuthage"	68
Distribution de diplômes	70

IV - LE MONDE DES LETTRES

„Et ils le reconnurent“	77
Les livres dans leur cadre	78
Une voix d'Outre-tombe	81
La poésie en scène	83
Les poètes parmi nous	86
Sus au sabir atlantique!	88
Chefs-d'oeuvre en péril	90
Notre cher Péguy	93
Quand la mer se retire	95
La leçon des pilotes	98
Solitudes	100

V - ENTRETIENS AVEC ARCHIBALD

Le luxe suprême	105
Le gendarme est sans pitié et le commissaire est bon enfant	107
Archibald et le bachot	110
Archibald et les femmes	112
Archibald et les sports intellectuels	114
Archibald et la cigarette	116
En avion avec Archibald	119
Archibald et les loisirs	122